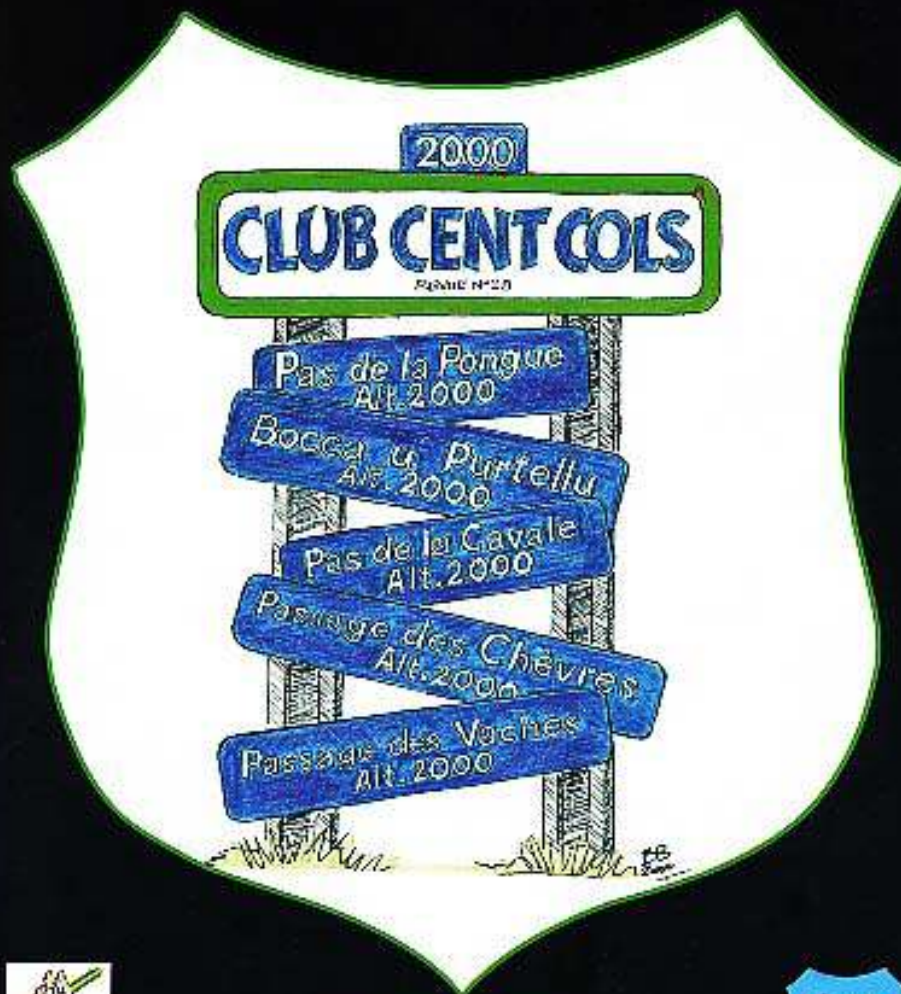


REVUE N°28, 2000

Club des 100 Col



Revue n° 28
2000



SOMMAIRE

Edito	3
Du Luitel aux cimes inaccessibles.....	4
De père en fils.....	5
Premier Sainte-Odile	6
Le «104» met la pédale douce.. ..	7
Le dernier col	8
Je glisse mes roues dans des roues de légende.....	10
Le col le plus haut du Monde.....	11
Naissance du Cannibale.....	12
Péché avoué ... Ah ! ces 2000	14
La malédiction du mal B... ..	15
Un petit coin de paradis.....	16
Un p'tit coin d'paradis.....	17
En avril, c'est presque déjà Noël !!!	18
Couleuvres corses	19
Impressions corses.....	20
Commémoration	21
Salle comble.....	22
Un col pour rire	23
Les fâchés du grand Colombier.....	24
Dur dur, le Grand Colombier	26
Les nouveaux cols du Rhône.....	27
Les «Cent Cols» et le double mètre.	28
12 cols à votre portée	30
Les Cols de la Provence	31
Quelques cols vers Charavines	32
Le chemin de Saint-Jacques	34
Le Trièves, un pays ignoré	36
Ventoux (bis)	39
La «Transmo», du pur, du dur : !!!.....	40
Izoard, le magnifique	41
Sommeiller.....	42
Je voyage pour vérifier mes rêves	44
(Gérard De Nerval)	44
Col du Sabot, premier 2000	48
Pour la petite histoire.....	49
Izoard, Tourmalet ou le début de la fin.....	50
La passion des cols.....	52
Deux cyclos pour un labrador en Capcir.....	53
Sans col... ..	54
Le poids des symboles.....	55
La terrible descente du col de l'Echelle	56
Lettre d'un «sans col».....	57
Dyrana Skaret	58
Col de la Mort 3491m (Costa Rica)	59
Mon 1000 ème avant 2000, jusqu'à 3000	61
Les douze coups de minuit.....	62
Le col Chérel : routier ou muletier !.....	64
Un vrai conte de (la Roche aux) Fées.....	65
Le Morvan, ou la montagne cachée	66

Joli Verdon	67
Quelques anecdotes... ..	68
20 ans de bonheur	69
Fantasme	70
L'effort récompensé	71
Attention... danger	71
A propos des cols belges	72
Pédaler dans la schluchtroute	74
Le pédaleur du val.....	76
Ballade des balades	77
Afin de ne plus s'égarer	78
Un extra dur : le Chop Gap.....	79
Le col routier le plus haut du monde pour mes 50 ans	80
Cyclosophie et Centcolisme	82
L'absence d'humilité dans un jour bien humide.....	84
La bicyclette apprivoisée.....	85
Un tandem dépareillé.....	86
Il faut vivre dangereusement !.....	87
Les moutons de la Cayolle	88
Partage	89
Je pense, donc je suis. J'essuie, donc je hais.....	90
Et si c'était à refaire ?	91
Un vrai miracle.....	92
Bouzigue, ils sont devenus fous !.....	95
Le Mont Everest sur la Côte d'Azur !.....	97
Jouer au chat et à la souris dans l'Estérel.....	99
Transpyrénéenne.....	101
La Rhune : le défi et l'école d'humilité	103
La Ramasse	105
Muletade Languedocienne	107
Rencontre au sommet	108
Ta g.... la marmotte !.....	110
Les montagnes de Sion	112
Hendaye - Cerbère	114
Voyage au pays des Trolls	116
Partir, ... à bicyclette	118
Les Pass californiens	121

MODERNITÉ ET TRADITION

Notre confrérie entre dans l'an 2000, avec toutes ses chances. Elle doit se préparer à assurer sa mutation, son évolution régulière. Nous vous avons déjà exprimé notre souci de passer notre charge à un autre secrétaire.

J'avais convenu avec mon ami, notre Président Jean PERDOUX, que je passerais la main quand nous arriverions au 5000^{ème} inscrit et en l'an 2000. Ces deux conditions sont réalisées. J'ai respecté mon engagement et désormais je suis libre de me dégager du rôle confié par Jean. Il va de soi que je ne vais pas arrêter brutalement ma charge, mais, à la première occasion sérieuse, je remettrai en ordre, le Secrétariat de la Confrérie à mon successeur, que j'appelle de tous mes vœux.

Nous sommes sur la bonne route. La règle du jeu, écrite il y a bientôt trente ans, n'a pas une ride, la tradition est préservée et nous avons désormais à notre disposition des outils performants et indispensables -la modernité-. L'informatique nous permet d'avoir, en permanence et à jour, un fichier disponible, fiable et performant. Depuis quelques mois, grâce à de jeunes membres : Philippe CARREZ, Bernard POMMEL notamment, nous avons notre site sur Internet. Lieu nous permettant de passer une information ultra rapide et de sentir battre au quotidien le pouls de la Confrérie. Nous sommes persuadés que le respect des anciens et de la tradition, l'adaptation permanente à l'évolution, des hommes et des moyens, et le souci d'améliorer en permanence notre travail, sont les gages indispensables pour garantir une Confrérie exemplaire. Merci à tous ceux qui militent désormais dans toute l'Europe pour valoriser ce cyclotourisme en montagne.

Au plaisir de vous retrouver sur la route, dans vos lettres ou..... au Collet de l'Oeillon, le 15 Août.

Si Dieu le veut, je devrais arriver à Jérusalem le 1er juin, après 5500 kms de route (je suis parti le 1er avril avec 6 compagnons). J'aurais une pensée émue pour l'ensemble de la Confrérie ! Croyants ou incroyants, chrétiens, juifs, musulmans ou athées, vous serez tous présents avec moi, en ce jour pour moi inoubliable.

Henri Dusseau

DU LUITEL AUX CIMES INACCESSIBLES...

Les cols que nous franchissons si facilement avec nos montures modernes n'étaient-ils pas, il y a une trentaine d'années, que des demeures réservées aux dieux ?

Après tant de convoitises de la part de nos anciens, avec tant d'obstination de la part de nos adhérents, ne sont-ils pas devenus, aujourd'hui, que des repaires de démons ?

En rédigeant l'historique de la Confrérie pour diffusion sur le nouveau site Internet, j'ai avec bonheur revécu trente années de vie et d'amitié.

A la naissance du Club des Cent Cols, peu de cyclos sortaient des sentiers battus, peu s'expatriaient. Marcel Brioud proposa, dès 1972, une liste de plus de 600 cols différents (dont chose rare à l'époque, plusieurs muletiers). Il étonna beaucoup et fit de très nombreux adeptes.

Aujourd'hui, les membres du club sillonnent le monde entier. Ils cueillent et collectionnent avec délices ces cols nombreux, lointains et toujours de plus en plus élevés. L'envie de conquête se pare de la redingote du chercheur. Le «Cent Cols» moderne, avec son VTT, découvre qu'en pratiquant le vélo en montagne, non seulement il pénètre dans un univers merveilleux qu'il ne connaissait pas toujours mais, à travers cette beauté, cette grandeur, ne se découvre-t-il pas lui-même ? Alors commence à se poser la finalité de notre pratique, les interdits fleurissent, les règlements modèrent nos ambitions. L'écologiste qui a remplacé le botaniste est plus politique que passionné de nature. Il ne nous aime pas particulièrement ! Avons-nous encore une place dans cette montagne que nous avons conquise, aimée et qui nous procure tant de joies ?

Je pense que nous devons répondre avec détermination et avec une très forte mobilisation pour pérenniser cette pratique. Ethique que j'ai souhaitée dès la création de la Confrérie et que vous défendez avec tant de conviction.

Dans l'histoire des relations des Centcolistes avec la montagne, saurons-nous garder raison ? Oui, je l'espère ; et je formule des vœux pour que soit préservé ce simple et grand bonheur.

Jean PERDOUX

DE PÈRE EN FILS...

Le vendredi, je suis parti pour le col d'Azet. Mon papa et moi. Je commence : c'est tout doux, après ça descend ; papa m'a dit : «va plus vite». Après c'est dur, très dur. Après, je vais m'arrêter sur «Madouas» écrit par terre. Puis cent mètres plus loin je vais encore m'arrêter sur «Madouas» puis deux mètres plus loin : Arrivée !

Quelques photos et c'est parti. Des vaches sur la route ; la peur que j'ai eu ! Voilà c'est fini...

Nicolas 8 ans.

Il est 19h40 lorsque Nicolas enfourche son vélo sur le parking de la station de Val Louron. Il se dirige vers le final du col d'Azet (sur les traces de Virenque en 1997 et d'Escartin en 1999). Il a 2,5 km à parcourir pour atteindre le sommet.

Tout d'abord une petite montée puis 300 m de descente. Au carrefour il oblique à gauche. Il reste alors 1,8 km à 8 % de moyenne. Après la première rampe il arrive dans le virage, lieu de la première pause. Il boit, mange un sucre et c'est reparti. Il passe devant le panneau indiquant «col à 1 km et 8 % de dénivellation». Nicolas s'arrête une deuxième fois alors que l'on peut lire sur le sol un encouragement pour «Madouas». Nicolas termine la rampe, passe sur le dernier point de récupération et encore sur «Madouas». Il fait une dernière pause avant l'assaut final. La fin est rude mais il va jusqu'au bout sans arrêt. Il est 20h05. O n prend des photos et Nicolas entame la descente. Tout à coup, au milieu de la route, un troupeau de vaches, dont l'une d'elles protège son veau. Elle est impressionnante ! La fin de la descente se passe sans encombre à 15-20 km/h. La dernière côte fait mal aux jambes mais à 20 h 20 Nicolas entre dans Val Louron. Il est bien fatigué mais il est fier et il a le sourire.

Il vient de récolter son premier col... il ne lui en reste plus que 99...

Marc 32 ans. (Cent Cols n°4565)

65 - 32 - 8... ans

Ca ne peut être qu'un bon tiercé ! Trois générations accros de cols. La relève est bien assurée pour les «Cent Cols».

Malgré les efforts pour se hisser sur les sommets, le papy (Michel), a donné à son fils Marc le virus du bonheur de gravir des cols. Marc a transmis à son tour ce même virus à Nicolas, le petit-fils. Que c'est beau là-haut le sommet des cols...

Michel 65 ans. (Cent Cols n°4214)

PREMIER SAINTE-ODILE

Il fait un temps magnifique en ce lundi de Pentecôte. Une journée d'autant plus belle qu'elle est chômée. Alors, réveil de bonne heure et en route pour le mont Sainte-Odile. L'approche, par Rosheim, Boersch, Ottrott et Klingenthal est agréable et permet de se mettre en jambes. D'en bas, on voit très bien le couvent. Il paraît si haut, si lointain et si inaccessible qu'on se demande si on arrivera à l'atteindre.

Marina apprend de mieux en mieux à se servir des développements qui équipent sa toute nouvelle bicyclette. C'est préférable. Le «Sainte-Odile», cela ne s'improvise pas. Après 400 kilomètres d'entraînement sur les routes du Kochersberg, de la plaine rhénane et du Gard, elle semble prête pour tenter cette aventure. Seule la tête fera la différence. Si elle est devant, il n'y a aucune raison qu'elle n'atteigne pas le sommet tant espéré. Si elle porte l'échec en elle, c'est déjà perdu. Moi, je pense qu'elle va y arriver. Tout ce qu'elle fait est bien. Et Marina est une femme positive. Alors...

A la sortie de Klingenthal, la route commence à s'élever sérieusement l'espace de quelques 100 ou 200 mètres. Il s'agit de serrer les dents et d'utiliser les grands pignons à l'arrière et le petit plateau devant. Nous bénéficions encore des faibles températures de ce début de matinée. Oh, il ne fait pas froid, mais tout à l'heure, il fera certainement très chaud sur les pentes du Sainte-Odile. Pour le moment, il est 8h 30 et pourtant nous croisons déjà des cyclos qui descendent. Ils se sont certainement levés encore plus tôt que nous ! Au carrefour avec la route qui mène au Champ du Feu, nous en profitons pour nous désaltérer avant de nous lancer dans les derniers 6500 mètres qui nous permettront d'accéder à notre but ultime.

«Qui veut aller loin ménage sa monture» et qui veut atteindre le sommet doit apprendre à refréner ses ardeurs. Donc, petits braquets et allure réduite. Pour les records de vitesse, on verra plus tard ! Marina s'applique et appréhende la pente mieux que je ne l'espérais. Elle s'accroche avec courage à son rêve de victoire. Car pour elle, parvenir au sommet du mont Sainte-Odile est une victoire qu'elle souhaite et qu'elle espère ardemment depuis qu'elle sait que le mont existe. C'est assez récent puisque Marina est arrivée à Strasbourg et par la même occasion en France au mois d'août 1997. Auparavant, elle n'avait jamais quitté sa Russie natale. Et la géographie de l'Alsace ne fait pas partie du programme scolaire russe !

Pendant ce temps, je monte tranquillement derrière elle et je lui prodigue quelques encouragements. Je ne fais pas beaucoup d'efforts, c'est vrai, alors j'en profite pour admirer le paysage et écouter les sons que produit la forêt. C'est beau ! en voiture, on n'entend rien de tout ça à cause du moteur qui fait trop de bruit. Et puis ces odeurs et ces parfums que les fleurs et les résineux nous offrent sont délicieux. Autre chose que ces relents de carburants dont nous aspergent les quelques voitures qui commencent à monter là-haut ! La forêt est belle et elle nous abrite du soleil qui nous accompagne depuis le début de la journée. J'aime cette atmosphère et je le fais savoir à Marina. A mi-parcours, juste après le sévère virage à gauche, nous retournons à l'abri de la forêt après avoir roulé durant le kilomètre précédent en plein soleil. Marina prend du sel dans les yeux à cause de la transpiration. C'est désagréable ! Un peu plus haut, nous assistons à une scène pas banale. A quelques mètres de nous, deux biches viennent de sauter du talus sur la route et la traversent au galop avant de se précipiter dans la vallée sur notre gauche. La nature n'est pas avare ce matin pour la première ascension de Marina.

Elle demande si c'est encore long. Tout est relatif, évidemment. Il est certain que le plus dur est fait, mais il reste tout de même environ deux kilomètres avant d'accéder au sommet et au couvent. Bon, accrochons-nous et patience. La montagne, en définitive, est l'école de la patience. Pour parvenir au sommet, qu'il soit vosgien avec des ascensions de cinq ou dix kilomètres de long ou qu'il soit pyrénéen ou alpin avec des pentes de trente et jusqu'à cinquante kilomètres à gravir, le cycliste fait avant tout appel à sa patience. Sa force est un paramètre, son matériel, ses développements notamment, en sont d'autres. Pourtant, ce qui fera la différence, c'est son mental, sa capacité à visualiser le sommet, à se convaincre que c'est là qu'il veut

réellement arriver. De fait, il met sa patience à l'épreuve et il la cultive au point de la développer comme les muscles qui lui permettent d'avancer physiquement.

Des cyclistes nous dépassent. Ils nous prennent mètre par mètre et bientôt disparaissent de notre champ de vision. Ce n'est pas grave. C'est le premier Sainte-Odile de Marina. Ce qu'elle veut, c'est seulement atteindre le sommet. Rien de plus !

Et c'est presque chose faite. Un dernier virage sur la gauche, puis sur la droite et nous atteignons le petit rond point où se rejoignent les accès au sommet avant le final et les derniers mètres entre les rochers de grès qui forment une frontière naturelle entre profane et Saint-Lieu.

Marina est ravie. Elle laisse éclater sa joie. Elle a réussi et gagné son pari avec elle-même. Il est 9h 45. Les fidèles commencent à affluer afin d'assister à la messe de dix heures. Nous contournons le couvent par la droite avant d'abandonner les bicyclettes. Sur la plate-forme, sous les yeux de Sainte-Odile, nous embrassons une vue de la plaine d'Alsace sur laquelle nous roulions tout à l'heure encore, l'esprit empli de doutes.

C'est le moment de se ravitailler. Marina croque un fruit avant de sortir mon biberon de son sac de guidon. Pour moi aussi, c'est la première ascension alors que c'est la centième de mon papa. Pour lui, c'est facile ! Mais, moi, j'ai un an, un mois et quatre jours, et c'est mon premier Sainte-Odile à vélo !

Lisa SCHULTHEISS,
de STRASBOURG (Bas-Rhin)

LE «104» MET LA PÉDALE DOUCE...

Alors qu'inexorablement, je surveille petit à petit, l'approche de mes «4 fois 20 ans», j'avais envisagé de m'en tenir là avec mon capital cols actuel et ainsi faire le présent petit mot en forme d'adieu sous le titre «Tchao les gars».

Et puis non ! Je relève le gant ! Malgré une évidente baisse de forme physique, l'objectif des 3000 cols est encore accessible pour peu que je m'en tienne à des dénivellations raisonnables et que, bien entendu, la santé ne se détériore pas trop vite. Alors je pourrai afficher à mon compteur, vers le milieu de l'an 2000, un petit 1000 mètres pas trop pentu qui prendra ainsi pour moi le rang de 3000 ème col...

Probable que depuis là-haut me viendra à l'idée d'entrevoir au loin dans la brume les pentes encore diffuses du dernier col... celui que nous aurons tous un jour où l'autre la dure obligation de gravir. Mais je n'aurai pas à en être triste : «le dernier col» est après tout, sous une forme ou une autre, le sort commun de toute vie sur terre depuis l'orée des temps ! La conclusion à ces quelques mots très personnels sera de dire notamment à mes cadets d'une quinzaine d'années qui liront ces lignes, de profiter de la «frite» qu'ils ont probablement encore car je peux leur certifier que les années vont pour eux passer maintenant très très vite... c'est même affolant à quelle vitesse ça passe !!

Alors, les gars, profitez, profitez bien et bonne route encore !!

André VOIRIN N°104
de GERARMER (Vosges)

LE DERNIER COL

Ils étaient tous installés dans la grande pièce basse. Dans la cheminée, un feu de racines de bruyère pétillait, et quelques lampes diffusaient une douce lumière. La nuit allait bientôt tomber, il allait sûrement geler. La femme puisait des cuillerées de vin chaud dans un chaudron enfoncé dans les braises et servait les invités ravis de pouvoir se réchauffer. Une odeur de cannelle et de pommes cuites flottait, il n’y avait pas de musique, ils étaient silencieux.

André le Bourguignon, Guy de Bédarrides, Pierre le Nantais, Paul l’aigle des randonneurs, Monique l’Angévaine et Michel le Caussenard étaient assis, ils attendaient le verre à la main que leur hôte prenne la parole. Ils étaient tous arrivés dans ce piedmont de l’Aigoual le matin même. Le Picard leur avait donné rendez-vous à 9 heures, en insistant pour qu’ils soient présents.

Tous se connaissaient de longue date. Leurs rencontres, au hasard des Semaines Fédérales, des séjours divers ou des journées de grimpe avaient créé de forts liens d’amitié. Si le Picard avait autant insisté, ils lui faisaient confiance, la chose devait être d’importance !

Au point de rendez-vous, ce matin, après les bises traditionnelles, il leur avait dit : «Mes amis, je vous ai invités car nous allons accomplir une randonnée qui nous conduira en haut d’un col qui doit être inauguré aujourd’hui par les édiles, par notre confrérie, et par quelques cyclos de la commune. Pour tout le monde, c’est une simple inauguration, mais ce soir je vous en dirai plus, patience».

La montée du col s’était bien effectuée, ils avaient traversé un petit village, au moment de leur passage, les cloches carillonnaient comme si elles revenaient de Rome, alors que nous étions le 31 décembre. Quelques chiens jappaient avec beaucoup de discrétion. Le beau soleil d’hiver éclairait la montagne d’une lumière blanche un peu timide et projetait l’ombre des piboules sur la route. Les pies, les corneilles et les choucas, d’ordinaire bavards, volaient en silence. Aucune voiture ne circulait, la côte n’était pas très raide, le petit peloton avançait quasiment religieusement, comme à la procession.

En haut du col, Monsieur le Maire et quelques fonctionnaires battaient la semelle en les attendant. Dès leur arrivée, après les discours d’usage, la pancarte fût dévoilée et ils purent découvrir le nom du col : « Col du Dernier Jour ». «Bizarre» dit un cyclo. Le maire répondit : «nous sommes le dernier jour du dernier mois de la dernière année des années 1900, c’est pourquoi votre ami le Picard a insisté pour que nous lui donnions ce nom, et pour que nous l’inaugurons aujourd’hui. Je pense qu’il a eu raison et je parie que tous, nous nous en rappellerons.»

Au retour, un simple mais bon repas les attendait à l’auberge. Le petit vin de pays ne réussit pas à créer l’ambiance qui sied dans ce genre de retrouvailles. Les conversations étaient feutrées, aucun d’entre eux ne parlait du nom du col, une étrange ambiance régnait.

La femme resservit du vin chaud, ils mangèrent tous une pomme cuite ou deux.

Le Picard se leva, il attisa le feu. La pièce, comme si l’on avait allumé des projecteurs s’illumina. Enfin, ils allaient savoir...

«Mes amis, dit-il, je vous dois une explication. Vous vous rappelez tous de l’Ancêtre, ce vieux et vénérable cyclo, avec qui j’ai tant partagé la passion des randonnées en montagne, ce vieux cyclo que l’on voyait par monts et par vaux, cet escaladeur, ce grimpeur pour qui la montagne était une religion ... Eh bien, il était ici, chez moi, il y a quelque temps . Il avait souhaité faire quelques sorties avant que les grands froids ne nous renvoient à la lecture des cartes, c’est à dire à la préparation de futurs plaisirs. Il m’avait dit : «Picard, je te demande une faveur, viens avec moi monter cette montagne qui est vers le levant, mais partons bien avant le lever du jour, je voudrais voir le soleil se lever en haut de la côte».

Vous connaissez l'estime que j'avais pour lui, je ne pouvais lui refuser cette requête. J'ai sorti la randonneuse et nous sommes partis par une belle nuit de fin d'été, c'était une nuit de pleine lune, une de ces nuits où la blanche lumière de l'astre nocturne vient donner à la noirceur de la nuit une expression fantomatique, ni jour ni nuit. Les rayons de lune faisaient briller la blanche chevelure de l'Ancêtre. Il faisait chaud, des gouttes de sueur perlaient sur nos fronts. Il me prit rapidement, comme d'habitude, plusieurs longueurs. Je le voyais, un virage au-dessus de moi, monter avec souplesse et aisance. Les gouttes de sueur étaient éclairées par les rayons de lune et formaient autour de lui comme une aura. Celles qui tombaient au sol restaient éclairées comme autant de diamants qui parsemaient la route, j'étais le Petit Poucet, je n'avais qu'à les suivre, elles me guidaient vers le sommet ; cette nuit-là, encore, il me montrait la route.

Quelque chose d'incompréhensible se produisit. Des oiseaux volaient en sifflant autour de lui. Les lapins descendaient sur la route et le regardaient passer. Un renard, à la longue queue argentée par la blanche lumière lui fit un bout d'escorte. La montagne vivait, la nuit n'existait plus, tous ses habitants sauvages descendaient saluer mon ami. Les senteurs pénétrantes de menthe, de lavandin, de thym nous entouraient. Plus nous montions, plus il me prenait de distance et pourtant, je le voyais de mieux en mieux. Les milliers de gouttes d'eau de corps», comme il disait, flottaient dans l'air autour de lui, comme autant de cristaux ou de pierres précieuses, enluminés par les rayons de lune, qui irradiaient la montagne ; c'était comme une comète, ses grands cheveux blancs en dessinaient la queue. Un léger vent faisait vibrer les feuilles des arbres et ajoutait une note musicale à ce spectacle inouï.

Le côté de l'Est prit une teinte rosée, la lune s'effaçait doucement, le soleil, d'abord simple lueur, puis de plus en plus brillant, s'installait. Nous étions à quelques encablures du haut de la côte. Mon ami ne roulait plus, il volait, il planait entre ciel et terre, illuminé de tous côtés, et par les derniers rayons de lune et par les premiers rayons du soleil. J'entendis carillonner les cloches, les fenêtres s'ouvraient en bas dans la vallée ; je sus bien après, que les gens ne pouvaient plus dormir, certains affirmaient avoir vu une lueur en haut de la montagne, d'autres avaient entendu comme une musique, les chiens avaient donné de la gueule, même les poules étaient dehors cette nuit-là. Tout n'était que musique. Et c'est alors que, dans le jour naissant, je vis le vieux cyclo s'envoler vers le ciel en agitant son bras pour me dire au revoir et je l'entendis chanter. Ce n'était pas un zombi, ni un spectre. C'était comme une illumination. Je l'ai regardé partir pour le paradis ; pouvait-il aller ailleurs ?

Je ne l'ai plus revu. Cet équipage de lumière se perdit dans les éclats du soleil. Je me suis retrouvé seul en haut de la montagne. Un ami avait, dans la joie et le bonheur, monté son dernier col. Une paix intérieure m'envahit, et, bien qu'une larme perlât au coin de mon œil, je n'eus ni chagrin ni regret. Ce fils de la lumière avait, à force de gravir la montagne, trouvé le secret de la lévitation. En redescendant vers le village, je me fis une promesse, pour ne pas oublier cet ami fidèle : je ferai tout pour que ce «haut de côte» devienne un col, et je décidai de l'appeler : le Col du Dernier Jour.

Voilà, mes amis, pourquoi j'ai tant insisté pour que vous soyez présents aujourd'hui. De là-haut, l'Ancêtre doit être heureux. Nul autre que nous ne connaît cette histoire, ce sera notre secret. Soyons heureux et levons nos verres à notre ami et à la montagne, qui sait si bien offrir à ses admirateurs d'aussi magnifiques cadeaux. Sachons retenir le message, qu'il a sans aucun doute voulu nous léguer : élève ton esprit et la route du bonheur te sera ouverte.»

Gérard MAUROY, N°3664,
de MILLAU (Aveyron)

JE GLISSE MES ROUES DANS DES ROUES DE LÉGENDE

Je suis en vacances avec mon vélo à Guillestre (Hautes-Alpes) ; ce seul nom évoque en moi de lointains souvenirs...

Nous sommes en 1953 : le Tour a 50 ans. Bartali est vieux (déjà), Kubler et Coppi ne sont pas là : la France espère une victoire qu'elle attend depuis six ans. Pour le petit Montluçonnois qui dévore «Miroir Sprint», ce Tour a d'autres intérêts : il fera sa dernière étape à Montluçon, dont trois citoyens participent à l'épreuve : Bastianelli, Colette et Walkowiak.

Pas grand-chose jusqu'aux Pyrénées, sinon les pitreries du maillot jaune Hassenforder. Koblet se croit le plus fort : il attaque dans l'Aubisque, mais s'effondre, tombe et abandonne. Robic gagne la grande étape des Pyrénées et prend le maillot jaune. Il faut dire qu'il s'était chargé... d'un plein bidon de plomb au sommet du Tourmalet pour descendre plus vite. Avec ses «Bretons», il nargue l'équipe de France. Il envoie son équipier François Mahé en échappée et lui refile le «paletot». L'équipe de France se rebiffe : Robic, qui est tombé, perd 38 minutes, mais les «Français» se déchirent et c'est toujours un breton, Malléjac, qui a le maillot jaune. Mais il sait bien, lui, que c'est un autre Breton qui va gagner le Tour.

Ce samedi, j'ai escaladé le col de Vars (2109m). Après 8 km soutenus, la pente se réduit pour traverser les deux villages de Vars, permettant de reprendre son souffle pour la suite : encore 3 km ardu jusqu'à la station, hideuse comme peut l'être une station de ski en été. Enfin, la pente s'atténue, mais avec 17 km dans les jambes, on ne s'en aperçoit guère !

Le col de Vars, « ils » l'avaient monté par l'autre côté. C'est là qu'il a porté son attaque ; Malléjac et Bartali n'ont pu y répondre. Seuls ont résisté l'Espagnol Loroño et le Hollandais Nolten. Le Batave ne tient pas longtemps et seul le Basque reste accroché à ses roues jusqu'au col ; mais ce n'est pas un descendeur : il doit le laisser partir. Devant, il n'y a que le Français Adolphe Déledda, échappé depuis le matin selon une tactique mise au point par Marcel Bidot.

Demain jeudi nous allons affronter l'Izoard : j'ai trouvé au Centre un compagnon pour cette aventure. Heureuse coïncidence, la cuisinière au dîner nous a fait des pâtes (oui, mais des Pantani ?). Après la côte au sortir de Guillestre, la route descend vers les gorges du Guil, qu'on va remonter jusqu'au pied du col, peu avant Château-Queyras.

«L'Adolphe» sait ce qu'il a à faire : il s'est relevé, et, une fois rejoint, le nez dans le guidon, sans se retourner, il entraîne son coéquipier à un train d'enfer, l'amenant frais et rose au pied de l'Izoard.

Mon compagnon a la moitié de mon âge et un vélo de course ; moi, je suis obligé de le retenir pour arriver frais au célèbre virage d'où l'on voit Château-Queyras. Deledda a rempli sa mission : épuisé, il le laisse s'envoler vers Arvieux et les lacets de Brunissard, là où le souffle manque aux aigles. Il entre détaché dans la Casse Déserte. Sur le bord de la route, un connaisseur applaudit la performance : c'est Fausto Coppi. Encore deux kilomètres, et c'est le col, la plongée sur Briançon, la victoire, le maillot jaune. Quatre jours plus tard, en haut de la côte de Marmignolles, un gamin voit passer le maillot jaune moulant le torse de... Louison Bobet.

Le gamin a 46 ans de plus et peine vers Arvieux. Pourtant, la route présente encore quelques courtes parties descendantes, bonnes pour le souffle, moins pour le moral. Le cafetier d'Arvieux n'a pas été assez matinal, c'est sa collègue de Brunissard qui profitera de notre passage. Je dis au revoir à mon compagnon et aborde les célèbres lacets : 4 km à 10 %. J'ai mon plus petit développement et je ne suis pas un aigle, mais j'apprécie le prétexte d'un arrêt photo pour reprendre mon souffle. Me voici à la Casse Déserte.

Combien de fois ai-je vu en photo ce paysage fabuleux ? Mais c'était en bistre, en vert ou en bleu noir, si

bien que j'en ignorais les vraies couleurs : les grandes aiguilles de pierre orangée percent les immenses éboulis de cailloux gris qui tapissent tout le cirque, parsemés de quelques pins rabougris. La route descend presque au fond. Peu après, un monument porte les visages de Fausto et Louison. Je m'arrête quelques instants devant ces modestes plaques, hommages à deux hommes qui sont sans doute à l'origine de ma «vocation». La route remonte ; on voit que le Tour n'est pas passé là depuis longtemps : les encouragements écrits sur la route, un peu passés, s'adressent à Kelly, Bugno, Hampsten et Hinault ! Mon cœur bat de plus en plus fort, mais l'effort n'est plus seul en cause : je vais, moi aussi, franchir ce col mythique. Une marmotte annonce mon arrivée.

La descente n'est pas difficile et, bien entendu, je croise de nombreux cyclistes. Pas mal de cyclos plus âgés que moi, et aussi des vététistes dotés de développements millimétriques. Une demi-heure après, me voici à Briançon, stupidement affublée du nom de Serre-Chevalier 1200.

Briançon, Briançoun en provençal, était, avant que les organisateurs du Tour ne rançonnent les stations commerciales en mal de publicité, un haut lieu du Tour de France. L'étape de Briançon couronnait un champion. Rien que depuis la guerre, feuilletons le palmarès : Bartali, Bobet, Coppi, Gaul, Nencini, Bahamontes, Gimondi, Merckx, tous les as de l'époque. A part Poulidor, en m'Anquetil même un ? Et moi, que fais-je ici ? Vite, descendons dans la vallée !

Jean-Claude BERTHOMIER N°1201
d'ORLEANS (Loiret)

LE COL LE PLUS HAUT DU MONDE...

Altitude 13111 m !!! Le col le plus haut du Monde est... Corse !!!

Preuve à l'appui, voici le col de Sorba gravi sans oxygène et sans sherpas lors d'un tour de l'île.

L'assaut final a été donné depuis le camp de base de Ghisoni au sud de Corte. Il a été réussi lors de sa première tentative, malgré une attaque de cochons sauvages.

Nous souhaitons que beaucoup d'autres expéditions osent affronter ce défi. Elles seront récompensées par la beauté des lieux. Bon courage.

André REBOUX

NAISSANCE DU CANNIBALE

Sortie de Colmars (Alpes-de-Haute-Provence). A hauteur du Fort de Savoie, une venelle se cabre et s'échappe à angle droit de la départementale en direction du col des Champs. Douze bornes à passer à la moulinette, vont largement me donner le temps de tricoter une digression.

De tout temps, le monde du vélo s'est plu à affubler ses champions d'un sobriquet. Ainsi, à côté des patronymes les plus loufoques, Pinder pourrait, sans la moindre difficulté, remplir sa ménagerie en faisant appel aux anciennes gloires du cyclisme.

Souvenez-vous ! «Biquet» remporta, contre toute attente, le Tour de France. Le «Blaireau» récidiva l'exploit à cinq reprises. «L'Aigle de Tolède», s'envolait irrésistiblement quand il sentait un zéphyr venu d'Espagne souffler sur les Pyrénées. Un «Taureau» chassant un congénère, un « Ouistiti « mignon en manque de «Puce» ou de «Poupou», un « Poeske « (petit chat) à l'affût d'une « Souris « ou d'une «Perruche» sont quelques phénomènes qui, toute époque confondue, animèrent à un moment ou à un autre les pelotons. Il y eut même un ogre insatiable qu'on surnomma le «Cannibale».

km 3 : la pente s'accroît. Mon fringant coup de pédale se métamorphose en exercice poussif. Ah ! si j'eus été dans le collimateur des médias, on m'aurait appelé le «Crabe». Une première ! Nul cycliste, à ce jour, n'a hérité d'un tel sobriquet aussi péjoratif. En effet, pendant que je vous entretiens, je crapahute péniblement sur le bitume qui déroule ses lacets entre les mélèzes qui ont du mal à s'accrocher aux flancs de la montagne. Mon exercice, où comme d'habitude, le tout à gauche est de mise, me rajeunit tout à coup d'un quart de siècle. Il me souvient...

.... Que c'est ici, sur les pentes du col des Champs, qu'Eddy Merckx réalisa son ultime coup d'éclat. En effet, au soir de l'étape à Pra-Loup, il perdait le Tour de France au profit de Thévenet. Il ne le remportera jamais plus. Ce col avait été son chant du cygne.

km 7 : mon allure ne se bonifie pas au fil des minutes qui passent. J'en connais qui, pour passer le temps,... se mettent à parler aux corbeaux. D'autres, qui tentent de sucer une roue ou qui carrément, râlent sur leur sort. Quant à moi, il me plaît de taquiner la muse ou de rêver monts et merveilles aux splendeurs d'antan. Voilà justement que, saisi d'une quinte de nostalgie, je me mets à songer à la belle époque. Aux années d'insouciance. Au temps de l'athénée. Il me souvient...

.... Qu'au début des années soixante, trois lycéens, titulaires à l'équipe fanion de football de l'établissement scolaire, s'entendaient comme larrons en foire. Faut dire que l'année s'était ouverte par un grand deuil pour le cyclisme. Fausto Coppi, le champion italien, disparaissait. Mais, quelques mois plus tard, à la mi-août, notre Rik Van Looy devenait enfin champion du monde... Cependant, mon propos n'étant pas de vous passer en revue l'actualité sportive de l'époque, revenons à nos «Ketjes» de Bruxelles.

Quand nos compères ne se dépensaient pas sur les terrains de foot, ils s'amusaient à mémoriser les résultats sportifs. L'étude, par contre, ne se trouvait pas tout à fait au centre de leurs préoccupations. Il était écrit d'ailleurs que de ce triumvirat, ne sortirait aucun grand intellectuel. Aussi, au cours de français, il leur était coutume de jouer au bonhomme pendu ; jeu de société qui consiste à deviner un mot en épelant les lettres. Toute lettre étrangère au mot est pénalisée par la représentation graphique d'un membre du corps humain, au bout d'une potence. Le joueur a droit à dix erreurs avant la pendaison finale, et le perdant passe alors la main à son adversaire. Il me souvient...

.... Que nos trois gaillards faisaient preuve d'une rare application dans cet exercice dont les deux thèmes préférés étaient la géographie, et les patronymes des coureurs cyclistes. Eh oui ! Déjà !!!

Un beau jour, ils décident de faire une longue balade à vélo au sud de Bruxelles. J'ouvre ici une parenthèse : Eddy dispose d'un clou dépouillé de toute la quincaillerie utilitaire et, ô ! luxe, muni d'un guidon de course.

Quant à la charrue de José, elle est d'un gris, triste à mourir, sans âme ni personnalité. Le prototype même qui n'a rien pour inspirer l'amour d'une petite reine ; une vitesse pour le plat, la même pour les montées, et encore la même pour les descentes. Dans le fond, c'est Guy qui est le mieux loti.

Et donc, voilà notre trio en vadrouille qui enroule allègrement dans la bonne humeur. Le relief vallonné demande un coup de rein à l'occasion ; de courtes grimpettes qui se franchissent les deux doigts dans le nez quand on possède ce qu'il faut entre les jambes. Bref, rien de méchant! Au fil des kilomètres, le tempo va crescendo ; normal direz-vous ! A force de rêver des Van Steenbergen, Van Looy, Ockers, et autres Derijke sur les bancs de l'école, il arrive un moment où on se croit leur alter ego. Alors, le nez dans le guidon, haussant la pression, taillant la route, flinguant à tout va, écrasant les pédales, giclant sans arrêt et ne s'occupant pas de l'arrière, tant et si bien qu'en arrivant à Wavre le trio était transformé en duo. Guy avait été proprement déposé par ses deux compagnons à plus de trente kilomètres du but. José avait eu lui, le grand privilège d'assister avant l'heure à la naissance du «Cannibale». Quelques mois plus tard, Eddy remportait sa première course, l'année suivante il devenait champion national en remportant 23 succès. Quant à la suite des événements, je vous fais grâce des commentaires, qui ont fait pendant une décennie, la une des quotidiens sportifs.

km 9 : fini de rêvasser ! Le mélèze se fait rare. L'aspect rude et âpre de la haute montagne a fait son apparition. L'échancre du col se découpe maintenant à l'horizon dans le bleu du ciel. Une fois la barrière canadienne dépassée, la route est ravinée par des filets d'eau provenant de la fonte des neiges. Comme le col géographique est pratiquement en point de mire en permanence, tout cyclo sait qu'il n'en faut pas plus pour activer l'ultime poussée d'adrénaline. Donc, acte !

km 12 : le sommet !

José BRUFFAERTS N°1997
de BRUXELLES (Belgique)

PÉCHÉ AVOUÉ ... AH ! CES 2000 ...

J'ai longuement hésité avant de choisir d'une part la teneur, d'autre part le titre de mon article.

Comment allais-je m'y prendre pour évoquer un casse-tête, voire un problème qui se pose aux centcolistes, à tous les 100 cols ? Je veux bien sûr parler de la fameuse règle des cinq «2000» qu'il faut trouver. (Les passer n'est bien sûr pas le plus dur, c'est au contraire le plus plaisant). Autre difficulté à la rédaction d'un tel article : quel style adopter, quels mots choisir pour ne pas froisser les susceptibilités des gardiens du temple ? Car, nous, lecteurs de la revue, nous savons tous à quel point ce sujet est sensible, nous savons également qu'il est source de nombreuses lettres publiées dans la revue et bien sûr de nombreuses réponses et d'autant de prises de position y faisant suite .

Loin de moi, l'idée de remettre en cause l'existence de la règle ; car tant l'éditorial de Jean Perdoux intitulé «Continuer ou disparaître ?» dans la revue n° 26 de 1998 que l'article cosigné par Henri Dusseau, René Poty et... Jean Perdoux dans la revue n° 27 de 1999 m'ont convaincu de la nécessité d'une telle règle.

Mais, convaincu ou pas convaincu, j'étais coincé. Titulaire de 380 cols dont 15 plus de 2000, il m'en fallait 5 de plus pour valider tous mes exploits. Fidèle lecteur, je savais que la Belgique compte de nombreux cols (voir l'article précédemment cité). Mais elle n'a, pour le moment, aucun plus de 2000. Donc, pas question d'aller en vacances dans ce pays au demeurant charmant pour chercher ce qui me manque. Ayant grimpé tous les classiques Alpains et Pyrénéens sur la route, mon choix se porta sur le VTT et sur la station de Chamrousse où je dispose d'un pied à terre. Bien sûr, j'avais déjà fait ces cols en ski, mais il paraît que faits de cette façon, vous ne les prenez pas en compte. Donc, un beau matin pour une somme fort modique, le téléphérique m'emmena à la Croix de Chamrousse qui vit en 1968 le départ de JC. Killy vers le titre olympique de la descente. J'enfourchai donc mon VTT à l'altitude 2250 m et sans coup férir je trouvai les cinq 2000 qui manquaient à ma collection. J'étais bon, je les avais, j'avais 20 cols à plus de 2000 m.

Mais vraiment, un centcoliste est un être qui n'a qu'un «commissaire» : lui-même.

Le lendemain matin, en m'éveillant face à la croix qui culmine 550 m plus haut en plein soleil (pour ceux qui connaissent, j'habite à Roche-Béranger et il fait souvent beau à Chamrousse), je me dis : «mais tu ne les as pas faits». Je repris donc mon VTT et du Recoin (altitude 1650 m), sous le départ du téléphérique, je remontai à la Croix, en vélo cette fois, et je refis la même balade que la veille. Les cols étaient validés et bons pour figurer dans la liste.

Une question cependant, cette année où mon compteur est bloqué à 400 pour une raison identique . Vu que je les ai faits puis refaits, ne pourrais-je pas les compter deux fois ?

PS : Ceci dit sur le ton de la plaisanterie.

Patrick GIRARD n°3753
de ROMANS (Drôme)

LA MALÉDICTION DU MAL B....

Tout a commencé aux environs de Ponte Rosso ! La route s'élève brutalement en direction d'une puissante muraille semblant nous interdire d'aller vers le nord. Les lacets succèdent aux lacets et, horreur suprême, le peu d'altitude patiemment grignotée s'évanouit à chaque fois, dans de brèves et fulgurantes descentes.

Costa Roda miroite au loin tel un mirage au-dessus de la profonde vallée. Le cheminement en balcon nous offre de superbes points de vue en récompense de nos efforts. Sur le plat relatif qui suit, nous nous refaisons une santé et à Cannavaggia, bien dissimulé dans une profonde combe, nous profitons d'un insolite banc public pour pique-niquer en pleine nature, et confortablement.

Une fois Lento dépassé, l'échancrure du col, maintenant bien visible, nous attire comme un aimant. Plein des bidons à la fontaine, où quelques chasseurs, ceinturés d'impressionnantes cartouchières, nous prédisent une fin d'escalade imminente. La pente n'est pas tendre et c'est avec soulagement que nous atteignons le sommet.

C'est à cet instant précis qu'il aurait fallu que je mesurasse mes paroles !!!
Etourdiment, je m'exclame... : «Nom d'une pipe, on peut dire qu'il est mal B.... ce coquin de col !»

Pas de réaction immédiate, mais, je devine désormais la sourde menace suintant de la montagne déjà humide. Dopés par l'euphorie de la descente, nous ignorons la fugace impression et plongeons vers Murato et le col de Stéphano.

Les hostilités ne se déclencheront que le surlendemain :

Voilà que le navire à grande vitesse nous ramenant vers la métropole essuie une tempête d'une violence rare. De bateau de surface, il devient submersible et finit par plier sous le choc d'une vague monstrueuse. Les vitres s'étoilent, le plafond se déforme, les coffres à bagages s'ouvrent et dans la cale, les automobiles deviennent tamponneuses. Le bâtiment sera dérouté sur Livourne où nous ne parviendrons qu'à la nuit tombée. De là, un car rapatriera sur Nice (350 km vers le nord), les quelques voyageurs qui n'avaient pas de voiture à bord. Encore heureux que les coffres soient assez vastes pour accueillir un tandem british, un VTT français et la randonneuse de votre serviteur. Voilà que dans l'ultra courte nuit niçoise, une crise de coliques néphrétiques se met à me tarauder les entrailles.

Voilà que la voiture, sagement laissée dans un parking, nous attend bêtement affaissée sur une des roues aussi plate qu'un filet de sole meunière. Et plus de cric dans la malle ! Il me faut donc arpenter les vieilles ruelles du Vieux Nice, à la recherche de la bonne âme qui me prêtera l'indispensable outillage.

Retraite éperdue vers le nord, car il est impératif de mettre le plus de distance possible entre ce coquin de col de B.... et moi-même, sinon il finira par avoir ma peau !

Le soir même, 1000 km plus haut, je me crois enfin à l'abri, mais la malédiction me poursuivant sans relâche, je suis contraint, dès le lendemain de me réfugier dans une clinique bunker où il sera fait appel à toutes les ressources de la science pour tenter de me délivrer.

Aujourd'hui, même si je ne souffre plus, je connais la raison de l'entêtement de la méchante lithiase (calculs) qui refuse de me quitter. C'est ce col, dont j'ai eu l'imprudence de dire qu'il était mal B...., qui me poursuit sans relâche. Au fait, pourquoi B.... ? Ne voyez pas dans ce qualificatif une quelconque allusion sexuelle ou autre. Il s'agit très prosaïquement du col de Bigorno (2B-0885) en Haute-Corse que je m'étais cru autorisé de qualifier de « mal bigorné ». Comme quoi, les cols n'ayant pas le sens de l'humour, peuvent être à l'origine de bien des malheurs.

René CODANI, N°1892, de LARDY (Essonne)

UN PETIT COIN DE PARADIS

Voici quelques années, j'avais découvert une petite route de montagne au pays basque, côté espagnol, qui m'avait enchanté par ses qualités naturelles. Au pied du col d'Otxondo, on emprunte une large voie assez pentue à son début, pour atteindre le Puerto (602m) : porte donnant accès à la vallée de la Bidassoa d'une part et, par-delà le col de Velate, à la grande route de Pampelune d'autre part.

Mais aujourd'hui, je bifurque à gauche au sommet du col d'Otxondo et là, s'ouvrent les portes d'un petit paradis agreste peuplé d'animaux paisibles, comme à l'époque des temps bibliques. Dès le début, la route bien asphaltée, sinue avec un pourcentage moyen, entre genêts en fleurs (nous sommes en mai) et mélèzes accrochés aux talus d'en face. Le but de ma balade consiste à atteindre le sommet du Goramendi, dénommé «la Montagne rouge», car ici, tout est rouge : l'argile, le sable, la roche ; un rouge ocré du plus bel effet.

Au passage devant une ferme d'altitude, je bascule en descente, non sans avoir jeté un coup d'œil sur ma droite, là en-dessous, où s'étale une verdoyante vallée parsemée de fermettes. Un troupeau de « pottocks », petits chevaux d'origine basque, forte crinière, ventre bedonnant et très courts sur pattes, m'observent sans crainte tout en mâchonnant une herbe grasse. Bientôt, après une courbe très serrée, sur la gauche, se dresse la première rampe sérieuse et... je me dois de faire sauter la chaîne de pignon en pignon (vers la gauche naturellement). Arrivé sur un premier palier occupé par un troupeau de moutons, je dois mettre pied à terre pour me frayer un passage au milieu de la colonie. Les brebis, qui n'ont pas encore été tondues, sont flanquées de leur progéniture ; d'adorables petits agneaux qui bêlent avec des cris d'enfants...

Me voilà maintenant sur une pente à forte déclivité et la piste est de nouveau encombrée par, cette fois-ci, des poneys qui paissent tranquillement ; de minuscules petits chevaux qui ne font pas plus de 80 cm au garrot, accompagnés de leurs poulains, gentilles petites bêtes qui se pressent contre le ventre de leur mère.

Je m'élève dans la partie finale de l'escalade, la plus rude : trois kilomètres sur le 21 dents. La route est superbe avec de vastes perspectives sur les monts basques postés de loin en loin comme des sentinelles. Maintenant le paysage est nu, plus d'arbres, quelques rares cumulus naviguent nonchalamment dans un ciel bleu azur, quand un lézard vert traverse, juste devant ma roue, me tirant à mes pensées et me faisant tressaillir.

Nouveau choc émotionnel ! Sur la route gît, sanguinolent, un crâne de mouton, et un peu plus loin, dans le fossé, finit de se putréfier une carcasse de vache ; au-dessus, les vautours tournoient : c'est tout simplement impressionnant !

Le chemin se termine tout là-haut, au pylône de télécommunication mi-rouge mi-blanc. J'enfile mon coupe-vent et me désaltère. Il ne me reste plus qu'à retraverser ce coin de paradis terrestre en dévalant comme à regret vers la société de consommation tout en quittant le Pico Goramakil le «Pic du bâton rouge» à 1074m...

Francis SAUZEREAU N°130
d'ANGLET (Pyrénées-Atlantiques)

UN P'TIT COIN D'PARADIS

«Avec le rouge et le vert, j'ai voulu peindre la totalité des passions humaines» (Van Gogh)

En ce 3 janvier 1999, jour de l'Epiphanie, le ciel est magnifique sur le massif aux roches rouges de l'Estérel, à proximité duquel j'ai la chance de séjourner. L'air est très doux, impossible de résister à un tel appât cyclotouristique.

L'Estérel, situé entre la Provence et le pays niçois, était, voici quelques 30 millions d'années, la partie nord de ... la Corse alors rattachée au vieux continent, si bien qu'on y retrouve toutes les caractéristiques géographiques de l'Île de Beauté : reliefs accidentés, paysages déchiquetés, crêtes abruptes plongeant dans la Méditerranée ... témoins d'une histoire géologique tourmentée.

Sa plus grande superficie est maintenant interdite à toute circulation motorisée, sans doute pour éliminer une partie des incendies volontaires allumés par des pyromanes qui disparaissent rapidement, et cela fait bien sûr le bonheur des randonneurs, qu'ils soient pédestres, cyclistes ou vététistes.

Parti de Mandelieu à VTT pour un périple d'environ 80 km passant par Fréjus (B.P.F. Var), j'ai ainsi eu l'occasion de franchir une bonne vingtaine de cols routiers ou muletiers tous répertoriés. Ce sont de petits cols faciles à gravir dont le plus élevé dépasse à peine 300m, et qui offrent des points de vue d'une grande beauté. On y découvre les curiosités et paysages du domaine tels le pic de l'Ours, le rocher Saint-Barthélémy, la calanque du Dramont, le belvédère du cap Roux ou encore le mont Vinaigre (614m), point culminant de cette montagne volcanique.

Les décors, la lumière, les routes en corniche constituent un enchantement permanent pour le cyclotouriste, mais je vous recommande tout particulièrement cet instant de bonheur extrême : le casse-croûte en haut du pic de l'Ours (route en cul de sac) où la vision périphérique en cette saison est des plus grandioses : à l'Est, la ligne des sommets enneigés du parc national du Mercantour, rejoint celle de la côte magique, qui fuit entre les caps vers la baie des Anges, tandis qu'à l'opposé, la «grande bleue» déploie son miroir à l'infini où l'on soupçonne la Corse.

Si un jour l'occasion se présente, ne manquez pas cette formidable balade à V.T.T. (réalisable avec une randonneuse bien «chaussée»).

Choisissez si possible une belle journée d'hiver, c'est sans doute la meilleure période car la température y est clémente, la visibilité totale et les touristes peu nombreux.

Pierre ETRUIN N°341
de BAVAY (Nord)

EN AVRIL, C'EST PRESQUE DÉJÀ NOËL !!!

Lorsque les premières pluies froides mouillent les routes, que les brouillards ouatent les paysages, que le vent du nord contrarie les balades et que la boue des chemins alourdit les montures les plus allégées, le temps est venu pour faire le bilan de la saison écoulée. Bilan du pratiquant avant celui du président.

D'abord, il faut classer les photographies et diapositives par la chronologie des randonnées, voyages et séjours. Ensuite, s'assurer que ces souvenirs figés peuvent être référencés à l'aide de cartes où les itinéraires ont été esquissés l'hiver précédent, et naturellement modifiés le jour de la sortie en fonction de la forme, du temps ou de l'humeur. Enfin, il convient de garder, par une sélection rigoureuse, les meilleurs éléments qui serviront à enrichir l'album. Au fur et à mesure du tri se mêle l'affectif aux critères techniques prédéterminés, et le choix devient douloureux.

La deuxième occupation de cette période pré-hivernale est la réalisation du tableau de chasse des cols de l'année.

C'est un moment riche en émotions qui complète la préparation des randonnées et leurs réalisations.

Le carnet de route, où sont consignés chaque soir, quelle que soit la fatigue ou l'allégresse de la journée, les cols franchis, est ouvert sur le bureau. Le guide Chauvot des 8500 cols de France, les revues des Cent cols et les listes des cols du pays visité sont les documents de référence. Commence alors le pointage systématique. Les cols en limite de départements ou de pays nécessitent une attention particulière. Une relecture des cartes précédemment utilisées est souvent nécessaire. L'excitation monte quand le suivi précis et méthodique d'itinéraire de chemin de montagne permet d'identifier un col franchi mais non reporté sur le carnet de route.

Intermède 1 : - Chéri, tu sais qu'il y a l'A.G. à préparer ! - Oui, oui... je finis nos cols et je m'en occupe !!!

La liste de mise à jour, qui sera envoyée à la Confrérie des Cent cols est informatisée. Un dernier contrôle s'impose. Vérifier par étapes successives qu'un col listé cette année, n'a pas fait l'objet d'une homologation antérieure. Le résultat me plonge dans un début de tristesse : 4 cols de perdus et reste donc 76 nets pour 1999.

Intermède 2 : - Elle avance l'A.G. ? - Elle avance bien sûr !!!

Mais vite, avant de la faire avancer, il faut que je trouve un nid de cols dans un département du sud de la France pour que :
en avril, je prépare déjà Noël !!!

Renaud et Lulu Masse
de STRASBOURG (Bas-Rhin)

COULEUVRES CORSES

Voici le récit d'une journée qui s'est déroulée à l'occasion d'une ballade de deux semaines avec Jean-Michel Clause en Corse du Nord. Nous sommes le vendredi 14 mai 1999.

Aléria, 6h15, chantier de fouilles interdit au public. Nous plions rapidement les duvets et installons les réchauds sur la place de l'église où les toilettes nous fournissent l'eau du banquet matinal.

A Casteraggio, nous testons les deux boulangeries. D'un côté, un type un peu bourru, de l'autre, une serveuse mignonne et enjouée ; le choix est vite fait. Quant au charcutier, il se réjouit de faire le meilleur saucisson de l'île !

Le brouillard ne se lève pas. Michel se gave de cerises à Pianiccia puis me rejoint après le col de Corso. Au col de la Foata, à 834m d'altitude, le soleil réapparaît enfin et nous roulons de front sur cette route déserte.

A l'entrée de Pianello, deux bouts de bois par terre se mettent à bouger. J'accélère le train, tandis que Jean-Mi saute de son vélo. J'arrête et vois mon bout de bois traverser gentiment la route à ma rencontre avant de disparaître dans le fossé. Il s'agit d'une belle couleuvre sans doute aveuglée par le soleil !

Jean-Mi a sauté de son vélo car l'autre couleuvre se dirigeait vers lui. A présent, elle se cache sous la sacoche arrière de son vélo posé sur la route, et ne semble pas vouloir s'en détacher. Il faudra que mon camarade soulève son vélo pour que la couleuvre veuille bien s'éloigner.

Arrive le facteur à qui nous contons notre histoire : Vous savez, à cette altitude, seules les couleuvres peuvent survivre car, les vipères importées du continent avec le foin, ne supportent pas le froid. La route passe au col de Catarelli, qui mérite beaucoup moins le titre de col que la Croix de Cicinelli, un peu plus loin. A Moïta, la fatigue se fait sentir, et pour satisfaire à la coutume locale, nous faisons la sieste sur le trottoir. Plus loin, dans le col de Fragasso, les fourrés sont piquants et il faut porter le vélo. Ceci suffit pour que je perde l'aimant de mon compteur. Pour l'habitant du col de San Gavino qui a gardé nos sacs, pas de problème : «Vous n'avez qu'à en prendre un sur un vieux frigidaire. Il y a des décharges un peu plus loin.»

Requinqué par ce conseil, je roule les yeux braqués sur les alentours, mais évidemment, ne vois aucune décharge. Le temps d'escalader le court mais raide col de Provo et nous «débaroulons» par une piste au barrage de l'Alesani.

Cervione n'est pas loin. Dans un garage, je récupère les aimants de haut-parleur et les scotche sur ma roue avant. Le compteur fonctionne à nouveau ; c'est remarquable !

Après ce beau village flanqué sur la colline et bien embouteillé, une longue montée pas raide et très sinueuse nous amène à Ortia.

La journée s'avance et un habitant, de sa voix rocailleuse, nous propose le tuyau d'arrosage pour rincer les bêtes et le Whisky pour rincer les gosiers. La conjugaison de ces deux liquides incite aux confidences et Jean-Mi découvre alors qu'une de ses relations professionnelles est un neveu de notre homme.

Pour clore la journée, le gîte du col d'Arcarotta étant fermé, une fois encore, nous dormirons à la «chemineau», dans un hangar à l'entrée de Piedicroce.

Marc LIAUDON N°289
de CRAPONNE (Rhône)

IMPRESSIONS CORSES

Des pages lues et relues, des récits mille fois entendus m'avaient convaincu, que le jour de ma «cession d'activité» arrivé, septembre me conduirait vers l'île de beauté...

... Là, au pays des mille criques ; là où la garrigue fleure bon la myrte et l'arbousier ; là où le bleu des bleus vous éblouit ; là où la roche est rouge, la roche est blanche, la roche est grise ; là où le sable est blanc, le sable est gris, le sable est... galet !

Une montagne dans la mer dit-on : des montées infinies vers les majestueuses aiguilles de Bavella où les splendeurs ocrées de St Eustache se mêlent aux lourds nuages noirs zébrés du feu du ciel qui déversent ce trop plein nécessaire, et puis, soudain, ce rai irisé éclairant les monts de Sartène...! Images... Images fixées à jamais.

Plaisir de la vue, plaisir de l'odeur, plaisir de la vue et de l'odeur à Cargèse devant un mets au bruscio ou encore à Calvi devant un flan à la châtaigne accompagné d'un gouleyant Fiumiccolli. Oubliée pour un jour, la retenue ; aujourd'hui tout est délice ! Demain, il fera beau sur les plages de Palombaggia ou de Santa Guila. Nos randonneuses embaumées à l'eucalyptus, et l'eau encore douce d'un été qui mourra bien plus tard, nous accueillera l'espace d'une halte réparatrice avant d'aller voir sur les hauteurs si les ondées de la veille n'ont pas éveillé les giroldes et arrosé les cyclamens.

Souvenir de la place de Bastelica où, loin des tumultes ajacciens du matin, la statue de Sampierro Corso sera témoin d'agapes rapides prises sur ses marches séculaires ; souvenir des jeunes chèvres intéressées par le cuir de mes... sacoches ; souvenir encore d'un café serré servi au bar du «Farniente» surplombant le golfe de Valinco ; souvenir aussi, du col de la Guardia et de ses 19 mètres. Tant et tant d'impressions fugaces, vécues dans l'instant, mais difficiles à partager ensuite.

Comment chasser de soi-même les images négatives mais, pourtant bien réelles, d'une Corse rebelle sentant encore trop souvent la poudre, alors que tout semble vouloir inciter à la paix. Pourquoi les «nemrods» des montagnes s'ingénient-ils à modifier plus ou moins artistiquement les panneaux indicateurs de tirs nourris de gros calibres, au retour d'une infructueuse chasse au sanglier ? Pourquoi le magnifique col de San Martino sentait-il autant le roussi ? Trop de questions sans réponse s'entrechoquent en moi depuis mon retour vers un quotidien plus modeste, depuis que j'ai repris contact avec des paysages aux vallonnements plus doux et sans doute un peu moins excitants.

Près de ma maison, la côte de Bazus n'aura jamais la saveur des calanques de Piana ; la montée du Cammas ne me conduira pas vers un point de vue de Coti-Chiavari ; la vallée du Girou sera moins profonde et moins mystérieuse que les gorges de Spelunca... mais, qu'y faire ? Les mets les plus ordinaires peuvent mettre en valeur les plus élaborés.

J'espère, un jour prochain, les déguster à nouveau.

Michel SAVARIN N°2739
de FOSSAT (Haute-Garonne)

COMMÉMORATION

C'est en l'an 98, dans la contrée éloignée du Commingeois libre que notre troupe de pèlerins se retrouve à l'appel du grand prêtre des Pyrénées Dom Felipe De Las Cavas, pour commémorer le cinquantenaire du grand pèlerinage de notre fédération : la semaine fédérale de 1948 à Superbagnères.

En ce lundi de Pentecôte, notre troupe de pèlerins est composée de Philippe de Bourgogne, élevé depuis peu au rang de grand maître de la confrérie de Labastide à la place du vénérable Daniel de Nohic appelé à de plus hautes charges. Ce dernier est là, accompagné de dame Josette chargée de lui remonter le moral dans les passages difficiles. Francis, le conservateur des saintes IGN est toujours flanqué de sa servante Chantal intronisée depuis peu (rappelez-vous le n° 26 1998 - Initiation).

Je suis accompagné de ma fidèle Marie-Jo. Nous avons le grand bonheur d'accompagner à nos côtés, le grand Henri d'Aveyron, maître de la très importante congrégation des adoreurs du très seyant Prie-Dieu de 650, il est aussi grand maître de Jégo. J'allais oublier Daniel, le tonsuré de Cordes toujours prêt pour une nouvelle expédition bucolique.

Notre journée débute par le long chemin qui mène au fameux col de Mente où l'ibère Ocana a failli canner dans la grand-messe de nos frères adoreurs des mêmes plaisirs, mais qui se sont fourvoyés dans une autre religion.

Arrivés au sommet, nous sommes accueillis par les cardinaux de l'ordre pyrénéen : Chantal, la pieuse et son chevalier, Alain de Muret qui ont bien fait les choses, car le temps est des plus vif et une bonne rasade de vin de messe nous remet de nos émotions. Je cite aussi Marie-Noëlle de la congrégation des durs de durs à laquelle nous appartenons également. Elle nous offre elle aussi, le pain, le vin et l'amitié.

Ensuite, notre pèlerinage se dirige vers la forêt domaniale de Melles, où notre espoir, est de rencontrer l'ours. Nous passons le petit col de Lagues pour nous diriger vers les cols d'Artigascou et d'Artigaux, grand souvenir, puisque ici se situe le millenium de ma quête de saintes images. Il fait maintenant un temps superbe et le point de vue sur la vallée de la Garonne est sublime. Certains pèlerins se plaignent du mauvais état du chemin pour les pneus étroits de leur Prie-Dieu ; mais, qui ne doit pas souffrir pour obtenir le nirvana ? La vallée jusqu'à Bossost n'est pas une partie de plaisir, et nous attaquons le Portillon de Burbe sous une chaleur des plus arrogante. C'est dans cette ascension que nous décidons de dévier du parcours du commun des mortels pour bifurquer vers le col muletier de Barèges. Cinq cent mètres avant le Portillon, nous bifurquons à gauche, et voilà, mystiques de la caillasse comme le dit Pierre de Comminges, que nous croisons, le croiriez-vous ; Alain de Muret et sa muse : en... voiture !!! Ah ! mon frère, pour cette faute grave, vous me ferez 5 muletiers et 3 deux mille. Le chemin du col serpente en lacets dans une agréable forêt avant de déboucher sur une étendue de verdure dans laquelle paissent quelques moutons. Henri le Pieux nous précède tous au sommet pour nous mitrailler de son conservateur d'images et nous restons tous en admiration devant tant de beauté. Le pic d'Aubas se dresse devant nous ainsi que le pic d'Arrès et de Campsaure, recouverts de neige. L'Espagne n'est pas loin et en consultant notre IGN, nous constatons que l'Hospice de France n'est pas très éloigné. Nous décidons donc de ne pas faire demi-tour, prenons plutôt nos Prie-Dieu sur l'épaule et, à travers un petit sentier, rejoignons le dit hospice. Nous retrouverons ensuite la route de Superbagnères à Luchon et arriverons à la permanence de Luchon vers 19 heures, tous très heureux de cette escapade hors des sentiers battus.

Le samedi, nous avons franchi dans un brouillard épais et bucolique le Port de Balès et le dimanche, le col des Ares et ses frères de Buret et de Bech.

Encore une magnifique organisation qui nous a permis de nous sacrifier à notre passion : Le Cyclotourisme.

Bernard AUSSILLOU N°1834 de CASTRES (Tarn)

SALLE COMBLE

A peine les essuie-glace arrêtés, les images grisâtres du paysage alentour se brouillent, se dissolvent derrière le réseau capricieux des gouttes qui sinuent le long d'itinéraires aléatoires sur le pare-brise de la voiture. Il pleut, il pleut partout, et même sur le Couserans ariègeois. Par delà le muret mouillé qui le sépare de l'allée où nous sommes garés, le Salat coule parcimonieusement vers la Garonne, réduit qu'il est, en ce début d'automne, à son niveau d'étiage. Heureux quand même, quelques canards voguent en escadre le long des berges.

Dans quelques minutes, ce sera à nous de voguer...

... Et nous larguons les amarres. Quelques mètres en avant, le poncho jaune vif de Micheline apporte un semblant de gaieté au décor vert luisant de la vallée du Nert dont la petite chanson des eaux se dilue dans celle, discrète mais lancinante, des gouttes heurtant ma capuche. Car, il pleut toujours, et de plus belle. Et il va pleuvoir, apparemment, jusque dans la nuit des temps à venir. Tout est bouché partout, devant, derrière, dessus, dessous où le rabat de ma cape occulte le cintre et ma roue avant. Plus de compteur, plus de jambes, plus de pieds. Je joue au jugé de mon dérailleur, et je joue souvent sur ces premières pentes sournoises et capricieuses qui annoncent les rampes continues qui vont nous hisser, par delà les cols de Rille et de la Crouzette, vers le rendez-vous automnal des «Cols Durs» et des «Cent Cols», fixé en ce 3 octobre au col du Portel, quelque part entre ciel et terre, face au Mont Valier.

Passé l'ultime pont qui franchit le Nert, je prends mon angle de montée sur 26 x 26. Le moteur est un peu mou et le compte-tours, matérialisé par le frôlement alternatif des genoux sous la bassine d'eau que forme l'avant de mon poncho, affiche entre 50 et 60 tours. Je m'en accommode et je sais qu'à ce train, dans une dizaine de minutes, je vais virer dans le lacet à droite qui annonce l'entrée du Lauch, importante agglomération d'une douzaine d'habitants, mais qui possède encore son école, vestige déserté depuis longtemps des temples du savoir rural de la 3^{ème} République.

A la sortie du Lauch, à la faveur d'une ligne droite qui se cabre vers la banlieue du lieu-dit «Rougé », je constate sans surprise et sans état d'âme que la corolle jaune de Micheline s'est définitivement évanouie dans le décor. Je suis désormais seul, et le resterai jusqu'au terme de ma lévitation aquatique. C'est un peu avant la douzième heure que je parviens au col du Portel. Un bruit de voix et les échos de rires incongrus dans le décor sinistre d'une pluie devenue carrément battante m'avertissent de présences humaines. En pareil lieu, et par ce temps de chien, la présence de chasseurs étant heureusement exclue, ce ne peut être qu'eux, les «Cols Durs» et les «Cent Cols», ce consortium sans but lucratif qui réussit depuis des années, le tour de force de faire salle comble par les effets conjugués de lieux inhospitaliers, de conditions atmosphériques indécentes et d'un chapiteau de toile bleue plastifiée, d'une superficie approximative de 30m², dépourvu de protections latérales, probablement pour faciliter une évacuation rapide en cas d'incendie. Du reste, cette heureuse disposition des lieux me permet de m'insinuer sans trop de mal dans le magma spongieux d'une assistance grelottante mais, joyeuse de cette joie irradiante des illuminés qui permit jadis aux Cathares de Montségur de monter au bûcher en chantant.

Rassembleurs d'une communauté exhalant sous la toile bleue des relents mêlés de chiens mouillés et de saucisse grillée, Marie-Noëlle Dupeyron, grande prêtresse des «Cols Durs» et son complice Alain Gillodes, diacre délégué des «Cent Cols» en terres pyrénéennes, officient sans remords ni complexes, épaulés par un efficace quarteron de zélés fidèles qui distribuent sans compter nourritures terrestres et boissons revigorantes. Et les dents des convives de claquer, moitié de froid, moitié de faim. Ici et là, émergent des voix connues, telle celle de l'apôtre Henri (1), déplorant l'imprévoyance des organisateurs, allant jusqu'à se demander ce qui serait advenu «si nous nous étions retrouvés deux-mille» (sic) ; ou encore l'accent béarnais du joyeux «Pépitto», septuagénaire parvenu au Portel par les rampes abruptes de la Crouzette par Biert, performance saluée par les connaisseurs ; mais aussi les accents féminins de Micheline, réclamant sans rire une part de saucisse, mais en six-cent-cinquante ! Les discours furent brefs et le protocole discret. Et vers treize heures, sous le chapiteau bleu claquant au vent mauvais, ne s'accrochaient plus que quelques capes

colorées et capuchons rabattus sur des fronts têtus. La messe était dite et rendez-vous pris pour octobre 2000, au col d'Escots, quelque part au-dessus de Guzet-Neige. Tout un programme et la promesse d'une nouvelle salle comble.

(1) Henri Bosc «apôtre du 650B»

Pierre ROQUES N°150 de SAINT-GAUDENS (Haute-Garonne)

UN COL POUR RIRE

Je suis allé chercher mon premier col nouveau 1999 en Italie ... Ce n'est pas un grand col ni un col très difficile, il n'est pas non plus très haut, mais je ne m'attendais pas au qualificatif que j'ai trouvé gravé dans le marbre.

C'est en tout cas un vrai col, même s'il n'est mentionné ni sur la carte routière au 1/200000 ème ni sur la carta dei sentieri e rifugi au 1/25000 ème. Il est simplement indiqué sur une carte au 1/50000 ème à l'altitude 363 avec l'appellation «Croce della Para» et retenu comme col par G. Rossini dans son inventaire des cols italiens : c'est un col géographique authentique, sur une ligne de crête, entre deux vallées, entre deux sommets.

C'est aussi un col historique marqué d'une croix métallique de plus de deux mètres sur un double socle de maçonnerie avec deux plaques explicatives : une, en marbre datée de 1919, une autre en pierre de MDMLXXIX qui rappellent les combats du 7 août 1543 contre les Turcs appelés aussi Sarrazins. Tout le littoral de la côte d'Azur et de Ligurie est ainsi jalonné de souvenirs de débarquements dont le dernier, celui du 15 août 1944 fut libérateur. En 1543, c'était différent : selon certaines sources, c'étaient plus de 300 bateaux qui venaient pour conquérir le pays niçois et ses environs. Ces possessions de la Maison de Savoie étaient convoitées par François Ier et Charles Quint ; ils avaient pourtant signé une trêve à Nice en 1538 grâce à l'intervention du pape Paul III, plus connu pour avoir convoqué le concile de Trente et poursuivi la construction de St-Pierre de Rome avec Michel Ange ... ces personnages sont venus sur place ... des monuments en perpétuent la mémoire. On trouve mention de leur passage à l'ancienne porte Canarda de Vintimille : le pape Innocent IV le 7 mai 1251, Catherine de Sienne en juin 1376, Machiavel en mai 1511, Charles Quint en novembre 1536, le pape Paul III en 1538, Bonaparte le 2 mars 1796 ... Il n'y a pas encore de registre pour les cyclos ! Nice a gardé du siège de 1543 quelques boulets de canon visibles dans certaines rues du vieux Nice, et le souvenir de Catherine Segurane, lavandière, héroïne niçoise qui aurait provoqué la débâcle des assaillants en dévoilant son postérieur du haut des remparts !... Déjà une affaire de voile !... Pour en revenir au col explicitement mentionné, que dit le texte gravé dans le marbre de la «Croce della Para» ?

Il 7 Agosto 1543
Su quello Colle Ridente
cittadini e valligiani
pararono il colpo
scacciandi i saraceni
funestanti Sanremo

«Colle ridente» ! Col riant ? Souriant ? Gracieux ? Tout le contraste entre le site charmeur et la sauvagerie des combats. Il n'est pas dit que ce col puisse être aussi grimaçant pour les cyclos dans les passages supérieurs à 25 %. Je les ai faits à pied en poussant le vélo, seul, puis une deuxième fois avec Mireille, même qu'elle s'est endormie au pied de la croix ! Serait-ce aussi un col endormant ?

Autre particularité intéressante de ce col : on y trouve de l'eau, de quoi retrouver le sourire après l'effort.

Paul ANDRE N°113
de MENTON (Alpes-Maritimes)

LES FÂCHÉS DU GRAND COLOMBIER

Hauteville, charmante bourgade du Haut Bugey accueillait en ce dernier dimanche de printemps les quelques 830 randonneurs venus sacrifier au traditionnel pèlerinage du premier Brevet Cyclo Montagnard de l'année. Parmi eux, quatre sociétaires des Cyclotouristes Angoumoisins, dont deux «cents cols», en provenance de leur lointaine Charente pour affronter les pentes des confins du Jura et des Alpes.

Les années aidant, nos quatre compères avaient choisi de privilégier la convivialité au détriment de la vélocité même si, la cinquantaine sonnée, ils ne s'en laissent pas encore compter lorsqu'il s'agit d'affronter les longues distances. Ne venaient-ils pas de rallier Angoulême à Guillaumes dans le Mercantour, soit 1100 km et 20 cols, cela en six jours ! Autant dire que les 220 km de ce BCMF ne les effrayaient guère, d'autant qu'ils avaient prévu de parcourir la distance sur deux jours, en catégorie «touriste» afin de profiter du paysage et de la table du soir.

C'est pourquoi, en ce samedi ensoleillé, ils n'étaient pas pressés de rallier le départ, préférant musarder encore un peu à la terrasse du café local tandis que les premiers cyclos s'élançaient déjà en direction du col de la Berche, pas bien méchant celui-là, pour une mise en jambe. Ce n'est que vers les 13h15 qu'ils se décidèrent enfin à enfourcher leurs impatientes machines en pronostiquant une arrivée aux environs de 17h 30, d'autant que l'organisation les avait logés dans un hôtel situé en marge du parcours, qui se trouvait de la sorte tronqué de quelques kilomètres, distance qu'il faudrait bien couvrir le lendemain afin d'aller pointer au contrôle de Chanaz.

La journée se passa fort agréablement ma foi, partagée entre la découverte des magnifiques points de vue, notamment sur la vallée du Rhône, et le franchissement des quatre cols au programme qui ne les amenèrent pas sur des sommets vertigineux puisqu'il fallut attendre le col de Portes pour tutoyer les 1000m. Néanmoins, le contrôle de Chauchay, passé le col d'Evosges d'où on pouvait profiter d'une vue panoramique sur le cirque et le village d'Oncieu, fut l'occasion de quelques libations très appréciées. Le col de Fay fut une simple formalité, suivi du col de Portes qui marquait donc le sommet de la journée. Un nouveau ravitaillement, judicieusement placé à Ordonnaz, était bien achalandé en ce milieu d'après-midi compte tenu de la qualité de la prestation, qui, outre les traditionnels fruits secs et autre pain d'épice, proposait saucisson et vin rouge. Nous nous y attardâmes un bon moment afin d'honorer ce saint lieu, en attendant «Bibi» qui avait pris son temps, et sans doute son pied dans l'ascension du col.

Une nuit calme nous attendait à Artemare en compagnie de 24 autres randonneurs qui avaient eu comme nous la chance d'être logés dans un bel établissement classé deux étoiles. Quelques uns arrivèrent un peu tard après avoir erré dans la campagne environnante ; d'autres, plus chanceux, ou plus malins, avaient emporté avec eux la carte «Michelin» et, comme ils ont aussi une langue, ils s'étaient fait confirmer leur chemin par des indigènes très serviables rencontrés à Contrevoz. Ils étaient depuis longtemps douchés et désaltérés lorsqu'arrivèrent les derniers «paumés» de la journée, pouffant et râlant à l'encontre des organisateurs qui, sans doute, étaient coupables de négligence en n'ayant pas affecté un chaperon à chaque randonneur, charge à lui de le border et d'éteindre la lumière avant de sortir. Jusqu'à deux jolies cyclotes, à qui nous faisons de grands gestes en sirotant notre bière tandis qu'elles passaient devant l'hôtel, cherchant visiblement leur hébergement ; croyant sans doute se faire draguer sans vergogne par de vieux «machins» alcooliques, elles dédaignèrent notre aide et partirent à l'aventure, perdant une bonne heure de repos ; et ce ne furent pas les dernières à râler contre l'organisation... Oubliant que c'est dans les vieux pots...

Encore moins amènes furent des riverains (?) de la route du marais de Chanaz en ce dimanche matin. Après avoir pointé les cartes de routes, un peloton étiré d'une cinquantaine de randonneurs rejoignait Culoz en empruntant la petite route entre le marais et le Rhône lorsque, brusquement, l'alerte à la crevaision fut donnée par plusieurs cyclos se trouvant subitement «cloués» sur place, provoquant l'hilarité imbécile de quelques hurluberlus plantés non loin de là sur la place du hameau ; des rouges, des vertes, des bleues,

elles étaient de toutes les couleurs les punaises qui ornaient les pneus des malchanceux qui percèrent pour certains d'entre eux jusqu'à trois fois en quelques centaines de mètres ! Le groupe dans lequel nous nous trouvions compta une bonne vingtaine de crevaisons immédiates en l'espace de quelques hectomètres ; quelques autres, croyant avoir échappé au maléfice, ne découvrirent l'étendue des dégâts que plusieurs km plus loin. L'un des participants découvrit même une punaise sur sa roue arrière ... au sommet du Grand Colombier ! Il l'ôta en pestant, libérant le doux chuintement du pneu qui se dégonfla. Quant à nous, à l'évidence pas malchanceux du tout, nous traversâmes l'écueil sans pépin, bien calés en queue de peloton... Cela tombait bien car le Grand Colombier était justement le clou de la randonnée, une sacrée épine qui devait en principe être escaladée par Culoz si un éboulement n'avait barré la route au dernier moment. Les fâchés, les «fêlés» et les autres durent donc aborder l'ascension par la face Est qui n'est pas des plus faciles avec ses pentes souvent proches de 10 %, pouvant atteindre 14 % dans certains secteurs. Quelques uns, peu nombreux, l'abordèrent en force et se retrouvèrent à pied un peu plus haut ; d'autres choisirent délibérément d'effectuer une petite marche censée détendre les mollets et repousser la venue des crampes. La plupart grimpèrent en cyclos chevronnés, à l'économie, en observant le paysage. Il faut bien avouer que la grimpe est assez agréable, pas trop longue, ombragée ; elle offre de superbes trouées sur la vallée du Rhône et le lac du Bourget au loin. Le col, comme dans le Ventoux trois semaines auparavant, était venté et frisquet ; sa particularité, c'est que l'on pouvait apercevoir à l'horizon le sommet enneigé du Mont Blanc qui perçait la mer de nuages, ce qui constitue toujours un spectacle exceptionnel et gratuit qui vient récompenser de ses efforts le cyclo persévérant.

La descente vers Songieu où nous attendait le repas de midi permettait aux plus rapides de dépasser les 70 km/h tout en restant attentifs car la route étroite ne permet pas le moindre écart. De toute façon, c'est comme ça, ou il faut changer ses patins de freins après chaque sortie en montagne ; et puis, une belle descente est aussi une récompense, quitte à s'arrêter quelques instants pour jeter un coup d'œil au paysage, car, il ne faut surtout pas faire les deux à la fois, contrairement à la montée où cela est plutôt conseillé.

Le repas fut pris dans une pagaille bon enfant qui n'enlevait rien à la convivialité du lieu ni à la diligence des organisateurs. Il restait quelques 70 km à boucler et trois cols à passer, même si celui de la Cheminée, situé à quelques encablures de l'arrivée, ne nécessitait pas une échelle de ramoneur pour en venir à bout. En revanche, ceux de Richemont et de Cuvery étaient un peu plus exigeants, sans toutefois qu'il soit forcément nécessaire de mettre tout à gauche. L'ultime ravitaillement au sommet du col de Cuvery prit des allures de kermesse dès lors que chacun savait que, quoi qu'il arriva, la réussite était désormais au bout du chemin. Quelques uns, insatiables, dont les deux Bernard, se payèrent le luxe de compléter leur collection en allant chercher le col de Bérentin tout proche, ajoutant sans rechigner quelques dizaines de mètres de dénivellée à une randonnée qui en comptait déjà plus de 4000 !

La trentaine de bornes de faux plat conduisant à Hauteville fut une formalité effectuée, comme cela est souvent le cas, à un train qui n'avait rien de sénatorial compte tenu que, dans cette situation, il est bien difficile de refréner un cheval qui renifle l'écurie. A cela s'ajoute le plaisir de se sentir en pleine forme et la joie d'avoir réussi une épreuve au demeurant exigeante, justifiant les longs et parfois fastidieux mois de préparation hivernale. Nos quatre sociétaires du CTA en terminèrent donc aux alentours de 16h30, dans un état de fraîcheur qui surprend toujours l'amateur de belote de comptoir ; il faut bien avouer qu'à l'inverse, même s'ils ne rechignent pas devant un bon verre de rouge, nos quatre compères ne valent pas tripette à la belote de comptoir !

Bernard FAURE N°3874
de BOUEX (Charentes)

DUR DUR, LE GRAND COLOMBIER

Samedi matin ; le ciel est gris, mais avec quand même le moral au beau fixe car, se retrouver à dix-huit au départ d'une randonnée n'est pas si fréquent au club.

Les cols de la Pierre Taillée et de Mazière sont franchis sans grande difficulté, celui de la Lèbe ne pose pas plus de problèmes jusqu'à Champagne-en-Valronney où chacun fait ses courses pour le casse-croûte de midi. Deux kilomètres plus loin les visages se ferment...

Le panneau indique : « Grand Colombier 10 km » ; au diable les états d'âme et c'est parti pour la galère. Après un passage à 10 %, une rampe à 14 % nous fait irrémédiablement lever le pied. Nous pensions avoir fait le plus dur quand, après un virage, un mur se dresse devant nous ; 19 % sur près d'un kilomètre. Quelques zigzags, et presque tout le monde devra mettre pied à terre sous la pluie et dans le brouillard. Ce n'est plus de la franche rigolade. Puis, la pente redevient raisonnable, mais la fin sera terrible !

Ouf ! Enfin nous voici au sommet du Grand Colombier. D'accord ; le guide Michelin indique bien « merveilleux panorama sur le Mont Blanc », mais là, l'on peut à peine distinguer le panneau, tellement le brouillard est épais. Pause casse-croûte à l'auberge où trône un énorme pressoir au beau milieu de la salle, mais c'est le non moins énorme poêle qui nous attire afin de nous réchauffer et nous sécher un peu.

Faut repartir ! Le froid nous saisit à nouveau dans la longue descente sur Brenaz. C'est seulement dans la montée du col de Richemont que nous pouvons recommencer à nous réchauffer et dans celui de la Rochette, qui sera le terme de cette journée, que nous finissons par prendre une bonne suée. Une douche salvatrice et tout le monde se retrouve à table où la question essentielle tournera longtemps autour du divin breuvage que nous devons utiliser pour accompagner notre repas, les questions sur les difficultés de la journée n'étant plus à l'ordre du jour. Un peu fourbu tout de même, chacun regagnera sa couche.

Le lendemain matin, tout ce petit monde ayant plus ou moins récupéré de la veille, se retrouve devant un copieux petit déjeuner. Il fait frais mais la journée s'annonce belle. Peut-être pourra-t-on admirer enfin ces magnifiques paysages ?

D'abord, la Cluse des Hôpitaux ; vallée encaissée surplombée de gigantesques falaises que le soleil rend encore plus impressionnantes. Ensuite, longue montée où les restes des effets du Grand Colombier se font sentir, et qui nous conduit à Ordonnaz, dernier village de la matinée. Des provisions garanties maison (charcuterie fromages et gâteaux) seront prises à l'auberge et c'est reparti pour la Chartreuse de Porte (BPF)... qui ne se visite pas. Le prochain arrêt sera Souclin où c'est en faisant le dos rond au soleil que nous grignotons sur la place du village. Déception : aucun commerce, tant pis ; nous repartons sans notre ration de café. Peu après notre départ, nous arrivons sur un plateau d'où on peut distinguer les méandres du Rhône, et ensuite c'est la descente dans la vallée de l'Albarine. Regroupement à St-Ambert, mais ici, attention danger ! Nous empruntons une route à grande circulation encombrée de poids lourds qui nous frôlent. Enfin arrive Tenay au pied des gorges de l'Albarine, joli petit village au pied de la dernière difficulté de la journée (500m de dénivelé) à la pente régulière, mais paysage qui en vaut la peine (mot qui convient) et arrivée à la gigantesque cascade de Charabotte : contemplation, admiration et photos.

Deux cyclos, assis sur le muret sont comme nous, subjugués par le décor. La conversation s'engage et on apprend bien vite que nous avons à faire à Robert Chauvot, notre guide, et à son fils. Emotion, ... on ne s'embrasse pas, ... mais le cœur y est !

Le soir, Robert et son fils, qui couchent comme nous à Hauteville, vinrent trinquer au verre de l'amitié. Et le repas amélioré qui s'en suit pour fêter l'événement, n'a rien de sportif.

L'ultime étape, plus courte, afin de permettre à chacun de ne pas rentrer tardivement, sera bien fournie en cols. Nous n'en passerons pas moins de dix. Celui de Cuvillat à la pente assez rude nous surprendra un peu, mais avec ses fleurs des prés et la transparence de l'air lavé par les récentes pluies, il est très lumineux. Au sommet du Gollet Sapin, passé sans dénivelé, nous sommes les témoins d'une scène d'antan : le débarquement de bois avec un cheval.

Aujourd'hui la pause s'effectuera sur la place de Brénod avant de franchir trois autres cols sans grandes difficultés et c'est le retour à Hauteville. Le coup de l'étrier sera donné à quelques encablures de notre terminus et après la douche bienfaitrice autorisée par la sympathique patronne de l'hôtel, chacun reprend la route en direction de l'Auvergne en emportant le souvenir de trois jours d'amitié et de paysages splendides.

Noël BONNEFONT N°3694
de VEYRE MONTON (Puy-de-Dôme)

LES NOUVEAUX COLS DU RHÔNE

Souviens-toi, lecteur attentif de l'article paru l'an passé dans la revue des Cent Cols. J'y narrais ma découverte d'une palanquée de cols anciens dans le département du Rhône, sombrés dans l'oubli des géographes et que je voulais sortir de l'incognito dans lequel ils s'étaient malencontreusement fourvoyés.

Le sage Poty qui avait qualifié la démarche «parfaitement dans l'esprit des Cent Cols», souhaitait néanmoins, avant de les coucher sur la liste officielle, qu'ils fussent tous marqués d'un panneau sommital par les bons soins des services de la DDE afin de leur conférer une notoriété irréprochable.

Rude tâche qui me rebuta un peu au début, ne sachant pas trop par quel bout aborder cette impénétrable administration.

J'attendis donc le moment propice, mes cols sous le coude, pour effectuer cette démarche. Profitant de ma présence parmi les instantes consultées pour la réalisation du schéma directeur cyclable du Rhône, j'y allais de mon couplet sur les «Cent Cols» et sur l'afflux de cyclotouristes avides de sommets nouveaux que ne manquerait pas de générer la pose de quelques modestes panneaux au sommet de ces cols oubliés et faisant incontestablement partie du patrimoine du département. Je fournis liste et situation géographique.

Et quelle ne fut pas ma surprise de recevoir, le 22 septembre dernier, un courrier m'informant que ma requête avait été prise en considération et que des panneaux seraient posés en haut des cols que j'avais proposés.

Il ne me reste plus qu'à attendre la concrétisation de cette promesse avant de soumettre cette imposante liste de 19 nouveaux cols à l'homologation de René POTY. Ca sera pour l'an 2001. Quel record !

Robert JONAC N°2086
de St GERMAIN au MONT d'OR (Rhône)

LES «CENT COLS» ET LE DOUBLE MÈTRE.

Ainsi donc la prochaine revue de la confrérie des Cent Cols aura un caractère exceptionnel, pour marquer le passage à l'an 2000.

Fort bien, il faut coller (!) à l'actualité ; toutes les occasions de sortir de la routine, de faire émerger des idées neuves et originales, et d'élever la qualité de la revue, doivent être saisies.

Seulement le Comité de rédaction va se trouver devant un dilemme : cédera-t-il à la «tyrannie de la communication» selon l'expression d' Ignacio Ramonet, directeur du Monde Diplomatique, en anticipant d'un an le changement de siècle et de millénaire ? Ou bien laissera-t-il au temps, le temps de s'écouler tranquillement jusqu'à la fin du 20 ème siècle qui n'interviendra que le 31 décembre 2000 à minuit ?

Une telle affirmation n'aurait, me semble-t-il, soulevé aucune objection au temps de l'école primaire, lorsque je reçus mes premières leçons d'histoire et d'arithmétique. Pourtant aujourd'hui, la pression médiatique, commerciale et publicitaire, est si forte que les repères les plus solides en sont ébranlés : je sens bien qu'il me faut argumenter pour convaincre l'interlocuteur ou le lecteur qui ne sait plus dans quel siècle il va réveiller !

Et rappeler qu'il n'y a pas eu d'année « zéro » au début de notre ère : lorsque le moine Denys le Petit proposa de bâtir un calendrier à partir de l'année de naissance de Jésus-Christ, c'était en 532, le zéro n'était pas encore connu en Occident.

Rappeler que le concept d'année zéro n'a d'ailleurs pas de sens en chronologie : sur l'axe des temps, le point origine n'a pas d'épaisseur, c'est un instant qui n'a pas de durée, c'est un top de départ : dès qu'il est donné, les premières secondes s'écoulent. Il n'y a pas de seconde zéro pour le sprinter qui court un 100 m, il n'y a pas de jour zéro au début du mois ou de l'année. Pourquoi y aurait-il une année zéro ?

Et pourquoi pas un siècle zéro ou un millénaire zéro ? La culture informatique s'y retrouverait, celle du système binaire 0 et 1, celle des séries de nombres à un chiffre de 0 à 9, ou 2 chiffres de 00 à 99 qui nous vaut l'épineux problème du bogue . Ainsi serait en effet effacé le décalage entre le rang du siècle et le nombre de centaines énoncé en désignant les années : le 1er siècle correspondrait aux années 100, le 2 ème aux années 200...Il n'y aurait plus de question à se poser dans le style : le siècle des lumières, le 18 ème ? Ah oui les années 1700. Mais il faudrait s'habituer au changement de convention : en 1999 nous ne serions encore qu'au 19 ème siècle et au 1er millénaire !

Rappeler encore que la 1 ère année de notre ère ayant été l'an 1 après J.C., il y a identité parfaite entre le rang qu'occupe une année dans notre calendrier et son millésime : l'année 1999 est la 1999 ème année de notre ère. C'est par pure commodité de langage et d'écriture que l'on désigne une année par un nombre cardinal, ce qui a pour effet de hacher le temps en intervalles d'une année, au lieu d'utiliser un nombre ordinal qui exprimerait mieux la continuité du temps, comme cela se fait pour les siècles : on parle de 20 ème siècle et non de siècle 20.

Il est amusant de noter que, pour les jours du mois, on utilise un nombre cardinal à l'exception du 1er du mois qui est seul désigné par un nombre ordinal : faut-il y voir une réminiscence d'une habitude ancestrale de fêter tout ce qui est nouveau, une analogie avec notre manière de nommer les monarques : François Ier ou Henri IV, ou simplement un héritage des Romains qui distinguaient le 1 er du mois sous le nom de calendes ? Les germanistes vous diront que les Allemands ont conservé l'usage du nombre ordinal pour les jours du mois, ils l'ont abandonné pour les années qu'ils désignent comme nous d'un nombre cardinal. Ils écriront donc «31 ème décembre 1999». Rappeler enfin qu'un centenaire se fête, comme tout anniversaire, à l'échéance de la 100 ème année écoulée , et non pas au lendemain du 99 ème anniversaire qui n'est que le premier jour de la 100 ème année. Le 1 er siècle de notre ère s'est achevé le 31 décembre 100, et

le suivant a commencé le 1er janvier 101. Il en va de même pour les millénaires. Le 1 er janvier 2000 sera simplement le premier jour de la dernière année du 20 ème siècle, il faudra patienter encore 12 mois avant d'entrer effectivement dans le 21 ème siècle et le 3 ème millénaire.

Tout ceci pourrait s'illustrer par un symbole : celui du double mètre, gradué, comme en utilisent les charpentiers ou les maçons sur un chantier. Si on imagine que la longueur d'un millimètre correspond à une durée d'un an, et que le zéro est la date de naissance de Jésus-Christ, ce double mètre représente toute notre ère jusqu'à l'an 2000 inclus. Chaque graduation millimétrique marque le terme d'une année, chaque décimètre un siècle et chaque mètre un millénaire. Le 31 décembre prochain, nous en serons à la graduation 1,999m, il restera encore un millimètre, le 2000 ème, pour atteindre le double mètre.

Me serais-je éloigné du thème qui nous est cher : la Confrérie des Cent Cols» ? Pas tant que ça ! Il n'est pas d'éditorial de notre revue qui ne rappelle, avec raison, la nécessité de rester fidèle à notre règle du jeu commune, qui consiste à franchir à vélo 100 cols différents, dont 5 à plus de 2000 m d'altitude. Encore faut-il que tout le monde compte de la même manière.

Or si on se réfère aux journaux, aux créateurs d'événements et autres grands communicants qui nous rebattent les oreilles avec l'entrée dans le 21 ème siècle et le 3 ème millénaire dès le 1er janvier 2000, il faut admettre que parmi les 20 siècles écoulés, l'un d'entre eux, on ne sait pas lequel, n'a compté que 99 ans. Et admettre aussi que notre bimillénaire n'a compté que 1999 années.

Avec de telles références, Henri DUSSEAU sera contraint de délivrer des diplômes au vu d'une liste de 99 cols. A moins que René POTY ne rétablisse la situation en homologuant le col zéro ? Quant au critère des 5 cols à plus de 2000 m, il risque d'être battu en brèche par le col à 1999m, qui cache peut-être quelque part dans son profil un double mètre, comme le bimillénaire de 1999 années dissimule une année qui compte double. Je vois déjà les routiers lorgner vers les flancs du col de Sarenne, et les adeptes du muletier scruter la piste du col de Raus (R1 - Alpes Maritimes) ou le sentier du col de Planchamp d'Oche (S 4-5 Haute Savoie).

Au secours Jean PERDOUX, ils vont devenir fous ! Il est urgent de rétablir l'orthodoxie, de revenir à l'authenticité et au sens des valeurs qui cimentent notre Confrérie. Il est indispensable de prévoir dès à présent une manifestation d'envergure nationale qui marquera en 2001 l'entrée effective dans le nouveau millénaire. Le site du Port de Pailhères dans l'Ariège me paraît tout indiqué : une porte, une vraie, un passage à 2001 m, altitude certifiée sans double compte, où nous pourrons vivre l'odyssée de la planète vélo, dont les chants sont déjà composés par notre Homère local qui réside à Limoux.

Claude BENISTRAND N°284
de CLERMONT-FERRAND (Puy-de-Dôme)

12 COLS À VOTRE PORTÉE

La Drôme est une région merveilleuse pour un «cent-coliste» : une centaine de cols routiers et plus de 450 cols muletiers. Il va de soi que les cols routiers sont déjà dans ma poche et que bien souvent, je retourne en visiter quelques uns qui m'ont séduit. En particulier, ces fameux 12 cols, situés sur un circuit que j'ai imaginé et tracé en 1997. 120 kms, dénivelée de 2500m environ, un circuit «en huit» dans un décor de rêve.

Départ de Bourdeaux, village agréable de 562 habitants. Je laisse la voiture sous les platanes d'une petite place (je la retrouverai à l'ombre ce soir), et en route pour cette merveilleuse journée qui s'annonce chaude et ensoleillée.

Le départ doit être prudent, car, l'on attaque tout de suite le Col de Boutières (26-0654). Il n'est pas très haut mais l'organisme, pris à froid, doit s'adapter. Ensuite, en faux plat : le Col de Ventebrun (26-0638) et le Col du Pertuis (26-0626). L'air est encore frais et il faut enfiler le coupe-vent pour plonger sur Dieulefit, gros bourg de 2900 habitants, berceau de la poterie d'art dans la Drôme. Ensuite, par la D538, direction le Col du Serre (26-0489). Simple formalité car maintenant, après avoir passé le hameau de la Paillette (480m), débute le Col de Valouse (26-0735). Il se grimpe sans à-coups, tranquillement. Il faut maîtriser la machine, car la route reste longue. Descente sur le carrefour de la route des «Trente Pas» (469m). Là, bifurcation à gauche pour attaquer le Col la Sausse (26-0791). Très jolies gorges du défilé des «Trente Pas» mais difficiles à négocier car le vent souffle de face. Au charmant village de l'Estellon, je me ravitaille à la fontaine tout en discutant avec un sympathique habitant. Dans le final du col, je suis doublé par deux cyclistes équipés très légers. Non impressionné par le déplacement d'air provoqué par leur passage, je termine ce 7ème col sans problème. Arrêt contemplatif, la vue est superbe sur la montagne d'Angèle et la montagne de Miélandre. Descente sur le petit village de Bouvières (630m) où m'attend une fontaine très fraîche. Il faut penser à se restaurer, car la suite du programme est ardue.

Direction le Col Lescou (26-0829) par la D335 ; le soleil commence à chauffer et le léger mistral est le bienvenu. Pas d'arrêt au col car maintenant il faut atteindre le Col de Pré Guittard (26-0914). Ce col n'est pas particulièrement difficile mais long et lancinant. Au sommet, quelle vue superbe et quelle récompense après l'effort ! Descente par les gorges de l'Arnyon sur le village de la Motte-Chalancon (530m) où je m'arrête pour me restaurer. Le soleil est au zénith et après un arrêt réparateur de 30 minutes, je repars pour l'ascension du Col des Roustans (26-1030) situé 13 km plus loin. Avant, il faut grimper au village de Chalancon ; il n'y a pas d'ombre et la pente est raide. Ce village, que l'on observe de très loin, se rapproche lentement et enfin me voici dans ce hameau si pittoresque mais malheureusement avec beaucoup de maisons fermées. La désertification fait des ravages, même ici. Dommage, car la vue est somptueuse sur la vallée. De nouveau en selle pour le final pénible de ce col. Heureusement le mistral me rafraîchit et le sommet est atteint sans encombre. Arrêt de cinq minutes pour déguster quelques reconstituants et descente sur St-Nazaire-le-Désert par le Col de Muse (26-0832)*. En pleine chaleur, vent de dos, malgré quelques zones d'ombre, ce col me fait mal aux jambes. Repos de 10 minutes au sommet et légère descente sur le col Lescou, déjà emprunté ce matin. Et puis, descente sur Bouvières où je me précipite à la fontaine pour me rafraîchir.

Enfin, retour sur Bourdeaux par le petit village de Crupies. Vélo sur la voiture, je change de tenue et retour sur Valence mais avant, je m'installe à la terrasse ombragée d'un bar et, devant une boisson fraîche, je fais le bilan de cette merveilleuse journée : que des petites routes peu encombrées, peut-être 20 voitures pendant la randonnée. Des paysages changeants et merveilleux et puis ces senteurs permanentes de tilleul, de lavande et autres. De jolis cols qui n'ont pas le prestige «alpin» mais qui, à la fin de la journée, pèsent sur les muscles.

Le retour est un peu triste, mais déjà se préparent dans ma tête d'autres randonnées avec évidemment, beaucoup de cols.

* NB de R. POTY :

oubli : col de GUILLENS (26-802a) et col du PORTAIL (26-805)

Michel MARCELOT, N°4710
de PONT DE L'ISERE (Drôme)

LES COLS DE LA PROVENCE

Il n'y a pas de cols en Provence mais une école de Provence : celle de la nature. En cette période de l'année, j'ouvrirai un de ces livres sur la Crau, pays de légendes.

L'été, les grillons chantent sous les platanes et les cyprès, près des manades perdues dans l'immensité des prairies. Elles abritent l'histoire d'un passé qui remonte très loin. Mais il existe aussi de modestes demeures dont les murs en pierres sèches et le toit de tuiles rondes sont ouvertes au midi, face au soleil et à l'infini des prairies et de la mer, c'est le refuge des bergers.

En cette veille de fêtes, l'un d'eux faisait paître son troupeau de moutons sous un ciel clément, et la douceur d'un vent qui venait de «là-bas».

Il avait les deux bras repliés sur son long bâton et les yeux perdus dans le vague, lorsque soudain, il entendit des cris : «Cri-cri» qui semblaient venir du sol. Comme il ne voyait rien, il repartit dans ses pensées. Pas pour longtemps, car de nouveau il entendit «Cri-cri» à ses pieds. Curieux, bizarre. Et comme il réfléchissait, il entendit à nouveau ces deux syllabes : «Cri-cri». Il se pencha alors sur la terre et, que vit-il ? Un grillon. Et ce grillon lui dit : «Berger, emmènes-moi, j'ai froid».

- «Qu'à cela ne tienne.»

Il mit le grillon dans une de ses grandes poches, pour l'emmener se réchauffer près de la cheminée de la chaumière.

C'est ce qu'il fit le soir venu, auprès d'un bon feu de bois, au-dessus duquel il avait fait chauffer sa soupe. Puis il partit se coucher, ne pensant ni au grillon, ni à rien.

Le lendemain matin, lorsqu'il ouvrit les yeux, le soleil inondait l'horizon d'un rose pâle. Un jour nouveau naissait et avec lui une nouvelle année.

Près de la cheminée, le grillon se mit à chanter : «Bonne année, Berger» . A ce signal, tous les rossignols, toutes les mésanges, tous les rouges-gorges, tous les oiseaux du Paradis, entrèrent dans la chaumière pour chanter cette nouvelle année à leur berger.

Faisons comme eux, unissons-nous pour chanter tout ce qui est joie ; afin que vous, vos familles, et tous ceux qui vous sont chers, gardent longtemps, longtemps, la joie et le plaisir de sourire...

Lucien BEROD N°580
de CAVAILLON (Vaucluse)

QUELQUES COLS VERS CHARAVINES

Il vient vers nous en se dandinant gauchement, un sac plastique au bout du bras, alors que Michel s'éloigne pour consulter la carte du secteur au beau milieu de la place du village. Le bonhomme correctement vêtu d'un pantalon de velours côtelé et d'une sorte d'anorak beige, présente un mélange de timidité et de volonté têtue.

Il assure sans vergogne sa voix pour m'interpeller : «Vous cherchez quelque chose ? Je peux vous renseigner ?» Il a un air malicieux dans une bonne bouille de gars simple, un brin campagnard. Je regarde son sac. Sans doute contient-il quelques biscuits, œufs et autres bricoles : de modestes achats. Il crie plus fort, il insiste : «Je peux vous renseigner ?». Machinalement, je lève les yeux vers ses oreilles et reste effaré devant la quantité énorme de poils qui en sortent ; de véritables touffes noires, longues, frisées et broussailleuses. Dans quel but la nature l'a-t-elle pourvu en cet endroit, d'un aussi abondant système pileux, alors qu'il n'a pas de poils, de barbe sur son visage bien rond, jovial et somme toute, sympathique ?

Michel se rapproche :

- Ça tombe bien ; on cherche une fontaine.
- Suivez-moi, je vais vous montrer !

C'est vrai que nous sommes un peu à court de liquide. Descendus du train en gare du Grand Lemps, nous avons traversé Colombe, Apprieu et Plambois pour attaquer la raide montée caillouteuse menant au Goulet.

Nous formons l'équipage habituel : «lui « le costaud, fouineur comme pas un pour dénicher les cols les plus perdus. Pour ne pas changer, il a oublié sa Top 25, et, chose plus rare, son altimètre ; le meilleur des altimètres. Aujourd'hui, il sera bien obligé de se contenter de mon Avocet si souvent décrié. Quand à se perdre : pas question ! Parce que « l'autre », le vieux tout-mou, sous son éternel bob délavé, n'a pas égaré la photocopie couleur rehaussée de stabilo jaune et rose.

Après le Goulet, dans les combes, quelques étangs nous firent bien une discrète invite sur leurs berges presque désertes, mais le soleil, trop rare, était sans effet sur les coulées d'air glacé. Longeant le sentier de terre battue qui serpente entre flaques bleu verdâtre, nous prîmes la direction d'Oyeu, base de départ pour le col des Sources. Pentès ardues et saignées boueuses apportèrent un peu de piment à une balade relativement facile.

Détente avec la reprise du goudron jusqu'à Quétan et montée sur les trois autres cols en appuyant ferme sur les mollets et en soulevant la roue avant pour retomber sur quelque caillou trop gros pour être passé dans la foulée... Et arrivèrent le Pas de la Renardière, de Quétan et du Crêt ; le plus haut avec ses 702 m et gagné après une agréable descente dans les herbages.

Et c'est ainsi que nous étions de retour sur la place centrale du Grand Lemps, à la recherche de la route du sixième col, celui de la Croix de Grateisse, avec l'église comme point de repère de départ du chemin muletier. Mais, revenons à nos moutons... Ou plutôt à notre zèbre qui me tient fermement le bras de peur de me perdre. J'ai vite compris qu'il s'ennuie et qu'il est heureux de trouver une âme compatissante pour l'écouter raconter sa vie. Il parle toujours fort, comme le font tous les durs d'oreille :

- Alors, cette fontaine ?

- Suivez-moi ! Venez chez moi, il y a de l'eau... Non, c'est vrai, y a pas d'eau !

Amusé par ces contradictions, je ne peux me refuser à le suivre tandis que Michel, revenu sur ses pas, m'annonce triomphalement qu'il a repéré le saint lieu.

Alors le bonhomme :

- Justement, j'habite tout contre l'église. Depuis ma naissance je vis auprès du Bon Dieu et je mourrai de même ; le plus tard possible, bien entendu.

Et comme pour ponctuer ses affirmations, les cloches se mettent à sonner. Ceci expliquerait sans doute sa semi-surdité et l'abondance de la toison qui lui bouche ses oreilles. Tout en me tirant par la manche « c'est ici que j'ai vécu » et il m'apprend qu'il est poète philosophe et Dieu je ne sais quoi encore. Devant sa porte, au 12 de la rue Lamartine, effectivement à deux pas de la chapelle, il confirme :

- Je n'habite plus ici. Je suis maintenant à la maison de retraite ; j'ai 65 ans.

- Mais alors l'eau ?

- Suivez moi... Michel impatient, regarde à nouveau sa montre. C'est qu'on a encore un col à faire et un train à prendre : s'agit pas de le louper ! On roule lentement sur nos vélos, et lui, presse le pas. Il court sur nos talons pour ne pas nous perdre et il gueule : «Vous là-bas, revenez... Ne partez pas !». C'est tragique et comique à la fois.

Soyons charitables ! Faisons-lui l'aumône de quelques minutes. Il est si avide de contacts et de chaleur humaine et il me fait l'effet d'un chien battu en quête de caresses. Un refus risquerait de le blesser ; alors, on le suit jusqu'au grand mur d'en face et devant le portail :

«là, vous avez l'eau», évidemment, c'est le cimetière !

Pendant que nous faisons le plein : «Promettez moi de revenir me voir. Je m'appelle Charles Grolle-Dubaron». Son regard se faisant suppliant : «C'est promis, vous reviendrez ? Je ne vous dis pas Adieu mais Au revoir ; je dis bien Au revoir !». Il nous serre chaleureusement les mains, nous les rendant comme à regret... Puis rejoint un groupe... là-bas... au loin... auprès des tombes.

Le col de la Croix de Grateisse est proche, un peu raide au début, mais le chemin devient vite roulant et le tout est torché en moins de temps qu'il n'en faudrait pour dégager deux oreilles d'une forêt de poils. Et voilà les six cols engrangés dans la journée.

Bonne journée malgré un soleil discret et une brise un peu glacée, et avec une pensée émue pour un ami de brève rencontre.

Jacques BENSARD, N°537
de GRENOBLE (Isère)

LE CHEMIN DE SAINT-JACQUES

Lors de ma randonnée permanente «Le chemin de St-Jacques», organisée par les C.T.P. d'Aulnay-sous-Bois, j'ai vécu deux temps forts.

Ce merveilleux voyage nécessitait d'être suffisamment entraîné pour accomplir depuis Arles les 1616 km du parcours très accidenté, avec à la clé pas moins de 28 cols. Bien sûr ces 28 escalades ne font pas partie du gotha des grands cols ; ce sont, dans l'armée de la montagne des obscurs, des sans-grades au regard des maréchaux d'empire que sont Izoard, Galibier, Aubisque ou Tourmalet.

Mais deux d'entre eux m'ont vraiment marqué car, à vrai dire, ce n'était pas tant la difficulté que je recherchais dans cette randonnée, mais plutôt sa dimension historique, culturelle, voire spirituelle.

Le premier est très connu du grand public, depuis que des générations d'écoliers ont appris de leurs professeurs d'histoire, la malheureuse campagne espagnole de Charlemagne et surtout son retour précipité à travers les Pyrénées par le col de Roncevaux.

Roncevaux est à jamais gravé dans la mémoire populaire, associé au nom de Roland, le «neveu» de l'empereur, tant sa bravoure fut grande et son sacrifice exemplaire pour sauver du désastre l'armée impériale.

Roland et son olifant, Roland et sa valeureuse Durandal, ses exploits sont parvenus jusqu'à nous, magnifiés par le poème épique, la célèbre chanson de Roland, la plus ancienne des chansons de geste du moyen âge. Roncevaux et son col n'existent plus aujourd'hui, même si, sur le versant ibérique, le monastère millénaire de Roncesvalles reste le témoin lointain de cette terrible bataille. Le col s'appelle désormais Ibañeta.

Mais pour moi, la montée de ce col, même débaptisé, restait mythique, et j'avais hâte de mettre symboliquement mes roues, là où les sabots des chevaux de Charlemagne avaient martelé le sol et où Roland avait péri ; et, pour paraphraser Paul Fabre et son admirable «Chemin à trois voix», je voulais traverser cette montagne «là où le vent de l'Histoire a soufflé».

En fait, cette montée est très agréable, bucolique même. La pente est douce et régulière, le revêtement excellent et l'ombre des sapins géants bienfaisante. Les larges lacets qui, de St-Jean-Pied-de-Port, serpentent sur 27 km sous une végétation épaisse épousent les courbes de la montagne et donnent à cette grimpe sylvestre une atmosphère douce et sereine.

L'air y était pur et frais en ce lundi 9 juin 1997, le soleil à travers les arbres brillait dans un ciel d'azur, pas un bruit, sauf le chuintement de mes pneus sur l'asphalte ; la nature semblait retenir son souffle comme pour donner plus de solennité à ma progression : tout en m'élevant, j'avais l'impression de remonter le temps.

Après le dernier virage à droite, le sommet m'apparut au bout d'une longue rampe rectiligne, tout à coup plus pentue ; mes derniers efforts pour atteindre le « merveilleux passage » étaient de plus contrariés par un violent vent de face. Au sommet, rien de spectaculaire, en fait de vent de l'histoire, seule une bise glaciale soufflait ...

Ironie ou dérision, l'idée qu'on se fait des choses ou des lieux que l'on veut découvrir est souvent bien plus belle que leur réalité.

Ce fut le cas pour moi au col d'Ibañeta, mais je fus vite rattrapé par l'histoire, dès que je parvins, quelques kilomètres plus bas, au creux d'un repli de la montagne, au monastère de Roncesvalles. La grande beauté et les dimensions des bâtiments religieux bien ordonnancés autour de l'église abbatiale témoignaient du passé glorieux. Le temps de me faire délivrer par les moines le « credential del pelegrino », véritable passeport du pèlerin, je reprenais la route de St-Jacques. La randonnée continuait, mais le pèlerinage, lui, venait de débiter pour ne plus me quitter jusqu'au tombeau de l'apôtre Jacques à Compostelle.

Le deuxième temps fort de ma randonnée devait se produire bien plus à l'Ouest. Bien sûr, Burgos, Fromista ou Léon sont des lieux remarquables à divers titres : cathédrale monumentale à Burgos, oasis de verdure perdue au milieu de zones désertiques à Fromista ; Leon la belle avec son centre piétonnier animé et sa verrière gothique où les bâtisseurs de cathédrales ont atteint la perfection au prix d'une audace architecturale inouïe ; mais c'est à partir d'Astorga que j'ai ressenti la plus grande émotion. Il faut dire qu'au-delà de cette ancienne capitale des Asturies, le parcours des cyclos et des piétons devient le même.

Sur cette minuscule route où aucun véhicule motorisé ne passe, chacun va son chemin traversant des villages fantômes où toute vie semble éteinte. Murias, Castrillo de los Polvazares, El Ganso, Rabañal del Camino s'égrènent, endormis, avant d'atteindre les ruines de Foncebadon.

Le fait de cheminer avec d'autres cyclos en majorité espagnols ou hollandais au milieu des «jacquets» à pied, nous fait vraiment prendre conscience de la dimension spirituelle du pèlerinage. Chacun à son allure s'approche du sommet du col de Foncebadon, qui culmine à 1500 m, dans un univers désertique et de désolation totale, comme si toute la misère du monde s'était abattue sur ces lieux.

Au détour de chaque virage l'on dépasse des piétons martelant le sol de leur bourdon et montant à leur allure, faible mais régulière ; on s'arrête, on essaie de parler malgré la barrière de la langue, on se fait comprendre et l'on prend des photos : on est vraiment sur la même longueur d'onde, animés de la même conviction, tendus vers un même but. Sur ce chemin millénaire où des millions de pèlerins ont fait les mêmes gestes, on est en pleine communion avec la nature, le rituel est là, l'émotion aussi.

La satisfaction et le bonheur se lisent sur tous les visages, et quand enfin les derniers mètres sont franchis dans ce lieu totalement symbolique, au pied de la grande croix de fer, chacun jette sa pierre sur le monceau de pierres, « ossuaire de pierres nourri par le pas des pèlerins » (Paul Fabre).

Tous se congratulent, se serrent la main, dans un grand élan de fraternité. Ils se font photographier pour immortaliser cet instant d'infini. Chacun cherche à faire durer cet aboutissement pour goûter pleinement leur plaisir, extérioriser sa joie, profiter de cette extase fugace, car, on quitte toujours ce lieu à regret.

La montée du Foncebadon a été pour moi une révélation en plus d'une très grande émotion ; c'est la leçon de la vie en raccourci : chacun va son chemin, à son allure, mais tout le monde finit au même endroit, au pied de la grande croix de fer, sur le monceau de pierres ...

Ainsi va notre vie, tâchons au moins de la bien mener !

Philippe DEGRELLE N°3165
de RAPHAËLE-LES-ARLES (Bouches-du-Rhône)

NDLR : L'un des membres de notre Confrérie est, par ailleurs, un actif responsable de l'Association des Amis de Saint-Jacques.

Que ceux d'entre-vous qui ont déjà réalisé ce pèlerinage à bicyclette et qui souhaiteraient raconter leur voyage, ou pour tous les «Cent Cols» qui rêvent de cette aventure mythique et magique, adressez votre courrier à : Henri JARNIER. Henri fera la liaison entre nous et répondra, avec sa gentillesse habituelle, à toutes vos questions concernant ce pèlerinage qu'il connaît bien.

LE TRIÈVES, UN PAYS IGNORÉ

Le Trièves, vaste cuvette façonnée par la nature et les hommes, parsemée de 30 villages et de multiples hameaux, est parcouru par de nombreuses petites routes, chemins campagnards et sentiers muletiers. Les falaises abruptes du Vercors, précédées de leur célèbre avant-garde, le Mont Aiguille, le limitent à l'ouest, les reliefs du Dévoluy marqués par les sommets du Bonnet de Calvin, de l'Obiou et du Grand Ferrand au Sud-Est alors qu'au Nord-Est le Drac et ses lacs artificiels le séparent de la Matheysine et du Beaumont. Peu peuplé, 7000 habitants (17 000 en 1850), il a perdu cette prospérité encore visible dans l'arrangement des places et l'architecture originale des maisons des principaux bourgs : Monestier, Clelles, Mens et Lalley qui tous méritent une visite.

La route nationale 75, reliant Grenoble au col de la Croix Haute par le col du Fau, a repris le parcours de l'ancienne route, classée route royale en 1828, à un certain nombre de sinuosités près ; artère routière centrale de ce pays, très fréquentée, sans intérêt pour nous cyclos. Par contre, plus original, le Trièves est un des rares pays montagnards traversé par une ligne de chemin de fer ne restant pas en fond de vallée. Terminée en 1878, celle-ci franchit à 1160 m d'altitude, grâce à de nombreux ouvrages d'art, le col de la Croix-Haute et permet d'accéder aux points intéressants du Trièves en évitant la forte circulation automobile, que l'on vienne du nord ou du sud, grâce à quatre circulations journalières dans chaque sens, toutes ouvertes au transport gratuit des vélos en bagages accompagnés. En 1885 fut construite la route sinueuse Clelles-Chichilianne-Menée par les cols de Prayer et de Menée, éminemment cyclotouristique.

Un milieu original marqué par l'empreinte des glaciers quaternaires. Le Trièves, vaste dépression située dans les Alpes externes, drainée par le Drac sur sa bordure nord et son affluent l'Ebron qui la traverse dans le sens méridien, est formé de marnes et de calcaires marneux déposés au fond de la mer qui occupait la région il y a 140 millions d'années au Jurassique, plissé au cours du soulèvement des Alpes, il y a 25 millions d'années. Pendant les récentes glaciations : au Riss (130 à 200 000 ans), localement au Würm, 400 m de glace, puis un lac, recouvrent le Trièves. Dès le retrait du glacier, il y a 35 000 ans, vidange du lac, enfoncement du réseau hydrographique, dépôts morainiques, éboulements dus à l'érosion, donnent au Trièves son aspect actuel. Les influences climatiques variées, océanique par l'ouest et méditerranéenne par le col de la Croix-Haute, les différentes altitudes et orientations procurent une végétation variée. Enfin, l'arrivée (tardive) de l'homme est attestée il y a 8500 ans au mésolithique, puis faiblement au Néolithique ainsi qu'à l'âge du Bronze puis du Fer.

La période gallo-romaine n'est pas représentée par une densité de sites très importante, ni par des trouvailles remarquables (mais ceci est très lié à la densité des fouilles). On peut cependant noter une trouvaille notable et un site original. Le trésor de Pellafol, un lot de 160 monnaies constantiniennes, découvert en 1922 ; son intérêt tient au fait que plusieurs de ses pièces ne sont connues qu'à très peu d'exemplaires, l'ensemble est d'une grande variété typologique et très concentré dans le temps (320-335). Les carrières romaines de la Cléry (ou Query) se trouvent situées à la limite des départements de l'Isère et de la Drôme, à l'altitude de 1800 m, elles s'étendent sur plus de 600 m, au pied de ressauts rocheux dominés par la Tête de la Graille, résurgence principale de la faille qui forme cette haute vallée.

A un peuplement assez diffus au haut Moyen Âge (habitat et nécropole à Roissard) succède une occupation du sol dense dès le XI^{ème} siècle : 4168 feux recensés lors de l'enquête pontificale de 1339 ; 17 châteaux, dont il ne reste pratiquement rien ; au moins 20 maisons fortes d'après les sources écrites, une dizaine peuvent être localisées, encore moins ont laissé des traces lisibles dans le paysage ; 39 paroisses, soit 10 de plus qu'on ne compte aujourd'hui de communes. Parmi toutes les églises et chapelles qui ont existé au Moyen Âge et en dépit des ravages qu'a connus le Trièves aux temps des guerres de religion et des longs abandons qui souvent les ont suivis, une quinzaine de ces églises apparaissent conservées, entièrement ou en partie, dans leur état médiéval, formant un ensemble d'une singulière homogénéité architecturale et stylistique.

QUE VOIR DANS LE TRIÈVES ?

Bien évidemment les merveilles naturelles : paysages, sites remarquables, flore exceptionnelle, etc, qu'il n'est évidemment pas possible de décrire dans un court article tel que celui-ci. Vous trouverez dans des guides tels que le récent IGN (1) (très recommandable) de nombreuses descriptions de sites, de curiosités ou de balades ou le Didier-Richard (2) (ancien) pour les balades à pied et, bien sûr, les TOPO (3) pour les amateurs de cyclomuletades.

Profitez aussi de votre séjour dans le Trièves pour visiter ses bourgs et ses hameaux tels Prébois (ancien travail à ferrer les bœufs), Vilette, Saint-Sébastien, Bongarat et Serre-Berthon, Saint-Baudille et Pipet, le château de Montmeilleur, les Bounets et Saint-Beauvais, tous situés autour de Mens, capitale du Trièves, dont vous apprécierez les vieilles ruelles, les maisons typiques avec leurs couvertures de tuiles écailles, leurs génoises à deux ou trois rangs, leurs vastes «engrangeous» ; les halles, le temple et l'église rappelant une longue histoire qui vit tour à tour catholiques et protestants dominer. Mens, siège d'une des premières écoles protestantes, reste un foyer actif du protestantisme français (musée) ; expositions intéressantes à la mairie ou au musée où l'on s'efforce de garder les grands souvenirs régionaux au premier rang desquels se trouve Edith Berger, peintre de la vie agricole et de la nature triévoise et surtout Jean Giono qui séjourna à Tréminis et à Lalley évoquant ses paysages dans de nombreux romans : «J'étais enfin dans ce cloître de montagne ... avec ses quatre montagnes où s'appuie le ciel, cette haute plaine du TRIÈVES cahotante, effondrée, retroussée en boule de terre, toute écumante d'orge, d'avoine, d'éboulis, de sapinière, de saulaie, de villages, d'or de glaisières et de vergers : son tour d'horizon où les vents sonnent sur les parois glacées des hauts massifs solitaires ...».

Enfin, ouvert au public à l'été 94, le Centre Écologique Européen vous passionnera peut-être, c'est un projet original, unique en France. Il présente un ensemble de jardins biologiques, des démonstrations de techniques non polluantes en jardinage, l'utilisation des énergies renouvelables, des bâtiments bioclimatiques en terre crue, l'épuration des eaux usées par des roseaux, une exposition permanente sur les énergies douces, les matériaux pour un habitat sain, des démonstrations pour réhabiliter une friche, des séminaires, un centre de documentation, une cafétéria bio. Tout ceci sur le domaine de Raud à quelques kilomètres de Mens, organisé par Terre vivante, organisme soutenu par Yehudi Menuhin et Edgard Pisani entre autres.

PÉRIODES CONSEILLÉES

Le Trièves est par excellence le pays des 4 saisons, chacune mérite d'être testée : le printemps pour la richesse et la variété incroyable des fleurs ; l'été pour son ciel méditerranéen avec une température modérée par l'altitude ; l'automne pour sa symphonie des couleurs ; l'hiver pour le ski de fond.

AVENIR DU TRIÈVES

Voilà ce qu'écrit le directeur du C.A.U.E. (Conseil Architecture Urbanisme Environnement) de l'Isère : «Le Trièves est une entité géographique parfaite qui jouit d'un patrimoine naturel paysager exceptionnel, présentant un équilibre harmonieux entre petit, moyen et grand paysage, ceint d'un cirque montagneux aux noms prestigieux ... Paysage d'une apparente unité, derrière lequel se niche une très grande variété et richesse de situations topographique, géologique et végétale ... « Au sujet des bâtisses du Trièves : «Leur architecture très dépouillée offre une grande rigueur, voire une certaine austérité de forme. Leurs volumes simples, massifs, rythment et renforcent l'harmonie de ce paysage ... Les toitures ..., offrent d'extraordinaires variations de couleurs brunes ... «.

L'or blanc devenu aléatoire, l'agro-tourisme demeure un atout du Trièves, mais repose sur la valeur intrinsèque de son paysage et de sa douceur de vivre. Jusqu'à quand ? Si les équilibres se sont assez bien maintenus entre activités économiques et respect de l'environnement, des questions restent entières quant à l'avenir. Des menaces pèsent sur la préservation de ce patrimoine paysager. L'évolution des techniques agricoles conduit à d'importants bâtiments rompant une harmonie lentement construite, tandis que des bâtiments traditionnels désaffectés ne trouvent pas de nouvelles destinations.

La réalisation de l'autoroute A51 vient d'être remise en cause, mais s'agit-il d'un simple délai de réflexion ou d'un changement d'orientation plus profond ? S'orientera-t-on vers un traitement plus doux, mise à quatre voies totale ou partielle des N75 et 85, plus économes du paysage et des budgets ? On peut espérer que la vision des travaux pharaoniques déjà réalisés autour de Vif éclairera sur le véritable impact de ce genre de travaux dans ce type de paysage. A nouveau : «On se heurte fréquemment à la difficulté de faire vivre un héritage, une richesse dans un environnement socio-économique totalement en rupture avec les conditions qui ont présidé à sa création. Concilier l'inconciliable relève souvent du périlleux. Il s'agit là d'être novateur, imaginatif, ouvert, ... empreint du passé mais résolument tourné vers l'avenir». Ce langage sera-t-il entendu ? On pourrait rêver, comme en Suisse, d'une utilisation plus intensive de la voie ferrée, rénovée, électrifiée ; elle permettrait le ferroutage, une desserte de voyageurs cadencée, mais nous sommes en France...

Cette présentation n'a pu vous donner qu'une faible idée de l'intérêt et du charme du Trièves particulièrement pour des cyclos ou des amateurs de cyclo-muletiers.

N'hésitez pas à venir dans cette région, vous ne le regretterez pas !

(1) Les guides IGN Vercors-Diois-Buech-Vallée de la Drôme-Trièves-Dévoluy page 128 à 147

(2) Guide Didier & Richard massif du Vercors Randonnées pédestres et à ski page 75 à 106

(3) TOPO n° 1-2-3-4 par René Poty et Michel de Brébisson, disponibles chez les auteurs

Michel de BREBISSON, N°1315

de MEYLAN (Isère)

VENTOUX (BIS)

Depuis trois ans, j'avais rejoint la communauté de ceux qui étaient montés au Ventoux à vélo. Autant dire que moi, le natif du Vaucluse, j'avais conquis depuis ce jour-là une deuxième nationalité. Même si ce n'était plus une obsession, je savais qu'il me faudrait monter un jour par Bédoin. Plus une obsession, mais un léger goût d'inachevé.

Et puis, les puristes :

- Tu es monté au Ventoux ?
- Oui.
- Et par où ?
- Par Malaucène.
- Ce n'est pas mal....
-
- Mais, par Malaucène, il y a des replats, on peut souffler.

Puis, la petite musique intérieure, celle qui regrette de ne pas s'être arrêté là où est mort Tom lors de l'étape du tour 67. De ne pas être monté de ce côté-là. Car, il faut bien le reconnaître, la montée par Malaucène suffirait à faire du Ventoux une légende, mais il y a Bédoin, avec 8 km brutaux, ininterrompus, au cours desquels on s'élève de 760 m sans le moindre bout de route pour reprendre son souffle ; et l'arrivée à peine moins dure, 6 km de caillasse sous le soleil.

Je savais qu'il me fallait monter un jour par Bédoin ; pour la paix intérieure, et boucler la boucle. Je franchirai à la montée, le col des Tempêtes, et sur la stèle à Tom, je déposerai un bidon comme beaucoup d'autres l'ont fait ou, comme ailleurs, des fleurs. En août, j'avais l'entraînement conseillé (3000 km depuis Noël) et une journée libre, clin d'œil miraculeux de l'emploi du temps, à passer entre Ardèche et Côte d'azur. Et me voici dans le petit matin, trop engagé pour reculer, un bon trac aux tripes, à prendre tout mon temps pour les ultimes préparatifs, sur la place de Bédoin.

Il faut y aller ! Je suis plus serein que la première fois, et je sais que si je trouve le bon rythme, ça se passera bien. L'objectif n'est plus d'arriver en bon état et d'une seule traite. Echauffement tranquille jusqu'à St-Estève : cette petite côte qui paraîtrait ailleurs respectable, passe ici pour un faux plat. Puis, dès l'épingle à cheveux où la pente est là, violente et attendue, je lui témoigne mon respect en passant sur le troisième plateau. Je progresse à l'ombre, au frais. La température devrait se maintenir puisque je prendrai de l'altitude tandis que le soleil montera. Peu d'incidents de parcours parmi les douze virages à peine marqués ; il n'y a qu'à pousser, pousser sur les pédales, pousser encore, en cadence avec ma respiration. Une grosse heure, oubli total, avancée régulière et le temps qui passe est du chemin de gagné. Un panneau annonce bientôt le Chalet Reynard. Je traduis : la pente s'assouplit à 7 % sur 3 km. Ce qui un autre jour, me semblerait une difficulté est une promesse de répit, l'apprêt d'un second souffle et la rampe de lancement pour la finale.

Trois dents de mieux ; toujours en souplesse mais, en gardant la cadence. Deuxième épingle à cheveux devant le chalet, large : je choisis ma pente ; quel luxe ! Voici le désert de pierre et un très léger Mistral, la tour de télévision au sommet en vue, si proche et se dérochant à chaque nouveau virage. Pousser, pousser encore. Enfin, dernier lacet, comité d'accueil, applaudissements chaleureux et inattendus : c'est la randonnée Vésuve Ventoux, et des Italiens jumelés avec Sault qui arrivent aussi. Je suis parti depuis 2 heures et 22 minutes, et il fait bon. J'embrasse du regard le Comtat et les Baronnies. Je suis heureux et redescends en touriste et pèlerin : table d'orientation et photos de la stèle. Sous le magnifique soleil dominical, il y a foule qui continue de monter, un cyclo croisé tous les cent mètres, chemin du retour jubilatoire.

Bédoin, la boucle est bouclée et j'anticipe les dialogues futurs :

- Tu es monté au Ventoux ?

- Oui.

- Et par où ?

- Des deux côtés.

Et pourtant !

J'étais certes mieux entraîné, parti plus tôt, mais ça ne suffit pas à expliquer que j'ai trouvé cette deuxième ascension moins difficile. Les replats, les pauses pour souffler, je n'aime pas : dénivelés et distances donnés ; c'est le prélude à des pourcentages plus élevés, des rythmes moins réguliers. Je suis heureux d'être monté par Bédoin.

Mais par Malaucène ce fut plus difficile.

Bernard LANGLADE N°4311

de CAGNES SUR MER (Alpes Maritimes)

LA «TRANSMO», DU PUR, DU DUR : !!!

La Transmaurienne est une compétition de VTT qui se déroule chaque année, au mois d'août, en Savoie. Ce raid de trois jours en altitude, unique en France, est organisé à la Toussuire, près du col de la Croix de Fer. Proposant des tracés inédits réputés difficiles aussi bien à la montée qu'à la descente, cette compétition peut offrir aux membres de notre Confrérie de nombreuses possibilités de franchir des cols d'altitude : 9 en 1999 dont 7 au dessus de 2000m.

La «Transmo» s'adresse plus aux sportifs en mal d'aventure et à la recherche de grands espaces qu'aux inconditionnels du chronomètre. Néanmoins le niveau y est très relevé, l'ambiance très conviviale et l'organisation impeccable. En 1999, sur 280 inscrits pour ce raid de 3 jours, seulement 180 finiront l'épreuve.

La première journée fut apocalyptique : froid, brouillard et boue rendant le terrain très glissant. Ceci obligea les organisateurs à modifier le parcours ce qui eut pour conséquence de supprimer (à ma grande déception !) les cols de Cochemin et Marolay devenus impraticables. La deuxième étape vit le retour du soleil. Sur fond splendide d'Aiguilles d'Arves (très connues des montagnards), les cols d'Arves (1748m) et de la Chal (1813m) furent gravis non sans difficultés. En effet les pluies diluviennes des jours précédents obligèrent les vététistes à réaliser de nombreux et longs portages. A l'arrivée les puristes du deux roues faisaient grise mine...

La troisième étape fut de loin la plus réussie ; tout était réuni : soleil et ciel limpides, terrain asséché, public nombreux et surtout beauté des paysages traversés fait de glaciers et de lacs. Cette étape permit notamment de glaner cinq nouveaux cols, tous supérieurs à 2000 m : Croix de Fer, col des Lacs, col Nord des Lacs, col de Bellard et passage de l'Ouillon.

Pour apprécier ces trois jours, il valait mieux être en parfaite condition physique et posséder un sens aigu du pilotage.

La «Transmo» est ainsi : exigeante et généreuse. Généreuse pour les souvenirs impérissables qu'elle vous offre en vous donnant de l'énergie pour plusieurs mois.

Patrick CHAPPERON N°4669

de La MOTTE SERVOLEX (Savoie)

IZOARD, LE MAGNIFIQUE

Souviens-toi ! La première fois que je t'ai gravi, toi mon Izoard, c'était en l'an 77 du siècle dernier.

Depuis, quatorze nouvelles ascensions sont venues s'y ajouter, avec à chaque fois, le même grand émerveillement et la même ferveur.

J'ajouterai que depuis l'an 82, pour être sûr de ne pas rater notre rendez-vous annuel, je viens passer mes vacances dans le pittoresque village de Guillestre, et chaque année c'est une nouvelle rencontre !

Le déroulement de ton ascension reste immuable et ne varie pas d'un pouce d'une année sur l'autre. Départ du camping municipal ; traversée du village de Guillestre où je peux déjà me « faire » les mollets et passage devant la Maison du Roy, lieu de légende s'il en est. Puis arrivent, l'entrée des gorges du Guil où je peux de temps à autre, apercevoir des canoës et le Veyer surmonté de sa chapelle Ste Marie-Madeleine ; ici l'échauffement doit être terminé !

Se dessine maintenant la forteresse de Château Queyras qui disparaît, sitôt passé le croisement des D902-D947. Dans la traversée d'Arvieux, c'est automatique : le changement de braquet s'impose. Tu sais, il faut que j'affronte cette ligne droite qui n'en finit pas avec la traversée de La Chalp. C'est à Brunissard, dernier village, qu'à lieu le dernier «rétrogadage». Ici, vois-tu, j'entre dans le vif du sujet : escalade impitoyable, lacet après lacet, dans ta magnifique forêt de sapins, pour déboucher enfin dans ton site grandiose de la Casse Déserte au décor lunaire. Je m'y sens tout petit et un grand frisson me parcourt le bas de l'échine. Arrêt avec une pensée émue devant la stèle de nos deux inoubliables champions qu'étaient Coppi et Bobet, et deux kilomètres plus loin, c'est gagné.

Qu'importe le temps passé pour arriver à ton majestueux sommet ; ce qui compte pour moi, c'est l'admiration de tes paysages, de tes sites merveilleux et, là-haut, la rencontre avec d'autres cyclos tout aussi ravis que moi de leur escalade.

De retour à Guillestre, je retrouve, avec la joie que tu devines, mon épouse et ma fille. Et après la douche réparatrice, l'esprit serein et complètement apaisé, je peux m'adonner aux joies de la pétanque quotidienne avec les copains.

Allez ! je te quitte... et à l'été prochain !

Pierre ESTEVE N°2936
de LABEGUDE (Ardèche)

SOMMEILLER

A Briançon, un thermomètre lumineux affiche moins quatre degrés. Le sol est recouvert de gelée blanche. Une fine couche de neige saupoudre les versants Nord à partir de deux mille mètres. Pas vraiment un temps pour entreprendre une ballade à vélo.

Pourtant, j'enfourche mon VTT au hameau du Rosier. Les habitués de la revue diront : encore! Effectivement le Rosier est, pour moi, le point de départ de nombreuses et fameuses randonnées à thème cent-coliste. Et je dispose encore d'un beau stock d'itinéraires. On appelle cela fidéliser le lecteur.

La sacoche de guidon est bourrée, les petites latérales surbaissées sont vides. Elles se rempliront, au fur et à mesure de l'ascension, de mes vêtements chauds. Du moins, je l'espère. Nous sommes déjà début octobre. Il fait froid dans cette vallée de la Clarée. Heureusement, la montée commence dès la sortie du hameau. La route longe la rivière : sympa l'été, glacial aujourd'hui. A Plampinet, je ne suis pas encore réchauffé. Un kilomètre en amont, je croise un troupeau de moutons, se préparant à la transhumance mécanique vers le Sud. C'est décidément bien le début de la saison froide.

Le Col de l'Echelle me fait tomber une épaisseur de polaire. Le soleil éclaire le versant Ouest du vallon. Bientôt, je n'aurai plus froid. Au Mauvais-Pas, le justement nommé, j'aperçois le but de la journée : depuis Bardonecchia, une vallée remonte vers le Nord-Est et aboutit à une échancrure sur la crête. L'itinéraire semble assez limpide et le col très haut perché.

Descente sur la future ville olympique, soleil dans les yeux. C'est très désagréable. Une épingle sur la gauche. Je roule, maintenant, face à la Vallée Etroite et au Mont Thabor. Dans ce secteur aussi, l'étude de la Top 25 laisse présager quelques itinéraires de légende. A la sortie de Bardonecchia, un panneau farfelu m'indique que je négocie actuellement une pente de 23,76 %. Je n'aurais sans doute pas su évaluer les centièmes, mais pour le 23, j'avais deviné.

Une chose m'inquiète un peu : combien de temps cela va-t-il durer ? Il faut dire que l'étude que j'ai faite de cette ascension se résume à deux nombres : 1300-3000. Et puis bon, en 26x26x26, on peut grimper partout (le premier 26 étant le nombre de dents du petit plateau, le deuxième celui du plus gros pignon, le dernier, le diamètre des roues exprimé en pouces). La pente diminue un peu. La chaussée est très étroite. Le profil devient irrégulier.

A Rochemolles, le goudron disparaît. Six kilomètres seulement au compteur. Je voyais cet événement se produire un peu plus haut. Après quelques lacets, j'arrive au soleil. Les mélèzes flamboient dans la lumière matinale. Et là, je me dis que le choix d'une pellicule en noir et blanc n'est peut-être pas judicieux aujourd'hui.

Légère redescente aux abords d'un lac de barrage. Je dois mettre pied à terre pour franchir une large bande de glace. Un panneau indique la direction du col d'Etache et permet de me situer précisément sur la carte. Cela remonte à nouveau. Depuis Bardonecchia, j'ai rencontré trois voitures. Je suis, maintenant, délicieusement seul. La piste emprunte un vallon jusqu'au replat du refuge Scarfiotti. Devant, un empilement de lacets attend mon passage.

Pour bien comprendre la problématique de l'ascension, il faut se pencher sur la météo des 72 heures précédentes. Voilà trois jours, il a neigé. Puis le beau temps est revenu. Le chaud soleil a fait fondre la couche de poudreuse, imbibant la terre noire de la piste. La nuit, le sol gèle. Puis, vers dix heures, le soleil passe par dessus les crêtes et vient réchauffer les lieux de sa lumière. La terre se ramollit très vite. Malgré leur pouce et demi de largeur, mes pneus s'enfoncent de deux centimètres. Je suis le laboureur qui trace un sillon sur le sol du Sommeiller. J'ai, effectivement, l'impression de tirer une charrue. J'utilise, au maximum, les parties encore à l'ombre pour progresser.

La montagne étincelle. C'est fabuleux. Je dois être à 2500 mètres et le 26x26 devient difficile à emmener. Tiens, cette brèche, là-haut, cela pourrait bien être le col. J'y serai avant midi ... Et bien non, ce n'est pas encore le but. La piste descend un peu, puis remonte un large cirque minéral. Une nouvelle série de lacets se perd dans les éboulis sur ma gauche. Je ne laboure plus. Le chemin est recouvert de cailloux. J'ai l'impression d'être ailleurs : les Andes, l'Himalaya... Plus d'herbe, seulement de la pierre : le paysage que j'aime.

Une curieuse portion goudronnée me permet de rouler à 7 km/heure. Griserie de la vitesse. Je croise un jogger : short et foulée d'enfer. Des restes de congères bordent le chemin. Le Pérou, le Chili, le Tibet, j'hésite. J'opte finalement pour le Sommeiller. Et c'est pas si mal ! 2800, 2900 mètres d'altitude peut-être, le souffle est un peu plus court. En «vieux routier», je pédale «en dedans». La piste est beaucoup moins raide. On devine le col, pas loin devant. La traversée d'un large éboulis m'inquiète un peu. Il est 12h30 : l'heure idéale pour les chutes de pierres. De la neige partout maintenant. Un refuge en ruine apparaît. Cela crisse sous les pneus. Je savoure. De la glace : pied à terre. Après le bâtiment, je remonte sur le vélo et roule sur le bord d'un petit lac. Une chaise abandonnée là me permet de prendre mon repas confortablement.

Puis, je vais voir, à vélo, ce qu'il y a de l'autre coté du col ; sur la gauche, 300 mètres en dessous, un lac. Sur la droite : le glacier du Sommeiller. Une bonne épaisseur de neige recouvre déjà les crevasses.

13h30. J'entame une folle descente. J'ai mis près de deux heures pour atteindre Bardonecchia. Deux heures pour 26 kilomètres !

Plus tard, l'ascension du Col de l'Echelle me semble une plaisanterie recouverte de velours.

André PEYRON N°317
de CHABEUIL (Drôme)

JE VOYAGE POUR VÉRIFIER MES RÊVES (GÉRARD DE NERVAL)

La nature humaine est pleine de contradictions... Ou bien, est-ce seulement la mienne...?

Animés par une forte passion des voyages, attirés, sans envie d'y résister, par la montagne où qu'elle soit, et jamais en peine de trouver un but de ballade vélocipédique, nous n'avons jamais assez de jours pour séjours, pour étancher notre soif de découverte, et de modeste conquête, et jamais assez de séjours dans l'année pour calmer notre impatience de partir et repartir encore.

Pourtant, parfois, dans l'intensité des efforts que j'ai dû fournir pour boucler mes circuits, l'idée m'a effleurée ; que devaient être doux des jours sans effort, en clair sans le vélo ; que des vacances motorisées devaient avoir leurs charmes ! Quelquefois, après être passée du chaud au froid, après avoir grelotté sous la pluie, dans le brouillard et le vent, puis, dégouliné de sueur sous un soleil d'orage, après avoir perdu jusqu'à la conscience de mes extrémités tant elles étaient douloureuses, parfois donc, je le confesse, le confort m'a attirée.

Cette année où il m'a fallu oublier mes projets de voyage, contradictoirement, j'ai senti des fourmis dans mes jambes ; j'étais en manque d'effort... Mais la santé a ses raisons que la raison ne peut ignorer. Ma moitié (que dis-je, mon plus que double, titrant à 3000 cols contre mes presque 1500) immobilisé, le projet 1999 reste intact pour l'année prochaine.

Je n'avais pas de regrets de n'être que là, à l'extrême sud de notre douce France, je ne suis pas encore lassée de la Cerdagne. Même si, à vélo ou à VTT, j'ai déjà exploré une partie de ce territoire frontalier, poussée par l'envie d'aller visiter tous ces creux portant nom de col, collada ou puerto, m'amenant à franchir quelquefois l'impalpable frontière et à déborder en Espagne ; il m'y reste encore beaucoup à découvrir.

Un jour où je parcourais le superbe plateau surplombant la vallée de la Têt dans le petit tortillard sang et or cher au cœur des Catalans, ballottée sur les sièges impeccablement peints en jaune, perdant l'équilibre dans chaque courbe, cramponnée pour ne pas être projetée au-dehors, les oreilles saturées par le brouhaha des roues sur les rails, l'inconfort pittoresque de ce joli petit train, me rappela soudain la rusticité d'un camion de marchandises, un épisode de mon plus beau voyage itinérant à VTT, le plus incorporel aussi, celui qui, du Cachemire au Laddakch, me fit franchir dans l'Himalaya, des cols prestigieux.

En fermant les yeux, je me vis revivre l'aller et retour au bout de la vallée du Zanskar : Kargil-Padum-Kargil, en bus et VTT dans un sens et dix-huit heures passées à bord d'un camion dans l'autre sens. Kargil - petite ville animée, colorée de tous ses tissus suspendus au seuil des boutiques et des costumes des belles indiennes, odorante en son marché bric-à-brac, attristante par ses bidonvilles alignés à son entrée. Il se dégage toujours des villes et villages des zones les plus urbanisées que nous avons traversées une impression de non fini, de chantier abandonné, de désordre, et bien sûr, de pauvreté.

La nuit avait été douce dans un palace inespéré, après les sommaires pensions et bivouacs des nuits précédentes depuis Srinagar et ses couvre-feux.

Très tôt le matin ; 6h, notre équipe de neuf cyclos rejoint la petite place, point de départ du bus pour Panikar, 60km plus loin et étape de transition avant de retrouver la piste et le désert. Un bus, vieille carcasse grise autour de laquelle s'affairent ou attendent déjà beaucoup plus de personnes qu'elle ne peut raisonnablement en contenir, fait l'objet d'un édifiant contrôle technique avant d'être chargée des innombrables bagages disparates des candidats au voyage. Pour nous, le premier problème est de réussir à avoir neuf billets, symboliques (le « surbooking » est manifeste), pour pouvoir partir ensemble. Bien qu'arrivés très tôt, une course contre la montre s'engage, il faut se battre, et insister, et prier, et expliquer que nous voulons rester groupés et...non, disent-ils, il n'y a plus de place, ils ne comprennent pas vraiment pourquoi nous

tenons à partir aujourd'hui... Finalement, épuisés par les négociations mais soulagés, nous réussissons à leur arracher les neuf allers simples. Mais ce n'est pas gagné ; le bus, pendant ce temps, a continué de s'alourdir. Deux d'entre nous grimpent sur la galerie déjà bien encombrée et y installent, impeccablement bien rangés, les neuf VTT et une partie des 36 sacoches. A l'intérieur, inutile de chercher neuf places assises, mais peu importe, nous serons à Panikar ce soir.

Le vieux bus démarre enfin, nous voyageons au milieu d'un enchevêtrement de ballots (pas vraiment aux normes Delsey ou autre Visa, ce sont des sacs de fortune, mais ils remplissent aussi bien leur fonction) et d'individus tassés les uns contre les autres. Les visages sereins ne manifestent ni inquiétude, ni agacement, ni agressivité ; leur regard étonné lorsqu'il se pose sur l'un de nous, exprime gentillesse et parfois amusement. Sur le siège, en face de moi, une jeune maman couve son bébé des yeux ; elle est jolie, souriante, ses yeux sont lumineux et je ne peux m'empêcher de les prendre en photo, avec son autorisation. Un monde nous sépare, elle et moi, et pourtant, il me semble que nous pourrions aisément communiquer. La route est partiellement goudronnée, ses ornières, son revêtement abîmé, son étroitesse font terriblement souffrir le véhicule qui se tord dans tous les sens pour s'adapter au terrain. Un frisson me parcourt lorsque, regardant par la vitre, je prends conscience de l'étrange position du bus dangereusement penché vers la tempétueuse rivière que nous traversons péniblement sur un pont sommaire. Comment ne verse-t-il pas ? Personne ne s'émeut, surtout pas le contrôleur qui, par les fenêtres, tel un singe, passe de l'intérieur à l'extérieur du véhicule qui roule. En fait, il y a presque autant de voyageurs sur la galerie que dedans ; ici tout est sujet d'étonnement.

Les kilomètres s'égrènent ; soudain, le long de la vitre, à côté de moi, je vois tomber un vélo, puis un autre et un troisième. Je crois cauchemarder, mais non, d'autres l'ont vu aussi. A nos cris, le chauffeur stoppe et nous descendons ; en un instant, nous réalisons que la suite de notre voyage est peut-être terriblement compromise, car le bilan est inquiétant : un cadre et un cintre cassés, une roue en huit. Une brève concertation scinde le groupe en deux ; trois d'entre nous vont redescendre à Kargil pour tenter de réparer. Il faut croire fort en la chance. Nous découvrons la raison de cet accident : un écheveau de fils électriques qui pendaient en travers de la route a accroché le premier vélo qui a entraîné les autres. C'est la fatalité...!

Nous sommes donc six à poursuivre le trajet, difficile à savoir à ce moment-là de quoi demain sera fait. Nous stoppons un grand moment sur la place du village suivant ; le bus se vide, dans la cour de l'école, de jeunes élèves évoluent dans un uniforme qui les fait ressembler à de petites religieuses. Nous entrons dans une petite échoppe mal éclairée au plafond bas ; de vieilles photos découpées dans des revues jaunissent aux murs, on nous sert un thé comme poivré, curieux pour notre palais. Enfin, notre chauffeur donne le signal du départ. Chacun remonte dans le bus et, lentement, nous nous élevons jusqu'à Panikar.

A l'entrée du village, une grande aire arborée et herbeuse, traversée par un ruisseau rafraîchissant nous paraît être l'endroit idéal pour camper. Notre installation devient l'attraction pour un groupe de fillettes qui s'approchent timidement puis, avec lesquelles j'arrive à communiquer. Dans cet endroit naturellement fleuri comme un de nos plus beaux jardins ; ce soir, nous allons dormir sur un lit d'edelweiss ; incroyable ! Plus tard dans la soirée nos trois équipiers nous rejoignent, mettant un terme à nos inquiétudes ; les réparations de fortune, inespérées, vont nous permettre de poursuivre notre voyage. A la lampe frontale, dans la douceur de la nuit, les dernières retouches techniques clôturent cette rude journée. Les quatre étapes à VTT qui suivent vont nous conduire à Padum. Le premier matin le temps est gris mais, nous aurons aussi chaud à certains moments et nous grelotterons un soir dans un orage de fin du monde. Les villages sont rares sur cette longue distance (175km) désertique où les oasis font de larges tâches d'un vert tendre dans un décor qui décline tout un nuancier brun. Les maisons sont en terre et les toits sont recouverts par des excréments de yak séchés qui serviront de combustible pendant l'interminable et impitoyable hiver. La piste est rude et dans les descentes, elle nous secoue et nous fait craindre parfois que nos vélos ne rendent l'âme, tant ils sont soumis à rude épreuve depuis notre arrivée sur le sol indien.

Nous voyageons entre 2500 et 4000m d'altitude et sommes ivres d'un paysage borné de tous côtés par des sommets aux noms prestigieux comme le Nun-Kun, point culminant de l'Inde. Nous faisons une halte

à Parkatchik, point de départ de son ascension, où nous mangeons pour la première fois du yaourt de yak au milieu de quelques enfants qui nous vendent des pierres. Nous allons visiter le monastère de Rangdum, perché sur son monticule qui fait un peu pièce rapportée au milieu de l'immensité plate de la large vallée. Nous dégustons les chapatis (galettes d'orge) préparés avec patience et générosité par une indienne qui vit seule dans sa maison pendant de longs jours dans ce no man's land ; elle porte, accroché à elle dans une peau de mouton, un minuscule bébé de 15 jours et nous offre aussi la boisson typique du thé au beurre rance que j'ai, je vous l'avoue, du mal à avaler. L'intérieur de sa maison est en terre, simple, net avec de petites ouvertures qui filtrent la lumière, un poêle au milieu est la seule source de chaleur et il n'y a là, que d'indispensables ustensiles qui reflètent le dénuement. Nous franchissons le Pensi-La (La, signifie col en Indien), porte du Zanskar à 4406m et, le souffle coupé par tant de beauté, nous redescendons vers le glacier qui s'avance vers nous, telle une somptueuse avenue. Nous découvrons ces monuments curieux ; les shortens qui bordent notre route, ainsi que les murets de pierres gravées et, plus loin les drapeaux de prières.

Nous bivouaquons à 4000m, la tête dans les étoiles après la tempête, près d'une large et puissante rivière dont la course effrénée résonne encore aujourd'hui dans ma tête et rend le passage de quelques gués bien périlleux au milieu de marmottes bavardes et familières. Le soleil, dont nous nous rapprochons dangereusement, outre qu'il nous assure un hâle parfait, laisse, sous formes d'œdèmes, des traces moins esthétiques.

L'arrivée à Padum se fait sous un ciel de plomb. La lumière rasante de fin de journée accentue les hauts sommets des alentours, sature les contrastes entre les couleurs de la terre, des nuages, des champs verts et mouvants. On foule l'orge avant la pluie, et au dîner, l'hôtel Choralà va nous offrir un inoubliable repas à base de poulet et de frites.

Nous visitons Karha, ses maisons et son monastère accrochés aux rochers. Il est temps maintenant de penser au retour sur Kargil.

Dans cette partie de l'Inde, le camion de marchandises est un moyen de transport pour les individus, au même titre que le bus. Son utilisation est aléatoire et dépend du bon vouloir du chauffeur. Celui que nous avons réussi à prendre après 24h d'attente et de longues négociations, est chargé de toutes sortes de matériaux entassés et posés dessus : des Indiens, nous qui gisons aux quatre coins et nos neuf VTT imbriqués les uns dans les autres qui, il est vrai, ne risquent plus grand-chose. Ils ont subi déjà maints outrages au cours de diverses manipulations dans ce pays pauvre où il est plus urgent de tout faire pour rester en vie que de chouchouter sa machine.

Sur la piste rudimentaire, à côté de laquelle les portions pavées de Paris Roubaix paraissent presque lisses, le camion, comme le bus à l'aller, semble menacer de se disloquer à chaque ornière et, pendant ce voyage interminable, je me dis souvent, comme à plusieurs reprises au cours de ces quatre semaines, qu'il faut croire en la chance. Je n'ai jamais cessé d'y croire ; était-ce par inconscience ? J'ai vécu chaque péripétie avec optimisme plutôt que fatalisme.

Dès le début de cette mémorable traversée du Zanskar, je tâche de m'abstraire des conditions matérielles spartiates et d'oublier l'inconfort, les douleurs et la désagréable sensation de me sentir me recouvrir d'une fine et insidieuse poussière blonde qui s'engouffre par la bâche relevée à l'arrière. Je ne suis pas impatiente d'arriver au but, le temps là-bas, ne fait pas l'objet d'une course échevelée. Je n'ai aucun impératif ; prendre son temps fait partie du voyage. J'ai seulement hâte que cessent les nuisances, réflexe d'habitude au confort dans un pays riche et favorisé. Mais, rien n'est plus aléatoire que la durée du voyage et, par conséquent, que l'heure d'arrivée, car, rien ne peut être prévisible.

Dans cette magnifique et large vallée, vaste étendue désertique au milieu de quelques-uns des sommets de la chaîne de l'Himalaya, nous stoppons à plusieurs reprises pour déposer quelques passagers et décharger leurs marchandises ; cela signifie, presque à chaque fois, vider intégralement le camion pour récupérer des sacs de grains, ou des matériaux de construction, ou toutes sortes de paquets. Où vont-ils ? Aussi loin

que peut porter le regard, nul village, nul campement, nulle vie, et pourtant, au cours de nos bivouacs, à peine installés, comme sortis de l'intérieur de la montagne, des Indiens s'asseyaient et nous observaient, étudiaient ébahis, le fonctionnement des dérailleurs.

Nous sombrons dans une sorte de torpeur, le corps s'habitue aux mouvements brusques du camion ; l'esprit assimile le contexte.

Le camion s'arrête encore. Oh, rien de grave ; un bus circulant en sens inverse a crevé, il est immobilisé au milieu de la piste depuis la veille et le camion ne pourra passer que lorsque le bus aura bougé. Le spectacle est cocasse, nous descendons du camion poudrés de la tête aux pieds. Les Indiens du bus ont dormi dans les prés sur des couvertures. Finalement, l'un de nous se propose de réparer la roue du bus. Dépanné, le bus dégage la voie et nous repartons.

Il est 23h lorsque nous arrivons à Kargil, le même hôtel nous héberge. Je suis sale, extrêmement lasse, mais cela m'est égal : je n'oublierai jamais le Zanskar, ni tous les gens croisés, ni ces gigantesques décors qui m'ont réduite à la dimension d'un grain de sable, ni l'étrange sérénité des monastères. Parfois, je me demande si je n'ai pas simplement rêvé ce voyage ; mais non, il y a toutes ces photos qui ravivent ces superbes images.

Tout était bien et merveilleusement réel !

Chantal SALA N°3674
de MURET (Haute-Garonne)

COL DU SABOT, PREMIER 2000

Jusqu'à ces derniers mois, le plus haut col routier et goudronné de l'Isère était le Col de Sarenne avec ses 1999 m. Bien sûr, il existe des sentiers ou des pistes, parfois cyclables en VTT, avec des cols dépassant les 3000 m, mais des routes pour nos coursiers et randonneuses avec pneus de 20 ou de 23, point !

Et puis voilà que notre ami du club, Robert, découvre, via une connaissance et Internet, que depuis peu, le col du Sabot - altitude 2100 m - reliant Vaujany au barrage de Grand Maison, venait d'être goudronné jusqu'au sommet. Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd et il convenait de vérifier ! ...

Voilà justement que ce mardi 17 Août 1999, la Grande Boucle Féminine, ex Tour de France Féminin, fait étape à Vaujany. Zora et moi, tous deux sociétaires du «Club des Cent Cols», sautons sur l'occasion (un «plus de 2000» ça compte !). Le matin, nous gravions le Col du Sabot et l'après-midi, nous irons applaudir nos championnes.

Allemont est le point de départ. Beau temps nuageux et pas trop chaud : idéal pour le vélo. Nous bordons le lac sur la route du Col de la Croix de Fer puis, au bout de 3 ou 4 km, nous abordons à droite la montée en lacets vers Vaujany. Passages proches de 10 %, mais montée agréable, notre vitesse est de l'ordre de 7/8 km/h, permettant d'apprécier les paysages. Nous traversons Vaujany, en effervescence avec l'installation du podium d'arrivée de l'étape du jour, et poursuivons sur la D 43a vers La Villette, altitude 1250 m.

Nous y voilà et, sur la gauche, nous abordons les premières rampes du Col du Sabot proprement dit. La route s'élève en longs lacets où s'intercalent des sinuosités rompant la monotonie. De lacet en lacet, nous retrouvons un petit groupe de marcheurs qui grimpe un petit sentier sécant, conduisant lui aussi au Col du Sabot. La route, goudronnée depuis peu, est fortement gravillonnée et nous oblige à suivre les traces tassées laissées par les voitures. La pente assez rude avoisine les 10 % et ne se relâchera que dans la partie centrale du col. En effet, en 10 km nous nous élèverons de 850 m. Chaque grand virage en épingle est prétexte à un arrêt pour admirer le paysage - avec, par rapport à la direction du col : le pic de l'Etendard (3468 m) et les Cimes de la Cochette (3238 m) à droite, les Aiguillettes (2553 m) en face, et le Bissiou (2622 m) à gauche) - mais aussi et surtout, pour souffler et entamer allégrement notre réserve de petits sandwiches au jambon cru.

C'est tellement bon en vélo et ça change des barres et des figues !

Au cours d'un de ces arrêts, un autochtone sexagénaire nous rejoint en VTT. Brin de causette. Le col a toujours été sa montée «plaisir», même à l'époque où ce n'était qu'un chemin. Le voilà reparti. Et puis nous aussi... Enfin, le sommet est en vue et, 200 m avant, la route est envahie par une nuée de moutons. Pied à terre, le vélo à la main, nous nous frayons un passage, nous amusant à répondre aux bêlements par des bêlements. Une sorte de conversation s'engage. C'est à qui bêlera le plus. Trois ânes nous suivent et le plus grand vient sur moi et plonge carrément son museau sur ma sacoche de guidon : il a manifestement senti l'odeur du pain et des sandwiches. Comme quoi, les ânes sont de fins connaisseurs...

Voilà le sommet du col. La route goudronnée s'arrête brusquement et un chemin descendant la prolonge. En bas, en face, nous avons une magnifique vue sur le barrage et le lac de Grand Maison surplombé par la route du col de la Croix de Fer.

Il est midi. Nous redescendons prudemment à cause des gravillons, évitant de prendre de la vitesse. Quand les gravillons auront disparu, la descente sera agréable et spectaculaire.

Arrêt dans un bar à Vaujany où nous accompagnons nos derniers sandwiches d'un demi pour moi et d'un panaché (bien blanc) pour Zora. Un jeune cycliste, bavard comme pas possible et un peu «folklo» s'assoit à notre table et nous raconte qu'il correspond avec une «coureuse» du Tour féminin, qu'il espère la retrouver

tout à l'heure et qu'il a prévu de lui faire un petit cadeau. En même temps, il sort de la poche arrière de son maillot un petit paquet cadeau tout fripé et sale et nous le montre fièrement. Tout un poème !

Après une bonne heure de repos et de discussions, nous redescendons de quelques kilomètres pour nous installer en spectateurs au-dessus de deux virages bien visibles en contrebas. Fruit du hasard, nous nous arrêtons juste à l'endroit qu'a choisi Roger, un ami cyclo de notre club, pour voir passer le Tour.

Nos championnes arrivent enfin. Le trio de tête est composé des trois premières du classement général: les miss Ziliute, Polkhanova et Pucinskaité. Entraînant un 39x16 ou un 42x18, elles passent à toute allure. Attaque de miss Polkhanova qui gagnera l'étape. Les autres sont déjà loin derrière. Et puis, à quelque 25 mn, passe un couple de concurrentes montant côte à côte et bavardant tranquillement. Passant à notre hauteur, Zora qui les applaudissait, ne peut s'empêcher de leur lancer joyeusement : « Allez, allez ! C'est pas du cyclotourisme, oh ! »

L'une des deux se retourne, deux mitraillettes à la place des yeux, et lance avec un fort accent courroucé : « Cyclo...tourisme ? ! »

Évidemment, elles montaient à 14 km/h ; ce matin, au même endroit, Zora était à 7... D'où la question ! N'empêche, elles n'ont pas monté le Col du Sabot, premier 2000 de l'Isère, elles !

Robert POSITELLO N°3504 de Le CHAMP (Isère)

POUR LA PETITE HISTOIRE...

Je partais en direction du col d'Ordino, en Andorre. Le paysage y est très joli et le peu de circulation automobile le rend fort agréable.

Au départ de Camillo, je quitte la trop grande route principale qui traverse le pays Andorran. A la sortie du village un chien est assis là. Comme à mon arrivée, je le vois lever ses fesses du sol. Un moment de panique me prend. De 42 dents je passe à 50 et sprinte comme un fou. Je distance le chien mais je fatigue, mes cuisses sont dures comme les rochers qui longent la route. Alors, je décide de ranger mes dents de 50 et passe à 30.

Le chien me rattrape, me double, passe devant, puis en trotinant, il reste à mes côtés. Dès que mes jambes se ramollissent, je m'aperçois que mon compagnon de route a rangé sa langue pendante. Je pédale en rythme, il trotte en rythme. Ce n'est pas qu'il me gêne, mais de le voir constamment à mes côtés, le moral est atteint. Dans le virage où l'on a une magnifique vue sur le col d'Arènes, une voiture est garée et des touristes immortalisent le paysage. Le chien me quitte et se ravitaille de quelques gâteaux. J'en profite pour faire un nouveau sprint. Je me retourne et suis heureux de voir qu'enfin mon compagnon est irrémédiablement lâché.

Deux virages plus haut, sur le bas côté de la route, il est là, assis. A mon arrivée, il remue la queue et j'ai même l'impression qu'il me fait un sourire gêné. Il m'accompagne à nouveau en trotinant.

Peu avant l'arrivée au collet de Montaup et ses sculptures amérindiennes, il y a dans l'alpage de nombreux moutons en rangs dispersés. Un coup de sifflet résonne, le chien me regarde, fait deux bonds et va retrouver le berger.

Jamais je n'avais pu imaginer qu'en escaladant un col, je serais un jour accompagné par un chien qui se rendait au boulot.

Marc TAGOT N°4565 de TOULOUSE (Haute-Garonne)

IZOARD, TOURMALET OU LE DÉBUT DE LA FIN

Il n'est de récit de montagne qui ne se solde par une note optimiste : satisfaction, assurance pour la prochaine fois de réaliser mieux, plus loin, plus haut, plus dur. Tel ne va pas être le cas de celui-ci.

En mai, j'avais fait ce qu'il me plaît (comme d'habitude ! ne manquera pas de commenter Annie quand elle lira mon manuscrit) : du vélo ! J'avais notamment réussi à monter à l'Alpe d'Huez dont ses 10-11 % jusqu'à La Garde.

L'an 98 commençait en fanfare. C'était l'année de mes soixante-dix printemps ; terme qui s'avérait en l'occurrence bien justifié après la réussite de mai. Je tenais à les célébrer dignement, c'est-à-dire vélocipédiquement. L'Izoard et le Tourmalet version 4 ème et 2 ème édition respectivement, étaient programmés pour juillet. Je n'allais en faire qu'une bouchée.

6 juillet : le col du Montgenèvre en entrée en matière. Bien !

7 juillet : il pleuvait sur Briançon ce matin-là. J'avais connu un tel début en 1988 ; or, le temps du petit-déjeuner, le soleil avait brillé. Ce 7 juillet 98, la dernière gorgée de café absorbée, seules de maigres parcelles de ciel bleu apparaissaient dans les nuages gris ou noirs ; mais le ciel serait tout bleu avant que j'en finisse avec mon échauffement sur les premières pentes. Je partis donc, confiant sur tout, sur le temps qui allait s'améliorer, sur ma condition physique.

La vallée de la Cerveyrette, Cervières, Le Laus : j'étais en pays conquis par trois fois déjà. Tout allait bien. Trop bien. Dans la forêt - le bois de Pénémant pour l'appeler par son nom - les choses se dégradèrent, presque soudainement. La pente devient assez brutalement forte, c'est vrai ; au lieu des 5 % précédents, je croisais donc le fer avec du 8 %. Mais qu'est-ce que du 8 % pour un briscard - vieux ! - comme moi ? Un coup, je ne pus remonter la pédale ; un cycliste normalement constitué revient en arrière avec ses jambes et redonne vite une nouvelle impulsion ; je pratique ainsi en terrain plat ou semi-plat ; en revanche, dans une montée, l'incident m'est imparable : arrêt, perte d'équilibre et lourde chute puisque j'ai rarement le temps de dégager le pied du cale-pied. Je chutais donc ; heureusement, la terre grasse d'un talus m'accueillit et non le roc dur et pointu d'un précipice. Je me relevais crotté et plus que penaud, mécontent de moi ! Le bonhomme ne tournait plus rond. Comble de malheur, le ciel se noircissait vers le col. Je repartais pourtant : j'avais encore de l'énergie, que diable ! L'avatar était dû à une rêverie passagère ! Mais ce n'était plus cela, le ressort était grippé. Des cyclos redescendaient par crainte de la pluie. Je fis comme eux ; à quatre kilomètres du sommet, je rebroussais chemin.

Echec. Invoquer les éléments, l'orage qui menaçait : trop facile. La vérité, c'est que 19 ou 20 km d'ascension sont devenus trop pour moi ; tout a une fin... Non, tout n'a pas une fin ! Rendez-vous avec le Tourmalet : j'avais, rendez-vous j'honorerai ! Au cours du voyage en voiture, je ne ressentais aucune fatigue particulière ; j'avais récupéré. Je n'étais pas fini. Le temps - lui seul ! - m'avait joué un mauvais tour à l'Izoard, n'est-ce pas ?

9 juillet : le Tourmalet, côté Ste-Marie-de-Campan, le village à la forge !

Rendu méfiant par la gifle reçue à l'Izoard, je décidais de réduire la distance et pour cela, de partir de Gripp, ne laissant que douze kilomètres sur les dix-sept de montée. Les deux premiers furent d'une facilité enfantine. Les deux suivants, bien que corsés, étaient vivables ; j'attaquais tout juste mon capital force. Les neuf autres au delà, furent proprement infernaux, odieux. Ils commençaient par du 10 % au niveau du paravalanche ; un édifice généralement court, mais celui-ci est long, terriblement long. Je pestais contre sa longueur, comme si longueur et pente avaient un commun rapport ! La couverture de béton passée, la pente ne s'adoucisait pas. J'arrivais exténué sur le parking de la station, et ce parking qui n'est même pas plat ! Heureusement, il est vaste, et pour repartir - le gros problème, je vais y revenir souvent - je pouvais biaiser, ne pas attaquer la pente de front. Dans le village, le pourcentage persistait. Et bien, moi aussi ! La

fierté était mon doping ; je me maintenais sur mon vélo par peur du ridicule devant les estivants. J'attendais la sortie de la station, moins d'yeux, pour capituler. J'avais roulé sur moins d'un kilomètre, une honte, un scandale. Ah, la terrible Mongie...!

Capituler, capituler... Vite dit ! J'avais assez de réflexes pour déposer les armes, ma pauvre Noire, devant un ouvrier qui s'activait autour d'une machine récalcitrante. Je savais en effet que sur la pente présente, sans aide je ne pouvais repartir ; je n'étais donc pas totalement inconscient. Je récupérais mon souffle et appelais au secours :

- Monsieur, s'il vous plaît, pouvez-vous me pousser sur un ou deux mètres ?

On ne peut refuser à une âme si en peine. Et je pédalais à nouveau sur une pente devenue un peu plus douce. Dans cette partie, le Tourmalet rompt avec la monotonie des lignes droites qui sévit de part et d'autre de la Mongie. La route présente des tournants, mais ceux-ci, sont loin de valoir les lacets alpins ; le malheureux cyclo en perte de vitesse, à la recherche de plat pour se refaire une santé, ne peut trouver aide et assistance : pas la moindre baisse de pente dans les virages pyrénéens ! Dans les Alpes, la route franchit des parois verticales et chaque changement de direction impose un méplat sur le côté extérieur. Ce foutu Tourmalet est autrement insidieux ; il ne barre pas le paysage, tel un mur comme l'Izoard. Il se présente comme une prairie débonnaire avec une route tracée au cordeau et le résultat en est la constance de la pente. Ces changements de direction à angle largement ouvert ne sauraient se glorifier de porter des noms de virages, encore moins de lacets ; ce ne sont que d'ignobles tournants antipathiques sans chaleur, sans la moindre compassion.

Heureusement, la pente était tombée, il me fallait cette diminution pour mon organisme, fatigué au point qu'il demandait de plus en plus de pauses. Sur les trois derniers kilomètres, combien de fois devais-je m'arrêter ?

Ce n'était plus du vélo : c'était du gâchis.

Je ne m'en rendis pas compte tout de suite au sommet du col, que j'avais fini par atteindre, j'oubliais assez vite mes angoisses et je bombais peut-être trop le torse : Tourmalet vaincu ! Le lendemain, j'enchaînais Hourquette d'Ancizan et Beyrède ; deux cols champêtres et peu encombrés. Le surlendemain, je me présentais au pied du Peyresourde, croyant avoir à faire à un maigre 7 % ; or, panneaux avant chaque km et un développement forcé de 28x32, m'apprirent l'inanité de mes calculs. Alors que je mouillais maillot et bandeau, j'eus aussi des sueurs froides et la peur de caler.

Mais que la vue est belle, idyllique au-dessus de Val Louron !

Difficultés d'avant-hier, d'hier et d'aujourd'hui... Je réalisai : mon temps de grand cyclo montagnard est révolu. Mon champ va se rétrécir, mes horizons se limiter ; je ne serai plus qu'un cyclo de basse montagne. Et pour combien de temps encore ?

Enfin, ce mélange si particulier, si excitant, si palpitant, de grande joie et forte émotion, je l'aurai connu sur ces monstres que sont Izoard (premier nommé, car, premier à tous les égards), Tourmalet sur lequel j'ai fini, Allos, Cayolle et autre Bonette, Galibier ou encore, Stelvio... Je les aurai dominés.

Aujourd'hui ces cols ont le dernier mot. C'était écrit. Ils sont immortels. Sans perdre un mètre, ils se dresseront et se maintiendront, imperturbables, entre deux vallées. Ils nargueront toujours des générations de cyclistes, ils susciteront force littérature enthousiaste.

Moi, je suis mortel. Comme l'écrivait Henri Desgrange en 1919 à propos de Christophe, le cyclo-forgeron héros de Ste-Marie-de-Campan, « sa carrière musculaire touche à sa fin ». Carrière après carrière, la professionnelle, la musculaire, l'amoureuse..., chacune est arrivée à son terme ou ; petite lueur de vie qui demeure, y arrive !

Bernard MIGAUD N°1400 de METZ (Meurthe et Moselle)

LA PASSION DES COLS

A l'approche d'un nouveau millénaire, je viens de boucler ma liste des nouveaux cols de l'année et je constate, avec étonnement, que je suis en avance sur mon temps : déjà plus de 2000 cols à mon actif. Et pourtant, j'ai encore beaucoup à faire, ma passion étant sans cesse renouvelée. Il faut remonter au premier col afin de comprendre cette boulimie.

Originaire des plaines de l'Ain, non loin des premiers chaînons du Jura, les grandes vacances étaient régulièrement consacrées à la montagne : randonnées pédestres l'été, promenades à ski l'hiver.

Ces randonnées me firent découvrir l'intérêt de la cartographie et l'orientation. Quoi de plus palpitant que de regarder une carte, des heures durant et d'imaginer ce que l'on va avoir sous les yeux. Les randonnées cyclistes étant rares et courtes, les plus lointaines me conduisaient dans les Dombes, pays plat et parsemé d'étangs, souvenir des anciennes glaciations qui allaient jusqu'à Lyon. Mon père m'indiquait que j'étais trop jeune pour aller vers les routes escarpées des montagnes. Un après-midi, seul à la maison, je décide d'affronter ce qui était défendu, mon premier col, le col de France (altitude très modeste de 371 mètres).

Ce fût ensuite le tour des cols du Beaujolais, de l'autre côté de la Saône, puis les cols alpins. A mon arrivée à Chambéry, le club cyclo où j'étais inscrit, me fit découvrir la Confrérie des «Cent Cols». Depuis c'est l'engrenage, les fins de semaine s'orientent en fonction des cols à collectionner. Il y a de quoi faire dans un rayon de 200 kilomètres.

Les cols routiers de plus de 2000 mètres sont assez rares, alors je décidais d'acheter un VTT. Ce vélo me permettant d'aller vers une collection de cols illimitée.

J'ai maintenant quelques cols de plus de 3000 mètres d'altitude et je compte bien aller chatouiller des plus de 4000, voire des 5000.

Pendant les vacances, c'est la découverte de nouveaux massifs montagneux, en France comme à l'étranger. Les additifs des cols édités par la Confrérie sont l'occasion de retourner dans des secteurs que je croyais avoir intégralement ratissés.

Et puis, un jour de printemps, dans le Diois, la passion des cols s'est transformée en amour. La boulimie m'a incité, ce jour-là, à faire un détour pour franchir un nouveau et modeste col : le Pas de Tripet.

C'est là que j'ai rencontré, en pleine montagne, un groupe de randonneurs qui comprenait la femme de ma vie, originaire de Bretagne.

Un café bien chaud sorti du thermos, une adresse griffonnée sur un emballage de biscuits et c'est le début d'un nouvel engrenage qui a donné naissance à deux adorables enfants : Océane pour se rappeler la Bretagne et Axel, prouesse d'équilibre nécessaire à la pratique des cols cyclo-muletiers.

L'avenir dira si cette passion se transmettra à ces deux nouvelles pousses qui n'auraient jamais vu le jour sans la Confrérie.

A l'aube d'un nouveau millénaire, encore merci à la Confrérie des Cent Cols qui nous permet, chaque jour, de renouveler cette passion, le plaisir d'imaginer un parcours sur des cartes, de découvrir de nouvelles régions, de se perdre de temps en temps et de vivre au rythme de la nature et des saisons.

Michel MATHIEU N°3397
de GREZIEU (Rhône)

DEUX CYCLOS POUR UN LABRADOR EN CAPCIR

Malgré une météo défavorable, mon ami Jean-Pierre, de Montpellier, passe me prendre à Perpignan à 5 heures. Il fait nuit et le ciel est couvert. Malgré tout, ayant prévu de grimper aux Camporells, nous nous dirigeons vers Formiguères, village en Capcir et point de départ de notre randonnée.

En arrivant à Montlouis, le brouillard s'ajoute au mauvais temps et le passage au col de la Quillane se fait sans visibilité. A ce moment-là, nous sommes perplexes, étant de nature optimiste, nous continuons en espérant un miracle. Nous avons eu raison, car au fur et à mesure que nous approchons, le ciel, balayé par un vent assez fort, se dégage de plus en plus et laissait présager une bonne journée.

Il est 7 heures lorsque nous enfourchons nos montures après une visite à la boulangerie. Contre toute attente, le soleil est là et bien là. Il faut savoir que les climats de la Cerdagne et du Capcir sont totalement différents. Comme nous passons devant les dernières maisons, en direction des télésièges, un labrador, très gentiment, s'invite à la balade, avec tant d'insistance et de détermination que nous n'osons pas le repousser ; c'est donc au rythme de ses halètements que nous allons effectuer la balade.

Après le passage de la Collade à 1995m, les premières voitures commencent à apparaître. Heureusement, un peu plus haut, une barrière leur interdisait d'aller plus loin. Après une raide ascension, nous arrivons en vue du site, et là, un autre problème se pose : un panneau oblige à tenir les chiens en laisse. Nous nous voyons mal maintenir ces 80 kg en roulant. Au refuge du Camporell et des Estanys du même nom, c'est un paysage féérique qui s'offre à nos yeux : l'étang aux reflets vert émeraude et les pics Peric, Moustier, Montanyette, en font un endroit très prisé des randonneurs. Sur place, une classe d'enfants part en promenade vers le pic de Moustier. En compagnie d'un congénère, notre ami canin s'offre un bon bain. A ce moment-là, nous pensons qu'il va rester avec les enfants, mais il n'en est rien : c'est avec nous qu'il a décidé de passer la journée.

Le but de notre randonnée est de prendre trois cols à plus de 2000m ; par une variante du GR, nous grimpons au col de la Montanyeta (2312m) et après un petit en-cas, nous redescendons vers le col de Fora de la Caixa (2335m), qui n'est pas très loin. Pour profiter du paysage, nous poussons un peu plus loin, puis nous revenons vers le refuge et nous nous dirigeons vers le 3^{ème} col en suivant le GR qui mène au lac de Bouillouses. En passant devant les Perics, nous savons qu'un col s'y cache, mais ce sera pour un autre jour. L'objectif aujourd'hui, c'est le col de la Balmeta (2118m). A hauteur de la Serra dels Alarlis, les nuages poussés par le vent s'engouffrent, ce qui nous obligea à nous couvrir. Puis le ciel se dégage tout aussi rapidement, laissant le soleil nous réchauffer à nouveau. Il est midi lorsque nous arrivons à la cabane de la Balmeta. Le berger a laissé son chien attaché, mais nous décidons de manger au col afin d'éviter tout problème. En chien bien élevé, notre ami s'installe devant nous pour profiter de notre repas. Après manger, nous nous dirigeons vers un petit GR qui, à travers les rochers, doit nous mener aux Angles, station voisine de Formiguères. La première partie s'avère être du portage entrecoupé de poussages aisés, jusqu'à l'Estany de la Balcera. Là, pendant que Monsieur Labrador prend son bain - il adore ça - deux jeunes femmes tenant leur caniche nous renseignent sur l'état de la piste à venir. Après deux petites portions de portage, nous nous retrouvons sur une large route forestière qui nous conduit sur les hauteurs du village. En attaquant le goudron, nous devons ralentir pour attendre notre ami qui commence à peiner. A tel point qu'il saute dans la première fontaine et s'assoit avant de boire en nous adressant un regard de compassion. En attendant, nous nous offrons un rafraîchissement à la Casa de l'Ours, bar sympa du coin. Heureusement que nous restons en terrasse car après son bain, il vient tout naturellement s'asseoir sous la table, ce qui fait croire qu'il est à nous. En repartant, la route est descendante, et je profite du plaisir, jusqu'au moment où je m'aperçois que Jean-Pierre n'est plus derrière. Problème ? Je fais demi-tour quand il me rejoint : «Tout va bien. J'ai trouvé une voiture pour le chien, car il n'en peut plus.»

A ce moment-là, un 4x4 passe et nous entendons les aboiements de gratitude de notre ami.
«Comment as-tu fait ?»

«Je lui donnais de l'eau avec mon bidon, et ces gens se sont arrêtés pour me proposer un récipient - ils ont habituellement un chien avec eux. Comme ils se rendent eux aussi à Formiguères, je leur ai demandé d'emmener notre ami, leur expliquant qu'il nous suit depuis 7 h du matin à travers la montagne et qu'il est fatigué. Ils ont accepté.»

A Formiguères, le couple nous attend pour libérer l'animal qui bave de joie en nous voyant, pour le plus grand bonheur de la dame qui se démène avec des serviettes en papier, limitant les dégâts. Jean-Pierre, pour les remercier, leur propose de prendre un verre et notre ami, au lieu de rentrer chez lui, vient s'installer bien sagement à nos pieds.

«Il vous aime bien !», nous dit la dame.

«Oui, mais il n'est pas à nous», rétorque mon collègue, un peu gêné du doute qui s'installe.

Au moment de partir, pendant que nous chargeons les vélos, notre ami se couche contre la roue et il faut l'écartier en lui faisant nos adieux avec un pincement au cœur.

Si vous passez à Formiguères et que vous avez la chance de le croiser, n'oubliez pas de le saluer pour nous, il est vraiment super...

Martial GARCIA N°3525
de PERPIGNAN (Pyrénées-Orientales)

SANS COL...

Voilà ce qui a bien failli m'arriver : me retrouver cette année sans col !

Rien à offrir au Général Secrétaire (Henri Dusseau pour les intimes) ni au révérend Père Doux. Une liste blanche comme la neige qui recouvre les grands cols l'hiver, vide comme le regard d'un «Cent Cols» en hypoglycémie. Le néant, la honte...

Faut dire que la région où nous avons décidé de passer nos vacances pour chasser les BPF (la Mayenne et ses alentours) n'est pas spécialement propice à la chasse aux cols nouveaux.

Enfin il en fallait bien un pour sauver l'honneur. Fort heureusement, en fouillant bien dans le Chauvot, on finit par découvrir un col en Mayenne : le Saint Sulpice à 246 m d'altitude. Et ce fut lui. Rien que pour ça, je l'aime bien ce col. Grâce à lui je ne passerai pas cette année du statut de «Cent Cols» à celui de «Sans Col».

Robert JONAC

LE POIDS DES SYMBOLES

Comment cela a-t-il commencé ? Je trouve une trace, loin dans ma mémoire à force d'entendre parler de la confrérie des Cent Cols, mais, si ténue qu'elle n'est plus identifiable. C'était même avant le véritable éveil au vélo, au temps du football dominant.

Plus près de nous, les signaux reviennent, plus distincts

Tout d'abord au club :

- Tu connais la Conf..... des C... C...?

- Non !

- Ben, c'est

- Ah oui, ça me dit quelque chose. Mais bon, les cols, faut aller loin, et puis, y en a qui sont favorisés parce qu'y z'ont des petits et en nombre, alors que nous, on fait toujours les mêmes, et qui sont durs.

Encore plus près de moi, un collègue de travail :

- Tiens, au fait, je viens de m'inscrire aux Cent Cols.

- Ah bon ! Alors, raconte.

- Et toi, as-tu compté à combien tu en es ?

- Ben non !

A quel moment le ver est-il entré dans le fruit ? Mystère. Mais c'est à ce moment-là, fin 97, que j'ai commencé l'inventaire, pour ne pas dire l'engrenage. Au bilan historique de la petite soixantaine, s'ajoutèrent bien vite une quarantaine en 98. Et c'est ainsi qu'au moment de préparer mes vacances du printemps 99 qui visaient St Raphaël, le centième était imminent. Commençait alors, après l'achat de la carte locale, la recherche des cols à portée et la construction de circuits de bon rapport. L'esprit tranquille, je pouvais explorer les possibilités de l'arrière pays.

C'est à cet instant que je l'ai vu ! Il a fallu qu'existe les Cent Cols, il a fallu que je sois tout près de la centaine, il a fallu que soit décidée cette semaine de vacances vers l'Esterel, pour le découvrir, moi qui ignorais jusqu'à son existence. Finie la tranquillité ! Avant de l'attaquer, il faudra arriver au jour dit, avec 99 pile au compteur. Pas si simple !

Pour l'adhésion au programme, aucun problème : chacun mis au courant du défi, a compris bien vite l'incontournable portée de ce que ce soit LUI, mon centième. Plus aléatoire en fut l'application. Un jour, la fatigue féminine, le mauvais temps du lendemain et me voilà à 98 au matin de son escalade. Bref, il m'en manquait un ce matin là ; impossible de compléter par le col de St Arnould qui ouvrait l'ascension que j'avais souhaitée royale vers ce centième, rayonnant du haut de ses 915m et qui m'attendait depuis des lustres. Peut-être un miracle ; une idée : la veille, en escaladant le mont Vinaigre, j'avais remarqué un vieux panneau moussu, don antédiluvien du TCF, sur lequel j'avais eu peine à déchiffrer «Pas de la Louve». L'endroit, joli au demeurant, ne ressemblait pas vraiment à un col, mais le terme «Pas» pouvait me laisser espérer, avant de retrouver mon Chauvot à la fin des vacances.

A pied d'œuvre le jour J, le plaisir de l'ascension vers le but éclipsa les soucis numérique-symboliques et les deux amis qui m'accompagnaient laissèrent le futur centcoliste monter en solitaire et en mano à mano avec son col.

La montée était superbe avec la vue qui s'ouvre sur les collines du Haut Var et progressivement vers la mer. On ne peut en dire autant sur son autre versant qui donne sur le plateau inhospitalier du terrain militaire de Canjuers où ne fleurissent que des panneaux d'interdiction.

Pour la beauté finale du geste, le Chauvot a fait en sorte que le Pas de la Louve soit homologué. Qu'il en soit loué pour des siècles et des siècles... Amen.

Quoi d'autre ? Ah oui, quel pouvait être ce col, et pourquoi tant d'histoires ? Tout simplement, parce qu'il se nomme le col de Bel-Homme.

Alain LE BELHOMME N°5022 de BERNIN (Isère)

LA TERRIBLE DESCENTE DU COL DE L'ECHELLE

Il y a dans la vallée de Névache, à l'Est de Briançon, un col ouvert seulement en période estivale et qui fait communiquer la dite vallée avec l'Italie via Bardonnechia. Le versant Nord n'est pas goudronné et il se nomme : le col de l'Echelle. Il y a quelques années un projet autoroutier (tunnel) avait suscité beaucoup d'émotion et soulevé un unanime tollé de la part des riverains et des amis de la nature.

Après Val des Prés et un peu avant le village de Névache, commence l'ascension dans un splendide décor où s'égayent bon nombre de pins, cembro, sylvestre, cèdres et autres mélèzes et où coule en contrebas, dans un écrin de verdure, la Clarée, une bien nommée rivière qui va se verser dans la Durance du côté de La Vachette. Un spectacle enchanteur ! Une pure merveille !

Tout à coup, un cri strident déchire l'air et je crois deviner une marmotte qui regagne son abri, alors que tout là-haut, un aigle tournoie, menaçant. Tandis que je peine dans ces pourcentages déjà difficiles, mon esprit est retenu par des cocons de chenilles processionnaires qui pendent au bout des branches des résineux environnants. Pensez donc ! Le cèdre de mon jardin en est envahi.

L'ascension se poursuit à allure régulière et je compare ce site qui n'a rien de commun, à une échelle, d'où le nom du col est probablement lié à cette comparaison ou à cet outil qui servait jadis aux contrebandiers pour franchir la frontière vers l'Italie. Au sommet, ma contemplation de ce fascinant et magique décor est telle, que j'en oublie la moindre règle de prudence. De plus, je songe à ma fille qui m'attend au pied du col et sans plus attendre je dois redescendre.

Si je tarde, elle va s'inquiéter ! Mais, que se passe t-il ? Un trouble, déjà ressenti tout à l'heure m'envahit. Il s'accroît, étrange, indéfinissable, mes pensées s'accroissent, s'embrouillent et les cocons de chenilles se mettent à danser dans une sarabande effrénée. Tout à coup, tout vacille, j'entends un craquement de branche, un vide impressionnant et le trou, noir, béant...

Quand je me réveille, allongé dans l'herbe, là, chez moi à côté du cèdre de mon jardin d'où pendent les cocons de chenilles, quelqu'un me supplie « ne bougez pas ». Au pied de l'échelle, se tient ma fille, affolée. Mais, quelle est cette voix que je ne reconnais pas ? C'est celle d'une voisine, secouriste à ses heures et qui a alerté les pompiers qui ne tardent pas à intervenir. Ils me placent délicatement dans une coquille et m'évacuent sur l'hôpital d'Avignon. Je m'en tirerai avec une fracture de la première vertèbre cervicale ; ce qui me vaudra un mois d'hospitalisation et une inactivité professionnelle et cyclotouristique bien sûr. Dieu merci, je pourrai repédaler, telle sera la confirmation des médecins mais, de grâce : patience !!!

Au fait, que s'est-il passé ? Oui, cet accident ? J'étais en train d'écheniller le cèdre de mon jardin, et voilà... l'échelle a ripé...

Durant ma pseudo perte de connaissance, c'est la montée du col de l'Echelle qui m'est réapparue, oui, la montée que j'avais effectuée quelques années auparavant.

Pourtant, je ne me souviens pas de l'avoir descendu aussi rapidement !!!

Norbert MEDOC N°3913 du PONTET (Vaucluse)

LETTRE D'UN «SANS COL»

Cher Jean PERDOUX,

Tous vos fidèles savent que vous avez enfanté notre prestigieuse Confrérie dans la douleur, lors de l'ascension du col du Luitel, niché à l'extrémité sud-ouest de la chaîne de Belledonne.

Rares sont ceux qui savent que cette douleur, en membre fidèle, dévoué et humble, je l'ai partagée maintes fois en osmose avec vous dans ce même col alors que j'entretenais avec lui et en voisin des relations sinon coupables tout au moins assidues.

Aussi, Grand Maître, faites-moi la grâce exceptionnelle de partager à votre tour une douleur nouvelle qui m'assaille en ce jour de présentation de bilan.

Je souffre en effet d'une honte qui m'étreint, me ronge, en songeant devoir vous avouer que cette année je suis un «Sans col»!

Mais ce n'est pas tout car un malheur n'arrivant jamais seul, je ne peux vous cacher plus longtemps que, si je suis réduit à déposer ma nullité à vos pieds c'est que, et cela personne n'a osé jusqu'à présent vous l'avouer, les cols sont en voie de disparition.

Vous n'ignorez pas, Grand Maître, qu'en vingt ans d'allégeance à votre Confrérie j'ai enregistré 803 cols dans le plus profond respect des Tables de la Loi.

Au début, j'étais dans la facilité, dans l'opulence. Mon compteur montait comme un CAC 40 dopé (oh pardon !) par les fonds de retraite. Des cols, j'en ramassais plein mes sacoches. Il y en avait partout : des grands, des plats, des durs, des mous, des courts, des longs, des tristes, des gais, des chauds, des froids, des roulants, des casse-gueule, des qui n'en finissaient pas et d'autres qui finissaient trop vite. Bref, je me voyais déjà en deux coups de pédale titulaire du millième, rejoindre l'élite de l'élite, celle qui est assise à votre droite.

Puis peu à peu, insidieusement, saison après saison, année après année la crise s'est installée.

Le compteur, à part quelques soubresauts sans grand intérêt, s'est arrêté de grimper lui aussi. Il a bien fallu se rendre à l'évidence, à la terrible réalité : les cols disparaissaient ! Trop pourchassés, ils étaient allés, on l'a su plus tard, se tapir dans des lieux où, sans la bible du prophète Chauvot, il n'y a point de salut.

Alors Grand Maître, au seuil de ce troisième millénaire, pour tous les «Sans cols» avoués et en devenir, envoyez un signal fort à tous les membres de la Confrérie. Arrêtez la fuite des cols. Mieux encore, dispersez quelques fuyards dans la plaine, près des villes, à proximité des voies rapides, des gares et des aéroports.

Pendant que vous y serez, portez votre courroux sur ceux partis vers les Alpes, les Pyrénées en les ramenant vers des zones géographiques défavorisées : la Beauce, la Brie, la Camargue et l'Île de France.

Pensez aussi, Grand Maître, à fermer les frontières suisses et italiennes. Beaucoup trop de cols sont attirés vers l'arc alpin et ce n'est plus supportable. Et puis, peut être, apprenons à consommer raisonnablement. L'abus de cols provoque une accoutumance dangereuse entamant de manière inquiétante un patrimoine national dont chacun devrait pouvoir équitablement profiter.

Dans ce sens, il m'apparaît judicieux de fixer des quotas annuels, pas plus de dix cols par membre par exemple et de limiter à une quinzaine de jours par an, en janvier, l'accessibilité de tous les cols situés au dessus de 2000 mètres d'altitude, en dehors de toute autre période dans l'année.

Mais aussi, dans votre infinie mansuétude, en cette année 2000, pourrez-vous faire un petit geste au titre de la mondialisation, en faisant rentrer les cols dans les circuits de la grande distribution et ouvrir sur le Web un site où nous pourrions cliquer les grands cols qui nous manquent tant.

Grand Maître, vous qui avez su si bien nous rassembler autour de cette symbolique «5 de + de 2000 par 100», qui nous inonde de tant de lumière, en cette année particulière, soyez assuré de mon aveugle admiration.

Votre dévoué,

Pierre MOUNIER N°791
de PARMILIEU (Isère)

DYRANA SKARET

1999, un nombre qui évoque Sarenne, Poutran, Pradeille et autre Roselend.

Vous savez bien, ces cols qui font bisquer les chasseurs de «2000» ! Je n'en suis plus et je le regrette fort. Et ces petits cols glanés cette année me rappellent qu'on peut très bien souffrir mille morts au-dessus de mille mètres...

Celui-là perche quand même à 1246 mètres. Nom insolite, «Géant» solitaire d'une longue randonnée. De rudes pentes, souvent gravies à coté du vélo, évitent les tunnels, interdits aux cyclistes. Merveille, il ne pleut pas. Depuis une semaine, dans ce pays dont j'attendais tant, le ciel ne m'est que trop tombé sur la tête...

Les heures passent le long de cette interminable montée qui finit par déboucher sur un monde glaciale, aucunement alpin. Etrange impression, jamais encore ressentie, que procure cette immense toundra semée de plaques neigeuses et d'étangs, sous un ciel qui décourage la photo. Comme si cet Hardangervidda, où l'horizon recule à l'infini, pouvait tenir dans deux mesquines diapos... Ce n'est pas encore la descente, en effet je ne peux même pas dire où est le sommet ! La route court longtemps encore le long des lacs gris fer, remonte, redescend, déserte enfin ces solitudes austères. Taïga de bouleaux encore nus, plus bas, forêts de résineux où nichent de petits pois rouges, refuges de citadins épris de nature. Etages de végétation bien marqués, rappel de cours de géographie, évitant d'aller se morfondre en Sibérie pour vérifier.

Le ciel retrouve sa couleur, le moral remonte, il fera beau demain le long du filiforme (au 1/500000) lac Krderen.

Si la pluie a gâché la fête, les souvenirs demeurent très forts de ce merveilleux pays à nul autre pareil. La jeunesse enfuie, aurai-je le temps de connaître un peu de ces terres où la mer pénètre si profondément... sous un ciel toujours bleu. Sognefjord, Lofoten, Finmark, Nordkapp... Rêvons, c'est l'heure.

Ce 2 juillet, je ne me trouvais que quelque part entre Bergen et Oslo.

Marcel BLOUD N°12
de COUBLEVIE (Isère)

COL DE LA MORT 3491M (COSTA RICA)

Lors de la préparation de notre voyage au Costa Rica, je n'avais pas manqué de repérer sur la carte cette série de quatre cols à plus de 3000 (nos premiers 3000), avec le célèbre Col de la Mort sur l'Inter-America !

Dimanche 14 février : c'est seulement pour arroser la Saint-Valentin qu'il pleut autant. Une véritable pluie tropicale qui, hélas, durera toute la journée, et nous empêchera d'admirer les superbes paysages décrits dans le guide, tellement l'horizon est bouché. Non seulement nous ne verrons rien de cette journée, mais comme nous roulons sur une route défoncée, le soir à l'hôtel je mettrai 3 heures à décrotter les deux vélos et les sacoches, dans la chambre.

Et c'est en nettoyant mon vélo que je m'aperçois que la «cuvette» mobile arrière gauche est complètement dévissée. Naturellement je n'ai pas les clés adéquates !

Comme demain c'est lundi, je crains fort de «perdre» une journée pour rien ...

Lundi 15 février : Cartago

Fort heureusement au Costa Rica, les boutiques sont ouvertes le lundi. Et dès huit heures, le jeune mécanicien, en deux temps trois mouvements, réglera mon problème, gracieusement, avec le sourire et un «Bon voyage» aux amis français.

Comme nous partons d'environ 1200m pour monter à 3491m, cela fait une dénivelée de 2291m, soit une pente moyenne de 3,3 % pour les 70 km d'ascension. Pente qui sera très inégale, puisque nous aurons même des descentes, mais en contrepartie des passages à 7-8 %.

Pour l'échauffement, rien de tel qu'une dizaine de kilomètres de plat. Puis, petit à petit, la route s'élève, avec un revêtement correct sur cet Inter-America qui ressemble en fait à une bonne départementale française.

Étant en vacances, nous ne sommes pas spécialement pressés. Et c'est sur un 28x24 que nous progressons cool-cool en admirant une végétation tropicale plutôt dense qui fait le bonheur du cyclo-photographe.

D'après les échos obtenus avant le départ, nous pensions que le trafic routier sur l'Inter-America était infernal. En fait, hormis les trucks qui font beaucoup de bruit, nous n'avons jamais été très gênés.

Aujourd'hui, comme il fait beau, nous multiplions les arrêts photos pour des plantes que nous ne sommes pas habitués à voir dans nos contrées, telles ces fougères arborescentes.

En apercevant cette boutique qui vend des hamacs «faits maison», nous nous serions bien arrêtés pour les essayer et nous détendre quelques minutes. Hélas nous avons encore du chemin à faire.

Mais cette fois, et bien qu'il ne soit que 14h 30, en voyant ce sympathique chalet hôtel, situé à Conon au km 40, si joliment noyé dans un écrin de verdure, nous nous arrêtons pour un repas bien mérité, avec une nuit bien fraîche à 1800m. Mardi 16 février :

En démarrant à 7h, et bien que nous soyons à 1800m, nous sommes surpris de constater qu'il fait tellement doux que nous pouvons continuer notre ascension en tee-shirt.

Hélas, pas pour longtemps, car quelques kilomètres plus loin, le brouillard s'installe. Léger au début, il devient de plus en plus dense. Le vent se lève, forcé. Dans les endroits dégagés, nous sommes même déportés. Nous commençons à craindre pour notre sécurité, car nous ne voyons pas à vingt mètres, bien qu'il soit 9h du matin. Je préfère m'arrêter et tenter le stop. En vain. C'est vrai qu'avec deux vélos lourdement chargés ... c'est pas évident du tout !

Le Col de la Mort mériterait-il son nom ? Aïe, aïe, aïe. C'est, pas rassurés, mais alors pas du tout, que nous tentons de rejoindre le sommet au plus vite, enfin façon de parler...

Je vois d'ici la tête de mes amis de club si jamais nous avons eu un accident : «A-t-on idée d'aller faire du vélo dans des pays pareils et, qui plus est, de grimper le Col de la Mort ? Mais ça s'appelle tout simplement de la provocation...»

Au sommet, nous photographions le panneau qui immortalise notre passage.

Dans la descente, et bien que nous soyons toujours sur l'Inter-America, plusieurs portions de 200-300 mètres, sur 10 kilomètres, complètement défoncées, nous obligent à ralentir parfois brusquement. Comme un «bonheur» n'arrive jamais seul, une très grosse pluie tropicale s'abat sur nous.

Nous préférons nous abriter sous les arbres. Mais quinze minutes après, comme il pleut toujours autant, Andrée me dit qu'il serait peut-être judicieux de descendre pour trouver un temps un peu plus clément. Ce qui s'avèrera exact environ 1000m plus bas. Et c'est sous un soleil radieux que nous déjeunons avec un Cassado à San Isidro del Général.

Pour rejoindre la côte pacifique à Dominical, nous pensions que c'était plutôt descendant ! Oui, mais c'était sans compter sur le très difficile Col de San Juan à 1186m. A deux ou trois reprises, nous lui ferons «les honneurs du pied» tant la pente était raide. La progression s'avérant d'autant plus difficile que, la chaleur enfin revenue, est plutôt forte.

La journée n'est pas pour autant terminée, car à Dominical, l'hôtel pourtant situé à l'intersection, mais légèrement en contrebas et surtout noyé dans la végétation, est invisible de la route. Ce qui fait que nous effectuons 20 kilomètres supplémentaires, sur une piste «cassante».

Du coup, c'est à la nuit tombante que nous arrivons, après 128 kilomètres, mais avec 5 cols, dont 4 à 3000.

Dur, dur, nos premiers 3000 !

Andrée et Jean PÉRÈS
de PLAISIR (Yvelines)

MON 1000 ÈME AVANT 2000, JUSQU'À 3000

En 1999, ces trois nombres ont souvent résonné dans ma tête. Au fur et à mesure que je m'en approchais, une certaine excitation me gagnait.

Je m'explique :

Mon 1000 ème

Bien entendu, il s'agit de mon 1000 ème col. Je suis cyclo depuis 20 ans et, rapidement, mon amour pour la montagne (randonnée, ski, cyclotourisme) m'a poussé vers le Club des Cent Cols. Au fil des ans, mon capital a grandi, avec un suivi intéressé mais, sans passion. Pourtant, sitôt la lecture de la revue terminée (tableau d'honneur et récits), une certaine émulation, comme naturelle, me gagne chaque fois. Surtout depuis 3 ou 4 ans, où les 1000 se rapprochent, jusqu'à en devenir mon objectif.

Avant 2000.

A la fin de la saison 98, mon total était à 840. Mais, pourquoi pas viser les 1000 pour 2000 ? Et voilà que l'objectif se transforme en obsession ! C'est décidé : j'aurai mes 1000 pour 2000.

Dès lors, le Chauvot ne chôme plus et la règle graduée chauffe. Il faut aller toujours un peu plus loin ! En outre, le VTT, gentiment suspendu au garage est remis à contribution dans la Ste-Baume, la Ste-Victoire, le Garlaban, les Corbières sans oublier les Alpes du Sud.

Bref : le capital monte... monte, jusqu'à la date... Jusqu'à 3000.

J'ai franchi une soixantaine de + 2000, la plupart routiers avec les classiques Bonette, Iseran, Parpaillon, Agnel et autre Stelvio... Pourtant, le Sommeiller me nargue avec ses 3000m. Depuis quelque temps, je garde un œil sur lui et cet été, pendant mes vacances en Ubaye, je vais lui faire sa fête et, en plus, en calculant bien, ce pourrait être mon 1000 ème.

Et le 27 juillet.

En compagnie de mes amis Alain et Jean-Claude, nous quittons Bardonecchia vers les 9h 30 ; le temps est au beau et la route monte fort. Bientôt Rochemolles, où la route laisse place à une large piste caillouteuse. Les VTT cramponnent bien. Après le lac, nous débouchons dans un large vallon verdoyant et passons à côté d'une fontaine qui coule abondamment. Déjà, que c'est beau !

Bientôt, la pente se fait plus raide et nous surplombons le vallon. En face, se dresse la muraille de la Scoletta et ses 3500m. Alain devant, moi au milieu et Jean-Claude derrière ; les lacets se succèdent, réguliers. De temps en temps, arrêts photos et après un replat, casse-croûte ! La végétation a maintenant disparu et au loin on peut apercevoir l'échancrure du col. Un peu plus haut, deux motos nous doublent sur une portion goudronnée ; quelle surprise ! La montée commence à nous paraître longue et la piste plus difficile, mais nous maîtrisons. Au sortir d'un énième lacet, nous débouchons enfin au col. Un vent frisquet nous accueille en nous cinglant le visage et une grande et affreuse baraque de chantier, pompeusement appelée refuge et cernée de tous côtés par la neige, se dresse entre les deux cimes du Sommeiller. Une famille italienne et nos deux motards sont attablés ; nous sommes reçus par un sympathique «buongiorno» et la conversation s'engage animée, gestes à l'appui. Ça fait du bien et ça détend !

Cela fait presque trois heures que nous sommes partis. Nous ne nous éternisons point ; juste un petit crochet sous les drapeaux Français, Italien et Européen, et c'est la longue descente sur Bardonecchia. Que ça saute !

Voilà mon 1000 ème avant 2000, à 3000.

N'exagérons rien le Sommeiller n'est qu'à 2993m, c'est le Chauvot qui le dit !!!

Jean-Paul GALINIER N°1259 de BERRE (Bouches du Rhône)

LES DOUZE COUPS DE MINUIT...

Coup d'envoi : Même si, pour les esprits chagrins, le prochain millénaire ne commence qu'au 1er janvier 2001, les membres du Club des Cents Cols ne manqueront pas de fêter l'an 2000. Tout d'abord, parce que ce nombre est pour eux emblématique avec ses zéros en forme de roues de bicyclette. Ensuite, parce qu'il est hautement significatif au sein de notre confrérie, puisqu'il désigne une altitude maîtresse dans la règle du jeu.

COUP DE PÉDALE :

Quel est le point commun entre le Pas de la Pongue (04), le Bocca U Purpellu (2B), le Pas de la Cavale (26), le Passage des Chèvres (73) et le Passage des Vaches (73) ?

Un indice : ils risquent d'avoir du succès cette année !

Solution ci-dessous...

COUP DE COLLIER (COL Y EST ?) :

Partout dans le monde, les hommes cherchent à fêter l'arrivée de l'an 2000 de manière exceptionnelle. Pour un centcoliste, quelle meilleure façon que de grimper un col ? Oui, mais lequel ?

Un col à 2000m d'altitude s'impose. Ils ne sont cependant que cinq dans le Chauvot (voir devinette ci-dessus) et le 1er janvier, ils risquent fort d'être inaccessibles...

Autre solution : deux 1000m, peut-être. Il y en a 14, mais en rallier deux le même jour ? Alors, il faut jongler avec les chiffres ; un col dans l'Ain à 100 m d'altitude ferait bien l'affaire : référence 01-0100 pour le 01-01-00, ce serait parfait ! Mais ce «col de l'an 2000» n'existe pas.

Voyons du côté des «deux» ou «mille» : col des Deux Têtes, des Deux Frères, ou des Deux Sœurs, des Deux Bornes et même des Deux Sous, col des Mille Martyrs, mais pas de cols des Deux Mille !

A défaut d'une solution digne de l'événement, j'attendrai. Si mes informations sont exactes, nos amis de l'Ardèche nous annoncent la naissance d'un nouveau col pour le 18 juin à 12h : le col de « l'Ardèchoise ». Futures références - 07-1184 carte Michelin 76-18-067-064 - D378. Tel le philatéliste qui collectionne les timbres 1er jour, je ferai tout pour rouler du côté de Borée ce jour là.

COUP DE CHAPEAU :

Une fin de siècle est souvent l'occasion de décerner des médailles. Le Club des Cent Cols pourrait en distribuer aisément, car, il ne manque pas parmi nous de cyclistes le plus ceci ou le plus cela. Pour ma part, étant le seul membre de ma petite famille à pratiquer cette activité qui nous passionne, je tiens à attribuer une médaille toute particulière à celle qui, depuis des années supporte les longs moments d'absence, la gestion des tâches quotidiennes, les rendez-vous manqués, les retards inquiétants, les routes étroites de montagne au volant, les levers aux aurores même en vacances, les discussions d'avant et d'après cols avec l'inséparable compagnon de route etc... etc...

Cet hommage s'adresse aussi à toutes celles qui ne partagent de notre passion, que ses inconvénients !

COUP DE GUEULE :

Les années 2000 vont nous pousser à aller chercher les +2000. Mais les cols goudronnés sont rares en France au-delà de cette limite : il nous faut donc emprunter des chemins muletiers pour satisfaire notre quota. Et à ce propos, il m'est arrivé d'accéder à des sommets au prix d'efforts... pédestres plus que cyclistes

! Peut-on compter un col où portage et poussage sont plus importants que roulage ? Faudrait pas qu'une dérive nous amène à confondre : monter UN vélo en haut d'un col, et monter EN vélo en haut d'un col.

COUP DE GUIDON :

En 97, en Bretagne, à défaut de cols, je roulais, sur des routes pittoresques pour grimper au sommet du mont Menez-Hom d'où on embrassait un panorama à 360°. Au printemps 99, dans la revue des cent Cols (page 96) on nous parlait de l'inauguration du col du Menez-Hom... Quand j'y suis monté, il n'existait pas ! Suis-je en droit de l'ajouter à ma liste ou non ?

COUP DE LA PANNE :

Des spécialistes qui en connaissent un rayon, agitent depuis quelque temps l'épouvantail du bogue de l'an 2000 : on connaîtra des réactions en chaîne, les machines ne tourneront plus rond, les compteurs reviendront à zéro. Regardons la notre de machine : de la poignée de frein jusqu'au moyeu arrière, des pignons au jeu de direction ; rien que de la mécanique ! Rien à craindre du grand méchant bogue et continuons à grimper l'esprit serein... Ouf !

COUP D'ŒIL AU RÉTRO :

Dans les années 60, les revues de science-fiction prédisaient : l'an 2000 serait robotisé, automatisé, aseptisé. On ne voyagerait plus qu'en soucoupe volante à pilotage automatique à la vitesse de la lumière. On vivrait dans des bulles de verre sur une lointaine planète.

La réalité du 1er janvier 2000 : Nos vélos ont toujours deux roues et ne sont toujours mus (heureusement) que par notre seule force musculaire, et on transpire toujours autant pour se hisser en haut des cols... Re-Ouf !

COUP DE FIL :

La technologie du 21 ème siècle permet aux hommes de communiquer presque partout au moyen du téléphone portable... et certains ne s'en privent pas. Dans certaines situations, je trouve cela insupportable et ridicule. On en trouve même dans la poche arrière des maillots ! Que le téléphone libéré de son fil, ne devienne pas le fil à la patte, aliénant l'esprit de liberté qui nous anime... !

COUP DE SONNETTE :

Il y a eu les années avec et les années cent, maintenant, nous avons les années 2000.

COUP DE FREIN :

Ah ! Cette obligation de gravir cinq 2000 et plus par centaine ! Heureusement, elle ne donne qu'un coup de frein à l'ascension... dans le tableau d'honneur.

COUP DE FEU :

Que tous les chasseurs de cols connaissent une année 2000 fructueuse !

Daniel SAUZET N°3752
de TAIN L'HERMITAGE (Drôme)

LE COL CHÉREL : ROUTIER OU MULETIER !

Le passage de ce petit col qui, dans la région, culmine à 1498m et que l'on aborde depuis l'extrémité sud du lac d'Annecy se révélait être le compromis idéal dans ma chasse aux nouveaux cols.

Fin mai, après un très copieux repas familial, je décidai d'escalader en partant de St-Ferréol ce col de Chérel, histoire de tester mon nouveau vélo flambant neuf. Les différentes cartes Michelin et IGN en ma possession faisaient état d'une route forestière, mais il était inscrit comme routier dans le guide Chauvot ; je lui accordai donc toute ma confiance et j'optai pour mon fin destrier. Cependant, au cas où,... j'avais pris trois chambres à air en secours !

Toute la montée, exposée au nord, s'effectue à l'ombre des feuillus et des sapins dans la combe d'Ire, du nom du torrent qui l'emprunte, avant de déboucher dans les alpages au pied du célèbre Arcalod.

Non répertorié dans l'Atlas des Alpes du nord, je n'avais aucun repère sur la difficulté qui m'attendait. La pente, d'abord relativement douce, se relève à mi-chemin pour atteindre un pourcentage non négligeable pendant un bon kilomètre ; ce qui m'obligeait à passer le petit plateau. Passé le cap du kilomètre, la route se détériore progressivement pour ne laisser bientôt place qu'à un chemin plus ou moins carrossable, du moins pour ma nouvelle monture. Je devais franchir les habituels renvois d'eau et autres nids de poule inhérents à ce type de chaussée. Pourtant, je ne voulais pas rebrousser chemin ; alors, je progressais tant bien que mal, étant dans l'obligation d'enjamber de nombreux branchages et devant traverser deux importantes plaques de neige.

Le peu de bitume laissait maintenant la place à un chemin de plus en plus caillouteux et j'avais beau essayer d'alléger la selle, rien n'y faisait et je finissais par éclater à l'arrière peu avant le sommet alors que j'étais rattrapé par deux vététistes plus clairvoyants que moi dans le choix de leur monture.

Après un substantiel ravitaillement, pris tout en admirant le cadre grandiose, j'entamai la descente avec extrême prudence. Cela n'empêcha pas mon pneu arrière de rendre l'âme deux kilomètres plus bas une deuxième fois et je me résolus à continuer à pied ; pieds nus s'entend, après avoir quitté mes chaussures à cales.

Je voyais décliner le soleil et l'heure s'avancer, quand soudain, dans un lacet, j'aperçus ma famille qui s'avavançait à ma rencontre. J'en étais tout heureux et surpris et, tout en cheminant en descente, nous dûmes soulever une barrière qui délimitait la route forestière ; je ne l'avais même pas remarquée en montant.

La prochaine fois, c'est sûr, je me méfierai des indications routières et j'opterai pour le VTT.

Gérard TRIDIVIC N°3920
de RUY (Isère)

UN VRAI CONTE DE (LA ROCHE AUX) FÉES

La retraite et la liberté qui en résulte, quoi de plus agréable que d'aller partager avec le copain Claude, Alsacien d'adoption, la joie d'escalader quelques cols des Vosges pour améliorer notre palmarès.

Au programme 12 cols au départ de Villé. Les quelques gouttes qui ont étoilé notre pare-brise ne stoppent pas notre ardeur. A l'assaut du «Kreuzweg», sous le regard de biches (Ah ! ces routes forestières interdites aux polluantes automobiles !) et sous une pluie diluvienne, nous persistons... au grand étonnement de Grenobleis (la France n'est qu'un petit village) rencontrés sous un immense parapluie et qui eux ont renoncé.

Au «Champ du Fer» inutile de chercher la tour et encore moins d'apercevoir le Mont-Blanc, comme l'indique le «Guide vert»; un fog londonien nous sert de «doudoune». Qu'importe ! nous fonçons sur «Charbonnières» et la «Steige» suivis du «Hanz» et de «la Jalcée» pour déboucher au col de Saales. Il est presque 13h ; trempés jusqu'aux os, crottés comme des participants de Paris-Roubaix, la faim nous tenaille, mais oh la ! Réconfort, une splendide auberge marque la limite entre le Bas-Rhin et les Vosges. Après moult hésitations, poussés par la fringale, nous osons pénétrer dans ce somptueux établissement, en nous excusant de notre tenue et de notre état, sollicitant menue pitance à avaler rapidement dans un coin où nous ne gênerions personne et afin de nous éclipser promptement.

Avec un large sourire comme billet d'accueil et beaucoup de compassion dans le regard en percevant notre état, notre hôtesse nous déclare :

«Messieurs, non seulement vous allez pouvoir déjeuner normalement, mais vous ne pouvez pas décemment rester dans vos vêtements complètement trempés ! Faites un brin de toilette, donnez-moi vos affaires. Je vais les laver, les essorer et les passer au sèche-linge ; vous pourrez les récupérer après le repas.»

«Merci beaucoup, mais il ne nous est pas possible de pénétrer dans la salle de restaurant comme ça, le cuissard humide, sur vos magnifiques sièges en velours» interrogeons-nous.

«Ne vous inquiétez pas, ils sont faits pour ça, nous répond-elle en nous tendant le menu, et nous conseillant celui du «braconnier» - tout un programme ! -».

Ébahis avec l'ami Claude, nous obtempérons, prenant part au milieu de convives déjà installés, tels deux manants au sein d'une cour royale.

Après avoir dégusté le pâté de lièvre, le filet de cerf aux bolets (il n'y avait plus de civet au grand désarroi du chef qui est venu s'excuser !) arrosés d'un Pinot noir ; au café, nos affaires pliées avec soin nous sont restituées pour affronter à nouveau les derniers grains sur le chemin du retour.

Le bonheur ne venant jamais seul, sitôt le seuil franchi, accompagné d'un dernier sourire de notre charmante aubergiste le soleil revient... Il nous reste six cols à avaler...

C'était à «l'Auberge de la Roche aux Fées», au col de Saales un 10 juillet 1999 avant un certain 12 juillet où se poursuivrait la bonne aventure de ce séjour inoubliable à Achenheim en Alsace.

Michel MOUTON, N°4269
de ST MARTIN D'HERES (Isère)

LE MORVAN, OU LA MONTAGNE CACHÉE

Chaque année, je découvre un nouveau bijou pour grimpeur passionné. Celui-ci, (en faisant encore un peu de publicité) une randonnée permanente fantastique (à label) : Les Monts du Morvan : 223km, 3300m de dénivelé et... PAS UN COL ! A méditer ; ce n'est même pas pensable !!!

Parti un matin d'août, de très bonne heure de St-Honoré-les-Bains, très vite la petite route sinueuse s'élève vers le brouillard qui tapisse la base des monts feuillus entourant la station thermale. Les chemins sont de petits rubans gravillonnés se fauflant parmi la fougère et les prés torturés par le relief où des vaches vaquent à leurs travaux digestifs. Les trente premiers kilomètres sont une montée interminable où la sueur se mêle à l'humidité du brouillard qui a tout envahi. Bientôt, c'est le domaine de la forêt obscure qui a dû entendre, il y a deux mille ans, retentir quelque cri de guerre gaulois, saisissant d'effroi la patrouille romaine. La montée vers le Haut Folin, avec ses passages à 16 % ne laisse pas le grimpeur glacé d'effroi, mais suant d'efforts. Au sommet, le brouillard se déchire, libérant un soleil qui met en valeur une palette de verts, luisante de gouttes de condensation. Un cerf bondit sur la route, majestueux, toise la vallée plus bas et disparaît dans la futaie tel un félin.

Puis, c'est la descente sur Arleuf avant d'attaquer la terrible montée vers Château-Chinon dont on aperçoit la cité, bien longtemps avant d'y pénétrer. A peine traversée, on longe les rives du lac Chaumard et ses eaux immobiles dans lesquelles se mire l'armée des arbres gigantesques qui l'entourent. Tout est tranquille, et à chaque détour, on s'attend à rencontrer le vieux druide qui nous racontera les légendes qui hantèrent la région. Mais, je n'ai guère le temps de me laisser emporter par mes hallucinations, car le relief devient de plus en plus exigeant : la montée vers Ouroux-en-Morvan n'a rien à envier à un col (8 km à 7-8 %). Un peu de descente me conduit au Saut du Gouloux et ensuite, les montées successives vers le dolmen de Chevresse par une route où le VTT est à conseiller et surtout vers la maison forestière du Breuil (2 km à 14 %), vous font presque préférer notre bon vieux Tourmalet. Mais quelle sensation de solitude ! Reste à rejoindre Saulieu, terme de ma première journée de grimpeur morvandiau. Ce soir, je ne dînerai pas chez « Loiseau », je me contenterai seulement d'un petit Hôtel-restaurant où l'on me servira des... pâtes.

Lendemain matin, le temps est au beau et le soleil va vite venir. Je commence par de la descente sur 25 km et me retrouve dans le Morvan proprement dit. Les routes deviennent sinueuses et traversent de sombres forêts. Je suis déjà sur le 30x28 à l'amorce de la montée vers Anost. Une brise fraîche me dessèche le visage tandis que mes yeux restent rivés sur la ligne bleue des sapins, cherchant l'ouverture annonçant la fin de la montée. Arrivent les gorges de la Conche avec ses pentes abruptes faites de rochers et peuplées d'arbres aux formes tourmentées. Partout, c'est le silence, profond, déchiré seulement par le cri strident du rapace en chasse. Ici, la forêt offre une symphonie d'obscurs ocres et noirs ne livrant aucun secret aux regards et exhale des odeurs de terre humide mêlées de parfums de champignons ou de myrtilles. Parvenu à Glux, je m'arrête pour cause de ravitaillement - véritable problème, vu l'exode rural - et me prépare à entrer dans l'ancienne capitale gauloise de Bibracte.

Ma rencontre avec ce gîte chargé d'histoire (César y aurait rédigé sa fameuse histoire sur la guerre des Gaules) va s'avérer plus qu'éprouvante. En plein centre d'une immense forêt de hêtres et de chênes, il me faudra gravir 2 kilomètres à 20 % pour pouvoir parvenir sur un plateau balayé par un vent froid ; mais là, quel point de vue (jusqu'au Mont-Blanc, paraît-il) ! C'est grandiose ! Je suis en effet au Mont Beuvray, livré aux archéologues qui découvrent des traces d'une civilisation extrêmement féconde, et poursuis vers le musée de la Civilisation Celtique, détour indispensable pour enrichir sa culture «gauloise».

C'est la descente sur St-Léger-sous-Beuvray qui me permet de récupérer un peu, mais bientôt, je serai de nouveau secoué par le terrible retour à St-Honoré. Au loin, le Mont Genièvre se profile ; il va falloir le contourner sans toutefois pouvoir éviter du dénivelé. D'abord, c'est la grimpe vers Larochemillay où l'on croit n'avoir plus qu'à descendre vers l'arrivée ; c'est sans compter sur l'itinéraire qui bifurque sur Montjuan et Sanglier où des portions à 10 % finissent par vous laminer les mollets. A la forêt a succédé maintenant

le bocage où paissent de paisibles ruminants à robe beige : les charolaises (à vos fourchettes, c'est plein de vitamines et... vous en aurez bien besoin !)...

Parvenu au terme de cette belle randonnée, je ne pourrai que me tourner vers Monsieur Chauvot pour lui demander s'il peut aller faire un tour dans la région. Si un col est un passage entre deux vallées, sûr qu'il en trouvera au moins une bonne dizaine à inaugurer.

Dites-lui que je fournis les rubans !!!

Jacques TOUSTOU N°3172
d'EAUBONNE (Val-d'Oise)

JOLI VERDON

Dès potron-minet je partais
Attiré par mille et un mont
Je filais du côté de Moustiers
Qu'il est joli mon joli Verdon

A partir de Moustiers cela se corse
La route monte, monte et remonte donc
La posture fait rentrer le torse
Qu'il est joli mon joli Verdon

Au loin le lac de Sainte-Croix
Aussi bleu qu'une passion
Au-dessus d'un site de choix
Qu'il est joli mon joli Verdon

Deux cols gentiment sont gravis
La pente redescend vers le vallon
Encore une fois me voici ravi
Qu'il est joli mon joli Verdon

Je reviendrai dans ce coin de France
Une agréable et bien belle région
Dont on se dope à outrance
Qu'il est joli mon joli Verdon

Daniel GRANGE

QUELQUES ANECDOTES...

Adeptes du vélo depuis de nombreuses années, et demeurant aux confins du Jura, des Alpes et des montagnes suisses, je profite pleinement de la région et des cols.

Ayant commencé ma randonnée seul, j'ai été vite rejoint par un bon ami cyclo : Michel. Notre travail nous permet d'avoir sensiblement les mêmes horaires et il est bien rare que l'on ne sorte pas ensemble. J'ai de bons souvenirs de ces randonnées, de la beauté du paysage, de la bonne camaraderie entre nous et des gags que mon ami a pu nous faire vivre, involontairement ! En voici quelques échantillons...

Nous étions dans le Jura Suisse, 11 cols à franchir en 3 jours, avec un circuit que nous avons établi. Pour le bon déroulement de la randonnée, nous laissons la voiture à un point «x» et prenons le train jusqu'à un point «y», afin de nous épargner de fastidieux retours sur une grande route (en Suisse, même les trains régionaux sont équipés de compartiments avec crochets pour les vélos).

Parés pour prendre le train avec nos vélos, sacs à dos légers, casques et bidons. Nous accrochons nos bicyclettes dans le compartiment réservé, et venons prendre place dans le wagon. Michel enlève son sac à dos, le met dans le filet ainsi que son casque avec le bidon dedans. Il s'assoit à côté d'un papy endimanché qui fait face à son épouse (elle aussi endimanchée). Moi, j'occupe un siège de l'autre côté de l'allée.

Chemin de fer faisant, je remarque que la dame regarde bizarrement son mari. Ses yeux s'agrandissent de plus en plus, en voyant la belle veste du monsieur se tâcher méticuleusement au gré des cahots du train. Je réagis et avertis discrètement Michel. Avec les secousses, son bidon avait chaviré dans le casque, et du bouchon s'échappait le précieux liquide (sucré et acidifié). La dame s'en aperçoit et, en bonne suisse allemande, nous arrose copieusement de son dialecte, alors que son mari s'interroge sur l'étanchéité des wagons suisses.

Nous voici partis pour le Tessin par les grands cols : Nufenen, St-Gothard, Lukmanier, Monte Ceneri pour faire étape à Lugano.

Nous trouvons facilement un hôtel. Belle vieille bâtisse, accueil chaleureux. Et l'on demande pour ranger les vélos. La réceptionniste nous offre deux places à la cave. La descente de la cave, c'est un peu le Galibier, mais avec un seul virage. Vertigineux ! Les marches sont en granit. Prudemment, j'enlève mes chaussures. Michel, casqué, sac à dos, vélo sur l'épaule, entame directement la descente. Il fait 3 marches, moi une en chaussettes, et voilà, pour lui, une longue dégringolade qui commence. Les cales plastiques, sur le granit, font office de patins à glace. Il tombe assis sur la quatrième marche et dévale le reste de l'escalier sans lâcher le vélo. Arrivé au virage, il se bloque à l'extérieur et là, le vélo, qui avait pris un peu de retard, vient lui taper sur le casque et l'on voit qu'il accuse le coup. Quelle chute !

La réceptionniste, qui était restée avec moi en haut de l'escalier, me regarde, à la fois défaite et amusée. Moi, je ne sais pas si je dois rire ou pleurer. Elle me demande : «Vous croyez qu'il s'est fait mal ? » (Michel est en bas et ne bouge plus). Et moi de lui répondre : «Oh ! Vous savez, c'est une chance, il n'enlève jamais son casque...» Cela a dû le réveiller, il s'est tourné vers nous et a dit : «Attention ! L'escalier est pentu...»

Départ pour la Suisse profonde dans les cantons fondateurs de la Confédération. Nous sommes de bons touristes et essayons de nous adapter aux rites et coutumes du pays. Cette fois en l'occurrence, Michel a décidé de mettre son allemand scolaire en pratique. Ce matin-là, dans la petite ville de départ, nous sommes un peu perdus et avons du mal à nous orienter. L'interprète va œuvrer !

Par chance, un piéton nous regarde. Michel, dans la belle langue de Goethe, le hèle : «Bittesehoen, Danke schoen, Wir wollen...» J'en passe et des moins bonnes. Michel gesticule, grandes explications, faut-il aller à droite, à gauche, tout droit ? La personne n'a pas l'air de bien comprendre. Michel réitère sa demande, avec moult gestes et dans un allemand, (pour moi qui ne le comprends pas), irréprochable. Le quidam le

regarde, me regarde bizarrement, et là, à notre grande stupéfaction, dans un français plus que correct, dit : «Vous allez jusqu'au feu rouge, puis à gauche, tout droit, et après 100 m, première à gauche» !... Pour nous, Français, les langues sont quand même un écueil !

Et je ne vous parle pas du jour où nous avons gravi le Stelvio et où Michel, à cause d'une blessure à la selle, est entré dans une pharmacie de Bormio pour demander du mercurochrome en implorant le ciel que la préparatrice ne comprenne pas qu'il voulait des préservatifs...

C'est un plaisir toujours renouvelé de faire des kilomètres avec Michel. La prochaine fois, je vous parlerai de ses ennuis avec la mécanique.

Christian LEROUX N°4704
de DIVONNE-LES-BAINS (Ain)

20 ANS DE BONHEUR

Avec ma petite liste de mise à jour 1999, je suis très heureuse de vous annoncer mes 20 ans de cyclo-tourisme.

56 ans en 1979 - 76 ans en 1999 - . J'ai parcouru 181 380 km (4 fois le tour du Globe !) - J'ai escaladé 1079 cols différents pour 873 560 mètres de dénivelé (97 fois l'Everest !) - J'ai rempli 7 albums de photos souvenirs...

Admise en 1985 au Club des Cent Cols, l'une de mes plus grosses joies, je ne pensais jamais arriver à 1000 cols. J'ai encore plein la tête de tous ces sommets, de ces arrivées où mon cœur battait de bonheur, où mes yeux s'émerveillaient ; moments intenses d'émotion.

Depuis 1994 je suis domiciliée en Gironde, et cette année j'ai ajouté à ma collection de cols le "col de Pomerol". Il m'était destiné !!!... il a du corps !! de la cuisse !!!... à boire avec modération...

Huguette NOLOT N°2209

FANTASME

Arnaud, dans le petit matin, entamait son ascension vers le ciel. Le soleil semblait s'occuper de lui comme savait si bien le faire autrefois sa mère lorsqu'il avait froid. Plus bas, dans la plaine qu'il venait de quitter, il n'avait pas vraiment deviné ce qu'allait décider la route pour franchir cette énorme masse rocheuse. Enfin, maintenant, il comprenait !

Plus de route, mais un sentier ; plus de bitume, mais du gravier ; plus de routine, mais de l'aventure. La vraie ! Celle qu'il avait déjà rencontrée, seul comme aujourd'hui, ou avec Adrien. Le souffle un peu court, il hale-tait un peu et avançait lentement vers l'inconnu. En réalité, il avait beaucoup de peine à contenir sa joie. C'est vrai qu'il n'avait pas été à pareille fête depuis bien longtemps ! Celle où les muscles se tendent sous les efforts, violents et répétés, celle aussi où le corps et la machine sont soudés et solidaires. Il en aurait pleuré de bonheur, lorsqu'au loin, bien plus haut, il crut reconnaître un autre cycliste.

Partagé entre la joie de ne pas être tout seul sur ce sentier et le sentiment de voir son territoire violé, il se mettait en tête de rattraper cet inattendu compagnon. L'allure, jusque-là, proche de celle dénommée « train de sénateur », devenait tout d'un coup très près de celle qu'empruntent les coureurs qu'il admirait tant à la télévision. Seules, les marmottes assistaient à cette course impromptue, mais palpitante. Là-haut, le cycliste avait dû l'apercevoir, car il avait, à son tour, augmenté sensiblement son allure. Le suspense durait et durait...et le soleil, lui, riait de toutes ses dents à la vue d'un spectacle aussi insolite. Petit à petit, Arnaud gagnait du terrain et se rapprochait de « l'intrus » : celui-là même qui osait briser sa solitude. A présent, le souffle rauque, presque à bout de force et au plus fort de son effort, il faillit en lâcher le guidon tant sa surprise était grande. Mon Dieu ! Mais est-ce possible ? Le cycliste qu'il allait bientôt rattraper, ressemblait étrangement à... «une» cycliste. D'ailleurs, de telles formes ne pouvaient appartenir, sous ce beau maillot, à personne d'autre qu'à une dame !

Sa joie de pédaler et son envie de la rattraper en étaient décuplées, et... bientôt, il se retrouvait dans sa roue. Alors, elle, elle se retournait, lui souriait et l'interpellait d'une voix douce : «Belle journée, n'est-ce pas ?»

Oh qu'oui ! Il la trouvait belle, notre Arnaud. Surprenante et envoûtante aussi !!!

Tout en s'élevant, ils faisaient mieux connaissance ; elle venait d'un pays qu'il ne connaissait pas, avait des cheveux d'or et des yeux d'un bleu... comme le ciel. Sa voix était douce et calme malgré les efforts qu'elle fournissait sans le montrer. Ensemble, ils montaient avec un enthousiasme nouveau que cette rencontre leur avait procuré. Déjà amoureux de tout ; de la montagne, de l'effort, de la vie, Arnaud tombait amoureux une fois de plus. Son esprit envisageait déjà l'avenir... quand le sommet apparut. Il ne sprintait pas comme il avait si souvent l'occasion de le faire avec Adrien. Non ; c'était comme une victoire à deux !

Au sommet, ils abandonnaient leurs montures pour profiter de cette matinée magnifique. Le soleil avait pris ses distances pour ne pas paraître trop indiscret dans ce merveilleux paysage et la plaine s'étalait au loin à leurs pieds. Le monde leur appartenait. Ils se ravitaillaient, et se désaltéraient, puis, s'étendaient sur une herbe courte mais généreuse, tout près l'un de l'autre et finissaient par se dire des mots qui firent rougir le soleil.

Tantôt leur parut bien court et ils ne réenfourchèrent leurs bicyclettes pour entamer une descente vertigineuse qu'au moment où le soleil faisait mine de s'éclipser. Arnaud rayonnait de joie, et le premier, mains en bas du guidon, il plongea dans la descente sinueuse à souhait. A chaque virage qu'il négociait en virtuose, heureux, Arnaud riait de tout son cœur. Il allait vite, très vite.

Enfin, il rentrait dans la vallée, alors seulement, il se retournait, mais elle, elle n'était pas là. Il l'attendit, et encore et en vain. Le soleil avait tiré sa révérence et elle, elle avait disparu, de sa route, de sa vie, dans la nuit.

Il l'avait perdue et il le savait.
Alors, Arnaud pleura.

Jacques SCHULTHEISS N°1694
de STRASBOURG (Bas-Rhin)

L'EFFORT RÉCOMPENSÉ

En vacances au hameau des Tines , dans la vallée de Chamonix, j'ai repéré un fameux col.

Ce 8 août, j'ai donc décidé d'escalader le col de la Gueulaz (1921 m). La matinée s'annonce belle : l'appareil photo dans la sacoche, me voilà parti pour gérer les 11 kilomètres d'une sacrée montée, assez régulière mais toujours soutenue.

Au col de la Gueulaz, chers amis cyclos, continuez et faites quelques centaines de mètres de plus pour découvrir un paysage somptueux. Passez sur le barrage d'Emosson et à partir de là vous en prenez plein les yeux. Vous pouvez rouler à vélo jusqu'au barrage du Vieil Emosson, un autre lac, mais avant d'y arriver, vous escaladerez une pente avoisinant les 17-18 %. Face à cette exceptionnelle beauté, vous en oublierez les petits désagréments de la dure montée.

Claude BARDOT N°4961
de JOIGNY (Yonne)

ATTENTION... DANGER

Ce 19 juin, 3 ème étape de Saint Médard en Jalles - le Puy de Dôme, par un après-midi ensoleillé, sur une route large et droite, ma saison d'été se termina dans l'ambulance des pompiers.

Un automobiliste âgé ne m'ayant pas vu, me faucha par derrière, me plaquant sur le bitume. Résultat : une vertèbre fracturée avec tassement, dix semaines d'arrêt me privant de l'ascension, le même jour, du fameux Puy-de-Dôme.

Quelle déception (en plus de la douleur) d'être privé de cette merveilleuse et si difficile grimpette !...

Le danger est partout, même dans les endroits où l'on se sent le plus en sécurité. Amis «Centcolistes», n'oubliez-pas que sur nos deux roues nous sommes fragiles, à la merci de tous les dangers. Ayez l'œil, soyez prudents.

Daniel LOGRE N°3790
d'EYSINES (Gironde)

A PROPOS DES COLS BELGES

Ainsi donc, voilà qu'après l'affaire de la Dioxine, la Belgique est au centre d'un problème bien plus grave encore, puisqu'il met en émoi le petit monde de la confrérie des «Cent Cols» ! En cause, l'apparition soudaine de cols, nombreux sur un sol qui en était jusque-là, fort dépourvu. Quel est donc cet agent pathogène responsable d'une prolifération qui n'a rien à envier à celle des champignons, l'automne venu ?

Rassurons tout de suite le bon peuple : aucun virus nouveau n'a été découvert ; aucune épidémie d'un genre inconnu qui nous empêcherait de succomber à notre passion, ne s'est manifestée. Cette naissance soudaine de cols au plat pays ne s'explique que par la volonté de deux cyclos, sans doute lassés de devoir faire le tour d'Europe pour enrichir leur collection. Ils ont créé la très officielle «Commission Nationale de Reconnaissance des Cols belges» (CNRCB), chargée d'inscrire au tableau d'honneur des cols, ce qui n'était jusque-là, que de modestes côtes sans prétentions.

Stupeur chez les sages de la confrérie ! Réactions indignées de nos pontes ! Jolie polémique en perspective pour la revue du millénaire !

Mais de quoi et pourquoi s'indigne-t-on ?

C'est méconnaître la Belgique que de penser qu'elle est un pays plat. L'inoubliable chanson de Jacques Brel ne s'applique qu'en Flandre ! Le sud est vallonné à souhait et il n'a rien à envier dans ce domaine à des régions de France qui ne le sont pas davantage et qui comptent pourtant de nombreux cols répertoriés.

Pourquoi enlever aussi aux belges le droit de créer de nouveaux cols ? Chaque année, il s'en crée sur les routes de France. Cela devient même un must lors des rassemblements de masse : «venez cyclos, nous en profiterons pour inaugurer le col de Chose, le Pas de Machin, en présence de Monsieur le Conseiller Général et des autorités locales» ! Nous aussi, nous devons offrir des vitrines à nos hommes politiques ! Et si nous en créons beaucoup en une fois, c'est que nous avons du retard à combler ou que nos édiles n'étaient pas disponibles plus tôt !

Nos cols sont-ils moins sérieux que ceux qui figurent sur les listes des autres pays ? Je ne ferai pas l'injure de vous rappeler que Liège-Bastogne-Liège est la plus difficile des classiques à cause de ses très nombreuses ascensions. Et que dans notre liste ne figurent pas que de ces cols, dont on ne perçoit pas le moindre signe sur la route et comme il en existe tant sur les routes françaises (ce sont mes préférés !).

Quant à leur nombre, par rapport à l'étendue du territoire, il faut bien dire qu'on est encore loin de l'inflation italienne où, par la grâce de Georges Rossini (merci l'ami !), on ne peut pas faire dix kilomètres sans buter sur un quelconque passo.

Ceci dit, je me pose moi aussi, beaucoup de questions. Avons-nous besoin de cette logorrhée ? Ne pouvons-nous pas nous contenter de cette charmante liste de cinq cols qui figuraient dans l'édition de 1980 du Chauvot ? Quelle est la légitimité de la reconnaissance officielle dont il est fait état ?

On me dira qu'un éditeur a accepté de mentionner les nouveaux cols sur ses rééditions annuelles : en connaissez-vous beaucoup qui auraient refusé d'ajouter ce petit renseignement quand on leur fait miroiter la possibilité de vendre chaque année aux mêmes personnes des produits à peine modifiés ? Parce que, au cas où vous ne le sauriez pas, sans carte précise, il est pratiquement impossible de les trouver, ces fichus cols belges ! On m'objectera que des communes (l'équivalent des municipalités françaises) ont accepté avec enthousiasme d'avaliser la recherche de nos deux compères et que certaines ont poussé le bouchon jusqu'à placer des panneaux sommitaux : pensez-vous qu'une localité touristique (à notre époque, elles le sont toutes !) pourra snober la horde déferlante des cinq mille adhérents du Club des Cent Cols ? Voilà des visiteurs garantis ! Voilà de quoi faire tourner les affaires !

Notre pays est accidenté, c'est vrai. Mais, ce qui est célèbre sur nos routes, aux yeux des aficionados du cyclisme, ce sont les côtes ardennaises, ce sont les «bergs» (les monts) flamands ! Pas les cols, pas les passages d'une vallée à l'autre, et il faut bien souvent tirer sur les bas-côtés de la route pour faire croire à un resserrement entre deux sommets ! Il est d'ailleurs piquant de constater qu'un des deux membres de la susdite CNRCB, par ailleurs auteur d'un répertoire des côtes les plus difficiles de Belgique, déclarait à l'époque, à propos de l'une d'elles que «certains voudraient en faire un col, mais qu'il ne souhaitait pas se prononcer sur le bien-fondé de la chose» ! Quand on sait que Cotacol - c'est le nom prédestiné de l'ouvrage - ne recense pas moins de 1000 côtes, on frémit en pensant au nombre de celles qui vont muter, et se retrouver ainsi sur la liste des cols ! Nos grands maîtres n'ont pas fini de se faire du souci ! Encore heureux qu'on s'en tienne aux chemins goudronnés !

Arrêtons l'inflation ! Nous n'avons nul besoin de ces cols de pacotille pour être de vrais amoureux de la montagne. Un col, cela fait rêver : c'est le Galibier, c'est le Tourmalet, c'est le Parpaillon, c'est la Hourquette d'Ancizan. C'est un passage un peu mystérieux qui conduit par delà les montagnes, vers une autre vallée, vers un monde inconnu.

Et puis, s'il n'est plus besoin de courir loin pour entrer dans la confrérie, quelle raison aurons-nous de sillonner les routes de l'hexagone, d'Italie, d'Autriche ou de la Cordillère des Andes ? Qu'est-ce qui nous poussera à aller saluer nos amis montagnards ?

Revenons à la raison. Mais n'en faisons pas une vaine querelle : ce qui est fait est fait et acceptons que les cols qui ont été répertoriés gardent leur nouveau statut. Mais de grâce, n'ajoutons plus rien à la liste !

Pour épuiser la dispute (dans le sens du mot : discussion, lutte d'opinion sur un point de doctrine), je propose que nous nous retrouvions tous en Belgique autour d'une bonne bière sans «faux col» ! Nous avons la chance, mon épouse et moi, d'habiter maintenant un lieu qui présente toutes les caractéristiques d'un col géographique, mais qui a échappé à la quête de nos deux compères (et qui continuera, j'espère, d'y échapper). Nous vous y invitons pour discuter de tout cela et de faire le tour des cols de la région : nous jugerons sur pièce et nous partagerons le verre de l'amitié. Si vous êtes intéressés par cette concentration, nous sommes prêts à l'organiser aux environs du 28 mai 2000 (date à fixer par la confrérie). Faites-nous part de vos souhaits et en fonction de vos attentes.

Fernand YASSE-CORNET N°3680
de ROY (Belgique)

PÉDALER DANS LA SCHLUCHTCROUTE

Gaspard fixait d'un air dépité son vélo bêtement à plat, appuyé contre le poteau, trois kilomètres en dessous du col de la Schlucht. Il était 13h et cela faisait 2h 30 qu'il attendait depuis qu'il avait fait prévenir son épouse. De Mittlach, où ils gîtaient, il fallait à peine trente minutes pour rejoindre par Munster, le sommet du col. Certes, il y avait le problème de la choucroute, mais pas de quoi justifier une aussi longue attente. Quelque chose clochait !

Gaspard décida alors de faire le point. Départ du gîte à 9h et le coucou à Lucie qui le regardait s'éloigner ; elle savait qu'il allait jusqu'à la Schlucht et qu'il serait de retour de bonne heure, à cause de la choucroute. Cinq kilomètres tranquilles pour atteindre Metzeral au pied de la sévère montée du Platzerwasel qui conduit à la route des Crêtes. Arrêt à la boucherie du pays pour commander la choucroute garantie locale authentique. Ah, il aurait fallu un récipient ! Tant pis, il écourterait sa sortie ; au sommet de la Schlucht, il ferait demi-tour et repasserait au gîte pour prendre l'indispensable ustensile.

Une route plate le conduisit à Munster, puis il prit à gauche pour gagner Soultzeren et le pied de la Schlucht. Escalade plutôt légère de 13 km que son fils de dix ans a déjà réussi sans mettre pied à terre. La sortie étant écourtée, il s'offrit une montée allègre et le sommet apparut à 10h 15, heure où les premiers touristes en provenance de Gérardmer, du Bonhomme et du Markstein affluent. Aussitôt, il décrivait un large demi-tour et s'engouffrait dans la descente, quand son élan était brisé net par une banale crevaison, 300m plus bas. C'est le lot de tous les cyclos ! Changement de chambre à air - tiens, il n'en avait qu'une - et alertes coups de pompe qui eurent tôt fait de l'alerter... que le pneu se fendait le long de la jante, laissant apparaître la chambre à air qui sortait rapidement de son lit. Devant ce constat « déchirant », Gaspard entreprenait de changer de pneu ; seulement voilà, devenu soudain fébrile, il pinçait sa chambre à air : ah ! le sot ! (l'écho lui renvoya aussitôt un autre son). Et pas de seconde chambre à air et pas la moindre rustine ; pas de quoi être fier non plus ! Penaud, Gaspard regagnait pédestrement, le col pour téléphoner à son gîte. Comme correspondant, il ne trouvait que le fils du logeur auquel il expliqua qu'il était en panne au col de la Schlucht, s'il pouvait demander à Lucie de venir le chercher et de s'arrêter, en passant, à la boucherie de Metzeral, pour porter le récipient et prendre la choucroute. Il était alors 10h 30 et Gaspard refaisait le bout de chemin à pied, repérait un endroit dégagé pour permettre à la voiture de faire aisément demi-tour et attendait et attendait... Lucie ne cachait plus son inquiétude. Il avait été question d'un retour à midi au plus tard. Il était maintenant 13h et l'orage qui s'en mêlait aussi. Les enfants salivaient devant la choucroute qui elle, était bien là. En effet, le fils du logeur avait dès 10h 30, fait part du coup de fil, mais, de son accent alsacien tellement chantant, Lucie n'avait pu extraire que quelques mots : « Schlucht », peut-être « choucroute » et sûrement « plat » ; alors, dans la foulée, elle avait foncé jusqu'à la boucherie de Metzeral et ramené la choucroute. La choucroute attendrait, car, Lucie décidait d'entamer les recherches sous la pluie battante. Elle savait que Gaspard préférait les circuits aux aller-retour, alors, il avait dû descendre par le Platzerwasel. Vaines recherches et retour à la case départ. Il était 13h 30 et les enfants s'attablèrent ; pas Lucie.

Voyant lui aussi monter l'orage, Gaspard avait repris son vélo et poursuivait à pied la descente. Après tout Soultzeren n'était qu'à dix kilomètres ! Mais une forte ondée l'obligea à chercher refuge à l'orée du bois. Ne tenant plus en place, Lucie reprit la voiture, et depuis une cabine appela la Gendarmerie de Munster qui la renvoya au col de la Schlucht qui la renvoya à la Gendarmerie de Gérardmer : aucun accident n'avait été signalé. Et nouveau retour au gîte ; la pluie avait cessé, pas l'angoisse de Lucie.

Un quart d'heure avait suffi pour tremper Gaspard et pas question de rester là à grelotter. Il repartait, courant à côté de son vélo pour se réchauffer et était de plus en plus inquiet pour Lucie. Six kilomètres plus bas, la pluie arrêta ; pas lui. C'est à 14h 30 qu'il atteignait Soultzeren et point de vélociste avant Munster à 4 km de là.

Il était 15h passées et Lucie tournait en rond ; pourquoi Gaspard ne donnait-il pas signe de vie ? En plus, voilà qu'elle tombe sur sa carte d'identité : il l'avait oubliée ! Et en cas d'accident, comment saurait-on que c'est lui ?

Première chance pour Gaspard : un artisan qu'il avait connu au BCMF de Colmar, le prend dans son estafette, le conduit à Munster et lui embaume le cœur en lui expliquant que, Colmar est la ville de France où il pleut le moins. Cependant, Gaspard garde un œil constamment rivé sur les voitures qu'ils croisent et cinq minutes plus tard, chez le vélociste, tout en réparant sa roue, il guette sans discontinuer la route. Finalement à 15h 10 le voilà enfin remis en selle. Mais que fait Lucie ?

«Votre mari ? Comment, vous n'êtes pas allée le chercher, il vous attendait au col de la Schlucht !!! Mon fils ne vous a pas prévenue ?» La loueuse est catastrophée par le malentendu. Lucie s'en moque, elle est soulagée, car elle sait : nouvel embarquement immédiat des enfants et en route en direction du col.

Gaspard arrive à Metzeral à 15h 25 et veut en avoir le cœur net : il entre dans la boucherie où il apprend qu'une dame est venue prendre la choucroute. Le mystère s'épaissit : le message a donc bien été transmis, mais alors, que fait Lucie ?

Lucie n'est plus qu'à 500m de Metzeral et il est tout de même 15h 30. Dans quel état va-t-elle le trouver là-haut ? Il aurait dû rappeler ! Mais, juste avant le bourg... Le voilà ! crient en cœur les enfants.

Gaspard frissonne à l'idée que deux minutes plus tôt, lorsqu'il était à la boucherie, ils auraient pu se manquer !

L'estomac creux, Lucie et Gaspard, las d'émotions successives et malgré l'heure tardive, dégustent leur choucroute. Ils n'en ont jamais mangé d'aussi savoureuse !

Tirant les enseignements de leur mésaventure, ils décident sur-le-champ de prendre quelques leçons d'alsacien, car, aujourd'hui, ils ont vraiment, mais vraiment pédalé dans la schluchtcroute.

Yannick HINOT N°3759
de MAZÉ (Maine-et-Loire)

LE PÉDALEUR DU VAL

Plus de peur que de mal... Finalement, je l'ai échappé belle cette après-midi du 13 août ! Petite glissade sans conséquences, ou presque, sur des cailloux dans une descente plus raide que je ne l'avais pensé. Je me reproche, cette fois encore, mon imprudence, mais cela ne changera rien à l'avenir, sans doute.

Quand je me relève, côté montagne, mon regard tombe sur le petit panneau cloué sur un arbre. Ah, non pas ça ! Du moins, pas ici ! «La Drôme à vélo!» : c'est surtout la préposition qui me pose des problèmes. Malgré tous mes efforts pour apprendre aussi bien que possible la belle langue française, je n'ai toujours pas réussi à saisir le sens exact de la préposition «à». Du moins dans le premier article de la règle de jeu de notre confrérie ou sur un panneau comme celui-ci, dans un endroit pareil. Quand je me tourne côté vallon, j'aperçois, loin au-dessous de moi et à moitié caché dans la verdure, un cycliste. Une surprise dans cette région où depuis plus d'une heure je n'ai vu âme qui vive. Il est à vélo celui-là ! Et il pédale et à quel rythme et avec quelle souplesse. Serait-ce un confrère cent cols qui suit, comme moi, un itinéraire de notre nouveau Topo ?

C'est en effet grâce à la nouvelle édition de celui-là que je me trouve ici. Notre dernière semaine de vacances d'été, nous essayons depuis des dizaines d'années de la passer en Provence ou dans la Drôme, où il reste toujours quelques petits cols «pas encore faits». La grande récolte, celle du «cinq par centaine», doit se faire ailleurs. Dans les Dolomites et leurs voisins cette année. Récolte entravée et raccourcie par les caprices du temps. Du soleil parfois, mais le plus souvent des orages apocalyptiques et même des tempêtes de neige poudreuse au-dessus de 2000 mètres. La suite des trajets choisis «avec méthode et enthousiasme», se fera une autre fois. On a plié bagages pour se réfugier sous le soleil du Midi. C'est ainsi que je me trouve cette après-midi ensoleillée, une semaine plus tôt que prévu, en haut du Col Flachet à 646 mètres dans le Nyonsais et non pas sur le Weissfluhjoch, près de deux mille mètres plus haut, dans les Grisons.

Je suis resté là quelques moments et j'ai joui du charmant petit val «où le soleil de la montagne luit et qui mousse de rayons». Quand je continue la descente dans la Combe de Sauve, j'ai oublié complètement le cycliste. J'avance en glissant sur les cailloux et en repoussant tout le temps mon vélo qui ne finit pas de vouloir me dépasser et de me meurtrir les mollets. Je me demande à qui est destiné la mention «circuit facile» pour cette promenade, pourtant très belle, au nord de Nyons (Topo 5 page 3). J'ai déjà laissé tomber un tronçon S3, mais je me suis obstiné à faire un aller et retour annoncé S 1-2 au Col de Vaux. Circuit facile pour l'un, ne l'est pas nécessairement pour l'autre. Tout étant relatif- ou presque - j'ai compris à la longue que cela vaut aussi pour les mentions et indications dans nos guides Topo. Aussi, depuis quelques années les mentions R 3 et S 2-3 sont pour moi un avertissement du même ordre que le drapeau rouge pour le nageur au bord de la Mer du Nord. Cependant la descente dans la combe est annoncée comme «très raide» et, dans ce cas, j'étais donc bien averti !

En bas, je traverse un petit pont et arrivé sur le goudron, je prends à gauche jusqu'à une ferme. Là, tout d'un coup, j'aperçois de nouveau le cycliste, toujours pédalant comme un fou, mais sans avancer et cloué sur place. C'est un «moulin à eau cyclo», construit de façon originale et ingénieuse. Sa tenue est presque militaire, mais les gamins, qui jouent au ballon devant la ferme n'ont pas su (ou voulu) me donner d'explication.

Quand je continue sur une petite route qui devrait grimper «assez raide» (en tout cas selon le guide!), et qui mène au col des Montoisons, je découvre près de la bifurcation un panneau «Chemin commémoratif de la Résistance». L'association est alors vite faite, mais peut-être cherchée trop loin, en tout cas pour le pédaleur !

Constant VAN WATERSCHOOT N°2700
d'OOSTBURG (Pays-Bas)

BALLADE DES BALADES

Sorties de club : rendez-vous du dimanche
Matin viril ; soleil dans un halo
Fossés d'argent voilés de gelée blanche
Rayons chantants, arpèges du grelot
Jouissance sensuelle du vélo
Le rossignol, là, siffle sur la branche
La colline arrondit au loin sa hanche
Fille propice à notre grand galop !
Allez, petit, retrousse-toi les manches !
Ami cyclo, fais chanter ton vélo...

Départ uni ; copains de tous les âges
Sur la route s'allonge le serpent
Un franc sourire illumine leur visage
Crevaion ! C'est l'arrêt : tout se suspend
Car chacun sait que de l'autre il dépend
Nouveau départ. En selle ! roulez jeunesse
Pancarte en vue ! Qui gagnera le lot
De satisfaction de cette prouesse ?
Appuyer concurrents !... et sans faiblesse
Ami cyclo, fais chanter ton vélo...

Là-bas, au loin, j'irai vers la montagne
Pays bénis des conquêtes de cols
Je rêverai, et ma seule compagne
Cette sueur qui inonde le col
Sur la pente qui nous tient le licol
Mais, peu à peu, aux courbes des virages
Forêts, ravins et pics serez mes lots
Puis peu à peu j'agrandis leur image
Géant au col : jouis du paysage
Ami cyclo, fais chanter ton vélo...

Envoi

Mon collègue, toi le cyclotouriste
En randonnées, aie le cœur d'un artiste
Chasse villages, havres et îlots
Musées où maisons aux pierres de schistes
Ami cyclo, fais chanter ton vélo.

Guy BOURMAUD

AFIN DE NE PLUS S'ÉGARER

L'envie de découvrir les cols béarnais nous fit, cette année-là, poser notre caravane dans l'ombragé camping de la charmante cité d'Aramits. A partir de là, plusieurs circuits furent concoctés afin de mieux apprécier cette belle région.

Le premier matin, nous envisageons d'effectuer une boucle comprenant le franchissement des cols de Bouesou et Houratate via Lourdios et retour par la vallée d'Aspe.

Et c'est parti ! Tôt le matin pour être rentré pour midi, avec le soleil qui nous accompagne, nous cheminons dans cette belle vallée qui nous conduit au si joli petit village de Lourdios-Ichère. Mais à partir de là, la pente devient sérieuse et nous décidons de monter chacun à notre rythme. « N'oublie pas de tourner à gauche au prochain croisement » sera la dernière recommandation à mon épouse avant de nous séparer. En cette heure matinale, la petite route est quasiment déserte et l'ascension est des plus agréables sous les frondaisons de la forêt d'Issaux. La route à gauche, et bientôt le sommet du col de Bouesou suivi dans la foulée, de son voisin, le col de Hourarate.

Je sais par habitude, qu'il me faudra attendre 25 à 30 minutes avant qu'Annette ne me rejoigne ; aussi, j'en profite pour me restaurer, et même, lui cueillir des mûres. Elle les adore !

Puis, un coup d'œil à la montre : 20 minutes que je suis arrivé ; elle doit approcher ! 25 minutes ; elle doit passer au dernier kilomètre ! 30 minutes ; elle va déboucher ! 35 minutes ; j'ai dû monter plus vite que d'habitude ! 40 minutes ; c'est elle qui a dû monter moins vite ! 45 minutes ; il y a peut-être problème ! Je jette les mûres au fossé et me lance dans la descente espérant la rencontrer à chaque virage. Me voici revenu au croisement : rien ! Une idée saugrenue traverse soudain mon esprit : « et si elle était allée tout droit ! ». Je me rassure en me disant que ce n'est pas possible et aussi, je continue à descendre. Un, puis deux kilomètres, et toujours rien ! Je finis par arrêter une voiture et demande s'ils n'ont pas rencontré une dame à vélo qui aurait des problèmes. Réponse négative...! Donc, elle a raté le croisement ! Je repars en sens inverse ; c'est à dire en montant et, voici que je commence à avoir mal aux jambes, et voilà que le tonnerre se fait entendre ! Elle a horreur de l'orage...! Elle doit commencer à paniquer...! Que va-t-elle faire si elle parvient au sommet, vers la Pierre St Martin ?

Il ne me reste qu'une solution : arrêter une autre voiture, mais elles se font rares sur cette petite route ! Enfin... en voilà une ; elle stoppe gentiment à ma hauteur. Je demande d'avoir la gentillesse de dire à la dame qu'ils vont rencontrer, que son mari se trouve à l'arrière et non pas à l'avant comme elle le croit. Stupéfaction dans le regard de la passagère, mais c'est sûr, ils feront la commission.

Je continue donc à grimper, quelque peu rassuré et, finalement, à la sortie d'un virage, je vois un bolide qui dévale la pente. C'est bien elle, mon Annette ! Comme de bien entendu, elle n'avait pas vu la bifurcation. Elle comprend bien vite mon humeur...et, en plus, comme le temps est à l'orage...

Les nuages commencent à s'amonceler et deviennent vite menaçants ; plus question de terminer notre circuit : faut rentrer au plus vite ! Comble de malheur, je crève en fin de descente et pour terminer, en croyant prendre le bon raccourci, nous devons nous « taper » le court mais sévère col de Lie. La sortie se termine quand même par de grands éclats de rire, car, c'est seulement en arrivant au camping que les premières gouttes de pluie commencent à tomber.

J'ai depuis, promis à Annette de me munir d'un pinceau et d'un pot de peinture afin de baliser les itinéraires ou bien de garnir les poches de mon maillot de petits cailloux blancs et de les semer... comme le Petit Poucet.

Annette et Gilbert LACHAIZE N°4151 - 4152 de VILLENEUVE-sur-LOT (Lot et Garonne)

UN EXTRA DUR : LE CHOP GAP

Vous ne le connaissiez pas ? Moi non plus, du moins jusqu'à ce beau matin de juillet 1999 où il a pris place dans ma mémoire au rang des inoubliables.

Parti à l'aube de Carlton, qu'on se gardera bien de confondre avec le Carlton, un genre d'établissement que m'interdisent d'un commun accord ma bourse incompatible et ma dignité de cyclochard... parti de Carlton donc, plus précisément des profondeurs du porche de l'église, je me lance à l'abordage des Cleveland Hills, dans le parc national des North York Moors. Sous le ciel bleu traversé de voiles de cirrus, le soleil bas découpe les doux reliefs en zones d'ombre et de lumière. Des pentes assombries de sapins dominent les prairies constellées de moutons. C'est trop beau pour que ce soit gratuit. Et de fait, ça ne l'est pas ! Pour entrer dans ce parc, le prix à payer est un taux assassin d'au moins 20 %. La petite route est déserte ; sans honte exagérée, je passe tout à gauche, moi y compris, habitué que je suis aux extravagances des routes anglaises. Plus tôt qu'espéré, me voilà déjà en haut : c'est le Chop Gap, l'écriteau le dit, sans préciser l'altitude. A mon avis, guère plus de 300m, pas de quoi plastronner pour faire reluire la collection. Extra dur, vraiment ? J'avais oublié qu'un col a généralement deux versants et qu'il est prématuré de chanter victoire avant d'être arrivé en bas ... où je n'arriverai jamais. En pleine euphorie, dans la descente, un brusque blocage de ma roue avant m'envoie au bitume, authentique élément extra-dur de ce col ridicule. Un petit lapin de garenne agonise, coincé entre les rayons et la fourche tordue. Pauvre petite bête. Ta mère t'avait pourtant bien dit de faire attention aux autos. Tu n'auras pas vécu longtemps, excuse-moi, je ne recommencerai plus. Mais songe un peu que tu aurais pu aussi bien m'offrir un de profundis prématuré. En te voyant expirer dans mes rayons, j'avoue que j'ai plus de chance que toi malgré mon bassin fracturé, le vélo mal en point, la saison fichue, sans compter la farce de m'expédier pour quatre jours en pension complète à l'hôpital de Middlesborough, épreuve elle aussi extra-dure pour un appareil digestif de continental normalement constitué.

Tout ça pour dire qu'on n'a pas forcément besoin de monter très haut pour épingler un col très dur et que la qualité du souvenir peut parfois être à raison inverse de la hauteur de l'exploit.

Michel PERRODIN N°26
de TALANT, (Côte d'Or)

LE COL ROUTIER LE PLUS HAUT DU MONDE POUR MES 50 ANS

La cinquantaine approchait, et se profilait l'idée de faire quelque chose d'un peu exceptionnel pour marquer l'événement. J'eus le déclic en lisant la revue des «100 cols»: le Kardung-la, le toit du monde. C'est ça que je vais faire !

D'abord j'en parlais à Daniel, grand complice quand il s'agit d'aller grimper des cols. Et j'ai compris que si j'avais lancé le projet la première, il en avait eu l'idée bien avant moi, accumulant les renseignements et récits de voyage pour plus tard, après les montagnes Rocheuses, le Colorado... etc

Ensuite il fallait en parler à la maison. Pour Michel cela ne pose pas de problèmes. Nous avons des goûts différents (ce qui laisse parfois des regrets) mais nous respectons les désirs de l'autre. Parfois j'avais un peu honte de le laisser si longtemps pour un voyage lointain. Alors je me donnai bonne conscience en me félicitant de l'avoir poussé à faire le marathon de New York il y a quelques années. Et en juin, je l'aidai à réaliser un rêve : la transvolcanique en course à pied. L'épreuve ayant été annulée, je lui proposai de la faire en individuel. J'assurai l'intendance et le ravitaillement, ce qui lui permit de rallier Volvic à Super-Lioran en 3 jours. Pas de problème non plus du côté des filles : Angeline a 17 ans et, maman partie : «Ca fait des vacances». Marie trouvait normal mon envie de voyage, mais aurait préféré que je parte dans un pays plus civilisé : «Pourquoi tu ne vas pas en Norvège ? C'est joli et il y a des cols.»

Après beaucoup de recherches de renseignements, de préparatifs, des moments d'euphorie et de stress, le départ arrive : Roissy-Delhi-Lem, où je dois rester deux jours à l'hôtel en attendant que passe le mal d'altitude pendant que Daniel visite les monastères environnants. Ensuite un itinéraire de 5 jours sur la route de Srinagar pour visiter les monastères d'Alchi et Lamayru et faire le Fotu à 4067 m. Tout cela permet à nos organismes de s'habituer à l'altitude. De retour à Lem, l'hôtelier nous obtient sans problème les autorisations pour aller au Kardung. Il faut être quatre pour faire la demande, mais il a sous le coude les photocopies de passeport de deux Néo-Zélandais. Sans sa complicité, nous pourrions obtenir celle des agences de voyage.

Enfin le 12 septembre 99, le grand jour. Le Kardung-la qui nous a tous fait rêver, et sur lequel planait le doute de l'autorisation, c'est aujourd'hui que nous allons le gravir. Départ à l'aube, nous emportons les petites sacoches arrières pour transporter suffisamment de vêtements chauds, de nourriture et 6 litres d'eau minérale pour nous deux. Nous n'avons que 40 kilomètres de montée pour 2100 mètres de dénivellation, mais aucune possibilité de ravitaillement sur une fin de route non goudronnée. En partant du Ladakh, la pente n'est pas très raide, la difficulté vient de l'altitude et non de la dénivellation. Malgré un temps couvert, les dix premiers kilomètres sont très agréables. La température est fraîche, nous remontons un torrent, le paysage est encore vert avec des cultures en espaliers, des maisons dans le creux de la vallée. Puis l'univers devient très minéral. La température se rafraîchit. Le coup de pédale est lent mais encore facile. Nous sommes au cœur d'un univers géant, envahis par une impression d'immensité. Il nous faut nous arrêter de temps en temps pour souffler et boire. Nous en profitons à chaque fois pour nous imprégner de ces panoramas grandioses, d'une envoûtante beauté. Au camp militaire, il nous faut montrer notre autorisation. Le fait que nous soyons deux et qu'il y ait quatre noms sur le papier ne pose pas de problèmes. Encore quelques kilomètres de route assez faciles, puis le goudron se dégrade, et rapidement, plus d'asphalte mais de gros cailloux, impossible de rouler, il nous faut pousser. Des ouvriers sont en train de construire la route dans des conditions épouvantables. Par dizaines, ils cassent des cailloux au marteau et les étalent à la main au milieu du chemin. D'autres chauffent du goudron dans des bidons et le répandent sur les cailloux. Et nous poussons nos vélos sur le goudron pas encore sec. Ca colle aux chaussures, ça colle aux pneus, parfois les roues ne veulent plus tourner. C'est la galère. Puis l'état de la route s'améliore un peu, mais pas notre état général. Nous ne sommes pas malades, seulement fatigués et nous nous essoufflons rapidement.

A force d'avancer doucement, le Kardung-la finit par nous accueillir. Accueil un peu froid, le vent est glacial, nous nous hâtons pour nous couvrir. Nous faisons quelques photos devant la borne sur laquelle nous lisons avec fierté : «Le chemin praticable le plus haut du monde - altitude 18380 pieds». Nous sommes heureux, mais n'avons pas le temps de déguster notre joie car il faut assurer le retour. Deux camions se préparent à partir, sans perdre de temps, nous leur demandons s'ils peuvent nous descendre avec nos bicyclettes. C'est avec joie qu'ils acceptent de nous rendre service.

Nous arrivons à Lem juste avant la nuit. Bien sûr, nous sommes un peu déçus de n'avoir pas eu le temps de poser longuement au sommet, déçus de ne pas être redescendus en vélo. Mais tellement contents d'avoir franchi ce col qui nous a tant fait rêver et qui nous fera encore rêver longtemps. «World highest motorable road» et pour positiver, ce retour en camion nous a permis d'apprécier l'accueil, la spontanéité et le sourire des gens du pays.

Dès le lendemain nous quittons Lem pour Manali. Une autre partie importante du voyage puisqu'elle consiste à traverser les plateaux désertiques du Ladakh entre 4 et 5000 mètres d'altitude avec 5 cols sur le parcours. Cette expédition-là aussi, elle nous tient à cœur car nous allons affronter cette inconnue qui nous attire, l'aventure, l'autonomie totale pendant 2 jours (sur les 9 du voyage), le manque de confort, le froid, l'imprévu... Mais aussi le bonheur, la liberté, l'immensité d'un paysage minéral d'une grande beauté. Un parcours en communication perpétuelle avec la nature, les espaces démesurés, le silence interrompu de temps en temps par les camions...

Le voyage fut génial. L'aventure est passée mais elle n'en finit pas de me faire rêver. Les paysages viennent ensoleiller l'hiver toujours un peu triste.

Maryvonne DRIARD-TERRIER N°159
de FLEURY LES AUBRAIS (Loiret)

CYCLOSOPHIE ET CENTCOLISME

Faut-il considérer globalement la pratique cyclo-montagnarde comme un seul et unique loisir? N'est-ce pas aussi un peu de philosophie? Essayez de grimper en arrêtant de pédaler et tout d'un coup, sans crier gare, vous finissez par tomber. Ce n'est pas rien, car vous êtes ici en présence d'un symbole capital : l'équilibre lié au mouvement... Et le même, s'essayant à garder l'équilibre en effectuant ses premiers tours de roue, d'interroger...

... Dis-moi, Papy ! Et appartenir aux «Cent Cols» ! Est-ce bien aussi un tout autre loisir ?

- Philosophiquement : oui, à coup sûr ! Le « Centcoliste », tel le funambule sur son fil, déplace obliquement et de façon de plus en plus précaire au fur et à mesure qu'il s'élève, un centre de gravité. Le randonneur marcheur, s'il s'arrête, son équilibre n'en est pas compromis, le « Centcoliste » lui, devient boiteux, une sorte de canard sur trois pattes : deux roues et un pied rivés à la pente. En revanche, il peut se délecter des délices des descentes à roue libre, ce que ne peut s'offrir le marcheur. Si l'on considère les efforts à fournir pour grimper (et Dieu sait s'il y en a !), les effets restent identiques, car n'oublions pas que le mouvement est le fruit de l'effort : pas vrai ? Or, sans effort, vous redevenez immobile et du coup, ce même canard sur trois pattes : deux roues et un pied figés au sol.

... Dis-moi, Papy ! Et appartenir aux "Cent Cols" ! Est-ce bien tout de même un tout autre loisir ?

- Sociologiquement : oui, tout à fait ! Ecole d'abnégation et de volonté, le « Centcolisme » est une belle leçon où se conjuguent morale et santé et qui se combine harmonieusement avec tous les épicurismes cyclistes, à savoir : plaisir de l'œil embrasé par les couleurs et les lumières des reliefs traversés à allure réduite, réception des senteurs des matins pâles, perceptions des murmures de la nature, griseries des descentes...

Vu sous un angle plus psychanalytique, c'est peut-être d'abord la continuité de l'enfance. Souvenons-nous, l'enfant (mâle) a généralement deux jouets cultes : le ballon et la bicyclette. Alors, la pratique du « Centcolisme », n'est-ce pas retourner en enfance ou ne pas en sortir tout à fait ? Ne trouve-t-on pas chez nous des enfantillages dans nos manières et nos rites ? Fierté de sa machine à braquets multiples (jouet). Combinaisons et variétés des modalités de notre pratique (jeux).

A cela, ajoutons-y un zeste de sociologie, car n'oublions pas que sur un vélo, tout le monde est logé à la même enseigne, fortuné ou fauché : pour grimper : faut appuyer les gars, et fort ! Un processus contraignant et égalitaire guère prisé par les embourgeoisés. Avec de l'argent, on peut s'élever de plus en plus vite en voiture, pas à vélo. Même avec du matériel ultra sophistiqué et onéreux, on ne réduit que très passablement l'effort à fournir.

... Dis-moi, Papy ! Et appartenir aux «Cent Cols» ! Est-ce bien encore un tout autre loisir ?

- Linguistiquement : oui, volontiers ! Qui possède ces codes dont les signifiants constituent un indice d'appartenance au milieu et où l'apprentissage des termes fait partie de l'intégration. Un « Sanscoliste » ne différencie pas la côte, la bosse, le faux plat, le coup de cul, la montée, le raidillon, la pente, le mont, le col, le pas, la baisse, le goulet... et j'en passe (vous le savez bien) ; terrains sur lesquels nous nous escrimons le plus souvent en « danseuse », ce dont vous n'avez pas l'exclusivité, mesdames ; je le regrette et m'en excuse.

Dans de nombreux cas, le champ lexical est particulièrement bien corsé lorsqu'il ne devient pas carrément hilarant. Nous, les « Centcolistes », pouvons affirmer avoir la pédale légère et rouler la fleur au guidon, que nous mettons toujours les grandes soucoupes à l'arrière et les petits plateaux à l'avant (pas les petits plats dans les grands), que nous sommes (majoritairement, je crois) des partisans du tout à gauche et, ô paradoxe, dans le même temps, que nous ne faisons que rarement rosir ni jamais rougir le treize dents, tout juste nous arrive-t-il de temps à autre et pour notre seul plaisir, de mettre une dent en moins (y comprenne

qui pourra !)... Arrêtons là, j'en perds les pédales, me méfie des retours de manivelles et crains par-dessus tout de finir à la potence.

... Dis-moi, Papy ! Et appartenir aux «Cent Cols» ! Est-ce bien toujours un tout autre loisir ?

- Historiquement : oui, sans conteste ! Accompagné d'une mythologie, c'est-à-dire d'une histoire qui se transforme souvent en légende, avec ses chevaliers errants qui deviennent des héros ou des martyrs, avec ses lieux mythiques qui résonnent d'exploits ou de drames.

Quel Don-Quichotte «Centcoliste» dans son subconscient n'a jamais fantasmé sur ces itinéraires de légende, sur une pente de Ventoux, dans un tunnel de Parpaillon, quelque part entre Cerbère et Hendaye, Thonon et Trieste ou sur un camino de St Jacques de Compostelle ? N'a-t-il jamais ressenti la moindre palpitation au ventricule gauche, éprouvé le moindre frisson dans le bas de l'échine, exercé la moindre vibration sur sa corde vocale sensitive ?

Et les chasseurs de cols, ne poursuivent-ils pas inexorablement le feuilleton de Sisyphe et de son rocher ? Enfin, ont-ils seulement tous su qu'ils perpétuaient la grande tradition vélocipédique ? Resterait beaucoup à dire là-dessus.

Pourtant, à la fin de ce pseudo-mi-peu sérieux exposé, force est de constater que la question fondamentale reste toujours posée : qu'est-ce qui nous fait pédaler, nous les «Centcolistes» aquitains ? En enfourchant notre petite reine sublimée, sans y prendre garde, ne roulons-nous pas, comme attirés par le mirage de l'image idéale qui nous conduit chaque fois un peu plus haut, jusqu'aux cîmes de nos monts de Pyrène revêtues de bleu et de blanc ? Ne nous sentons-nous pas comme poussés par les alizés remontant des plaines de notre littoral vers quelque princesse des mille et une nuits, si belle qu'on eut dit l'astre de la nuit lui-même, dans l'éclat de sa plénitude, planté là, au beau milieu de l'échancrure du col ?

Va donc savoir !

LABAYLE Norbert N°2520
de MARLY-LA-VILLE (Val d'Oise)

L'ABSENCE D'HUMILITÉ DANS UN JOUR BIEN HUMIDE...

Déjà une semaine de passée à Saint-Pée-sur-Nivelle et seulement quelques sorties, histoire d'augmenter le capital cols.

Toute la nuit il a plu ; mais au matin, le temps, bien qu'incertain, se maintient du mieux qu'il le peut, car, de gros bouchons de brume se vautrent dans la vallée. Compte tenu du risque encouru, j'envisage de me «faire» un petit col proche de St-Pée : le Col de Méhatché (716m), une simple formalité.

Mise en jambe avec le faux plat qui rejoint Espelette sur une route trempée par les orages de la nuit. Les prévisions météorologiques n'étant pas fameuses, il ne faut pas traîner. Dans la cité du piment, je prends à droite, la petite route qui évite Cambo-les-Bains et aboutit directement à Ixassou et Laxia.

Sur la Michelin, j'avais bien repéré cette route en pointillés rouges ; légende : difficile et dangereux accompagné de deux fois trois chevrons, deux fois 18 % et qui se termine en cul de sac. Après 200 km de montagne, ça doit faire mal, me dis-je, mais, pour une sortie de 30 bornes...!

La route commence par s'élever dans les bois et, sur la gauche, un torrent dévale tout en furie. Allez ! En danseuse, 42x16 puis, 42x17. Bien qu'aucune distance ne soit portée, j'ai évalué 10 km d'ascension. Enfin, un faux plat pour une petite relance ; j'en profite pour mettre le 15, mais toujours en danseuse, dans une courbe un peu boueuse !

Trop tard... Je l'avais pressenti : dès que mes roues l'ont abordée... Le vélo chasse et se couche... et moi avec ! Patatras, et me voilà couché sur le flanc gauche.

Mon vélo !!! Mon vélo neuf... La guidoline est recouverte de boue mais ne semble pas arrachée. Le blocage rapide s'est ouvert et la pédale est bien rayée. C'est ma hanche qui a tout pris...et le vernis est parti sous le cuissard et au coude.

Je me remets en selle et... bon ! Finissons-en ; mais la pente s'accroît : 42x19.

Ce n'est quand même pas ce petit col qui va me bloquer ? Je ne vais tout de même pas passer sur les braquets de montagne ?

42x21 : c'est que ça monte vraiment !!!

42x23 : tu parles d'une vacherie !!!

42x26 : celui-là, je l'étreigne... et il passe bien.

J'ahane, je m'arqueboute, je tire sur le guidon et, malgré tout cela, je vais coincer...

«Au lieu de faire le fanfaron, t'aurais mieux fait de passer directement sur le 30 dès le début ; t'en aurais de la réserve, maintenant !»

Ce qui devait arriver arriva... La chaîne saute... Je réussis à sortir mes pieds des blocages et ne tombe pas, je ne sais comment !

Résultat : la chaîne reste bloquée entre le petit plateau et la base. J'ai beau tirer dessus, rien n'y fait. Je ne peux en débloquent qu'une partie ; ce qui fait souffrir mon bel émailage... et, moi aussi.

Je ne vais tout de même pas redescendre à pince ce fichu col à vaches !

Enfin devenu modeste ; la leçon ayant porté ses fruits, je repars 30x19, le cul sur la selle.

Oh la vache ! 30x23, en fait de vaches, il s'agit de moutons qui paissent là, juste sur le bord. La route est couverte de crottes.

Mais, c'est pas vrai, je vais encore coincer... 30x26 et en danseuse. Ma roue arrière patine sur les crottes, mais le sommet est proche ; alors, dans un dernier rush, je monte... je glisse... je patine... et... j'avance. Ouf, j'y suis !!!

Au sommet, deux bergers en 4x4, me regardent avancer, incrédules ; ils ne doivent pas voir souvent de cyclistes, ces deux-là ! Peut être seuls des VTT doivent s'y aventurer !

Je suis en nage malgré la fraîcheur en ce matin humide. J'enfile le coupe-vent et m'enquiers de l'éventualité d'éviter la descente suicidaire. En effet, plus bas, je trouverai sur la gauche une route qui gommara une partie de cette dangereuse descente pour remonter vers «pipi de chat» un autre petit col : le col de Legarre (349m), et qui s'ajoutera à ma liste, avant de rejoindre Espelette et St-Pée-sur-Nivelle.

Simple conseil : les cols à vaches en VTT... oui, sinon ; méhatchez-vous !!!

Jacques DEMY N°1493 de BOUGUENNAIS (Loire-Atlantique)

LA BICYCLETTE APPRIVOISÉE...

Avignon, quelle belle ville ! Il y a beaucoup de monuments et de théâtres, mais je ne peux pas jouer Hamlet, ni Roméo. Non, alors je vous propose «la bicyclette apprivoisée».

Avec elle, il doit être possible de monter quelques cols et même d'aller jusqu'à Briançon...

Après avoir traversé la Provence, j'ai réussi à planter la tente au col Saint Sébastien, 605m au-dessus de Menton, à l'entrée de Sainte Agnès où toutes les chambres étaient prises. Il y a juste la place, à côté de la chapelle de Saint Sébastien et pour l'eau, c'est en face. Le lendemain matin, un curieux pèlerin s'est approché pour me demander du feu en échange de quelques prunes ! Plutôt jeune, sans nom ni adresse, un vrai végétarien qui ne mange ni œufs, ni bœuf, ni poisson. Par contre, il peut chaparder des prunes et fumer ! Après de bonnes paroles, il est reparti, vers Peilles, à la recherche d'une cascade...

Personnellement, je ne m'éloigne pas de la bonne voie en allant vers la Vésubie. Avec 12 cols en 60 km : les Banquettes, Segra, Baisse du Pape, Braus, etc... Au bout, Roquebillière et son camping sympa, situé dans une zone inondable, mais avec une digue en construction ; alors ont est rassuré !

Pour terminer sur une note gaie, j'ai, en passant à Opio, une pensée pour Coluche qui se tua sur cette route qui sent si bon les fleurs...

Et si la Marianne de l'an 2000 a droit à un nouveau visage (elle est belle Laetitia Casta !), pourquoi Coluche n'aurait-il pas le droit, lui aussi, à sa statue ?

Francis FONTAINE N°2795
d'ABBEVILLE (Somme)

UN TANDEM DÉPAREILLÉ

Dans les fables, Jean de la Fontaine fait voyager bien des compagnons. Les uns semblent être faits pour aller de concert : ainsi en est-il des deux ânes. Mais l'un porte le sel et réussit à franchir la rivière tandis que l'autre, chargé d'éponges, s'y noie. D'autres ne paraissent pas destinés à s'accorder. Comment la tortue pourrait-elle voler en compagnie de deux canards ? Est-il bien raisonnable pour le pot de terre de pérégriner avec le pot de fer ? D'autres encore s'accorderaient mieux, mais, à l'instar du meunier, de son fils et de l'âne, sont trop sensibles aux lazzis des quidams et, par conséquent, n'avancent guère. Enfin, le fabuliste, après avoir conté l'histoire des deux chèvres et celle de l'âne et du chien termine en écrivant :

«Je conclus qu'il faut qu'on s'entraide.»

Ce préambule peut vous paraître quelque peu incongru pour des adeptes de la petite reine, pourtant, vous vous demandez régulièrement, surtout si vous faites de la montagne, s'il convient de rouler seul ou en groupe. S'il est vrai que la présence d'autres randonneurs donne de l'agrément et stimule les énergies, elle présente l'inconvénient majeur de risquer d'imposer aux participants une allure qui ne leur convient guère.

Or donc, le jeudi 29 juillet, par un temps fort mitigé et après avoir les jours précédents, escaladé le Montgenèvre (1850m), l'Izoard (2360m) et le col de l'Echelle (1762m), je quittais Briançon avec mon épouse et entreprenais d'escalader le Lautaret (2057m) puis, dans la foulée, le Galibier (2642m). Je dois aussi vous l'avouer : Françoise et moi avons notre âge. A cela, ajoutons qu'elle préfère nettement les plaines du Comtat Venaissin aux pentes abruptes du massif des Ecrins.

Nous avons convenu de rouler ensemble, à son allure jusqu'à Le Monétier-les-Bains. La sortie de Briançon s'avérait quelque peu ardue, puis, à Chantemerle, nous pouvons entrevoir le petit village de Le Villard-Laté d'où part la redoutable ascension du Granon (2143m). Le parcours est ensuite assez roulant et d'un pourcentage assez moyen. Nous arrivons enfin à Monétier-les-Bains où Françoise se proposait de m'attendre.

Alors que nous étions assis sur un banc en bordure de route, notre attention est attirée par un coureur pédestre (quadragénaire) qui, torse nu, traversait la localité à vive allure. Après un temps de repos, nous nous séparons donc, Françoise ne sachant encore si elle allait faire du lèche vitrine ou tenter d'escalader le Lautaret. (Prophétie de Jean Racine : «elle flotte, elle hésite, en un mot, elle est femme»). Pour ma part, je décide de passer à l'offensive, et remonte donc la vallée de la Guisane à un train soutenu qu'autorise la faiblesse du dénivelé. A hauteur du Lauzet la déclivité devient sérieuse et mon rythme décline. Devant, en point de mire et sur le bas côté gauche de la route, voilà mon coureur à pied. Son allure est régulière et puissante ; je reviens progressivement à sa hauteur et engage la conversation. Comme un vent contraire s'était levé, il change de côté et se met à l'abri dans ma roue, comme pour se protéger. Nos échanges verbaux sont brefs et moi, je finis par adapter mon allure à la sienne ; un petit 12 km/h. Lui, il est toujours égal à lui-même, c'est à dire fort malgré les 6 % des derniers kilomètres.

Je dois vous avouer que je ne suis pas fâché de cette compagnie, car, le doute s'installant facilement dans mon esprit avec la perspective d'un Galibier qui se profile à l'horizon, cette montée raisonnable me permet d'économiser mes forces sous un prétexte chevaleresque.

Que doivent penser les rares touristes de ce curieux assemblage ? Est-ce une course poursuite ? Un binôme loufoque ? En tout cas, ce qui est certain, c'est que mon alter ego n'est pas le premier venu : sa spécialité, c'est la montée des cols !

Au sommet, il reprend avec beaucoup de facilité son souffle, remet avec délicatesse sa chemisette qu'il tenait à la main et attend tranquillement son épouse qui doit venir le prendre. Profitant de l'intermède, je fais fixer sur la pellicule, par un touriste, cette alliance du marathonien des cimes et du cycliste chasseur de cols.

Ne restait plus qu'à me lancer sur les pentes du Galibier en me faisant tout petit face au vent. Naturellement, mon cœur battait la chamade lorsque je passais devant le souvenir Henri Desgranges et, c'est épuisé que je parvenais enfin au sommet. Reprenant haleine, mains serrées contre le guidon, je me récitais encore une fois cette citation de Valéry :

«O récompense après une montée qu'un long regard sur le calme des Dieux !»

Ensuite, je redescendais doucement vers le Lautaret où je retrouvais Françoise qui s'était offert son premier 2000. Je la félicitais et lui contais cette singulière conjugaison d'efforts entre deux équipiers improvisés. Sans lui, ne serais-je pas allé trop vite dans le Lautaret et n'aurais-je pas «coincé» dans le Galibier ?

Jean de La Fontaine avait-il raison... ou pas ?

Henri BRIET N°4418
de GREZ (Belgique)

IL FAUT VIVRE DANGEREUSEMENT !

Nous sommes un certain nombre au club de Mulhouse à faire partie de la Confrérie des «Cent Cols». Cela fait quelques années que je descends sur la Côte d'Azur pour une mise en forme de début de saison. Il y a sur le camp militaire de Canjuers le col de la Glacière. J'avais décidé d'y aller un jour, en prévenant la base militaire. Un soir au repas, un copain suisse me tape sur l'épaule «si la météo est bonne, demain on y va ?» Le lendemain, il voulut partir sans appeler le camp. Nous sommes donc montés au col du Bel Homme et arrivés à Brovés, village mort. Deux premiers panneaux d'interdiction furent franchis. Seule, je n'y serais pas allée. Nous sommes montés au col sur une route en mauvais état et redescendus de l'autre côté. Nous avons rencontré des militaires armes au poing, à qui j'ai essayé de faire un charmant bonjour. Un panneau indiquait «Val d'Avaye». C'est bien vers le col d'Avaye que nous voulions aller.

Nous avons à nouveau rencontré des militaires et, malgré le panneau couché à terre, nous ne leur avons pas demandé notre chemin. Et nous nous sommes retrouvés sans le savoir sur une route empruntée en général par des chars. Nous aurions dû être depuis longtemps sur la route goudronnée menant à Seillans quand un chien aboya. Son propriétaire, stationné à un carrefour était un berger. Il ne connaissait pas la route de Seillans et il nous dit d'emprunter la route de gauche qui allait nous mener au-dessus du Bel Homme. Il faut dire que celle de droite ne nous attirait guère car il y avait des exercices de tir et des fumées grises qui s'élevaient du sol. Il nous demanda aussi de ne pas dire que nous l'avions rencontré...

Marie Louise TEMPE N°3107
de MULHOUSE (Haut-Rhin)

LES MOUTONS DE LA CAYOLLE

L'envie m'était tombée dessus sans prévenir : profiter des derniers jours de septembre pour gravir un des seuls cols routiers alpins manquant à ma collection ; je veux parler du col de la Cayolle. L'aventure ayant été rapidement mise sur pied et dès le visa de sortie délivré par mon épouse, le 29 septembre au petit matin, je quittais Barcelonnette accompagné d'un soleil un peu pâlichon.

Dès la sortie de la ville, je rattrape un compagnon de route paraissant assez âgé (enfin... plus que moi), étranger (nous n'avons échangé qu'avec un anglais de cuisine), bardé de lourdes sacoches et finalement très sympa. C'est à cette catégorie de cyclos que je tire habituellement ma casquette. Sa compagnie est des plus agréables mais, malheureusement, lui veut monter à Allos et moi, à la Cayolle. Nous nous séparons donc à la bifurcation d'où il ne me reste qu'une trentaine de kilomètres pour atteindre mon objectif.

Le ciel est sans nuage, je possède un moral d'acier et me sens physiquement bien dans cette aventure qui doit être à priori, la dernière de ma carrière cyclotouristique. C'est à ce moment là que je reçois un coup terrible au moral : un panneau, placé là depuis peu, indique tout net « Route barrée - Circulation interdite ». Imaginez ! Moi qui ai lâchement abandonné un foyer bien douillet, entamé un voyage en voiture de 1500 km, sacrifié un budget relativement lourd ; tout cela pour venir butter sur un panneau ridicule ! J'en ai les jambes coupées, mais je m'obstine à progresser. J'interroge le chauffeur de la benne arrêtée un peu plus loin ; d'après lui, aucune chance de passer, car au km 6, le pont est en réfection. Je supplie le plus humblement possible celui qui me semble être le chef de chantier, de me laisser traverser. Il m'aboie un « Oui », bien inamical, qui me remplit de joie. Du coup, de l'autre côté, je me sens comme soulagé et retrouve tout mon bel enthousiasme.

La montée est des plus agréables, offrant pas mal de temps de récupération et de plus, pas de véhicules motorisés, vu que la circulation est interdite. Je ne croise que quelques marcheurs qui descendent du refuge situé à mi-col et de petits troupeaux de moutons qui m'obligent à stopper pour leur laisser poursuivre leur chemin.

Après quelques prises de vues sur de joueuses marmottes, j'arrive à ce très beau col de la Cayolle (2327m). Je poursuis à travers la caillasse jusqu'à l'ancien col, tout près du charmant petit lac, puis, j'entreprends la descente sur Barcelonnette. Je n'avais pas fait plus d'un kilomètre, qu'en freinant à l'entrée d'un virage serré, j'entends une explosion à l'arrière.

Ma jante avait rendu l'âme ! A force de freiner sur des sentiers non goudronnés, elle s'est fragilisée. Maintenant que je sais que je ne trouverai pas de véhicule salvateur, vais-je devoir me résigner à descendre à pied durant les 30 km ?

Je remplace quand même ma chambre à air éclatée et ne gonfle qu'à moitié. Ça tient !

Je me hisse sur la selle d'une fesse hésitante et largue les amarres. 50 m, 100 m, ça tient toujours sauf que, presque à plat, je risque de bousiller ma chambre, mon pneu et ce qui me reste de jante. Après une bonne vingtaine de kilomètres qui me semblent interminables, nouvel obstacle. Je butte cette fois sur un énorme troupeau de moutons qui, lui aussi, redescend dans la vallée. A l'arrière plusieurs bergers se consultent et se demandent de quelle manière je vais bien pouvoir passer. Serrés flanc contre flanc, entre la paroi rocheuse et le garde-fou, les bêtes forment une véritable marée ovine dont le premier tournant cache la suite, et ainsi de suite... De peur de m'assoupir avant d'avoir fini de les compter, je m'acquiesce du nombre auprès du premier berger. Il m'annonce plus de 1500 têtes qui couvrent pas loin du kilomètre.

Je finis par m'infiltrer dans le flot des bêtes craintives et, (à contrecœur) à coups de roue avant (la meilleure), je devance mètre après mètre, ces animaux très affolés. C'est seulement en arrivant vers la moitié du troupeau et entre deux virages, que je réalise de l'absurdité de la situation. Je n'aperçois à l'avant et à l'arrière que des dos beiges ! Pour parvenir à la tête du troupeau, il me faudra compter une bonne et grande vingtaine de minutes, sans parler de tous les risques encourus.

Je parviens enfin au pont en réfection ; celui-ci me retiendra encore une dizaine de minutes.

A partir de là, je rejoindrai Barcelonnette sans encombre où le vélociste local (et sympa) me prêtera sa roue arrière personnelle équipée d'un boyau, qui me permettra de poursuivre, le lendemain, les belles randonnées de la vallée de l'Ubaye.

Alain BERJOT N°2832 de SAINTE-MAURE (Aube)

PARTAGE

Avec l'ami Patrice, nous avons pédalé, grimpé, sué, descendu, aimé des paysages fantastiques, fixé des images sur la pellicule...

Avec les cyclistes croisés, avec ceux que nous avons dépassés, avec ceux qui nous ont doublés, nous avons partagé les routes...

Avec les coureurs que nous avons vu passer, avec les jeunes avides de chronos, avec les anciens plus expérimentés, avec les grincheux, avec les joyeux, avec les contemplatifs ou les pressés, nous avons partagé, sans doute à leur insu, des moments de bonheur...

Entre Hendaye et Cerbère, sur la route haute des Pyrénées, avec Patrice, nous avons visité des régions magnifiques, et chacun sur son vélo, chacun à sa manière et à sa façon, avons vécu le partage.

Epris de grands espaces, de liberté, de nature et de montagne, nous avons, de l'Atlantique à la Méditerranée, randonné de Pays Basque jusqu'en Navarre et pénétré en Aragon en contournant le pic du Midi d'Ossau.

Nous avons admiré les cirques de Gavarnie, de Troumouse et d'Ordessa et grimpé les prestigieux Tourmalet, Aubisque, Boucharo, Peyresourde, Cabus et autres Roques Blanches au prix d'efforts gratuits partagés. Nous avons continué en direction du Val d'Aran, passé les Encantats de la Bonaigua et sans transition, nous sommes arrivés en Pyrénées andorranes en franchissant le Port de Cabus à 2300 m par une piste inoubliable.

Puis, nous sommes entrés en Pyrénées méditerranéennes par le Port d'Envalira et le Puymorens. Nous avons atteint l'Abbaye de St-Martin-de-Canigou par sa route très escarpée, erré dans le massif des Albères et découvert Mantet dans son écrin verdoyant avec ses chevaux en semi-liberté.

Enfin, nous avons culbuté en pays catalan au sommet de la Collade des Roques Blanches (2252 m), prétexté une visite à l'Abbatiale d'Arles-sur-Tech, de son orgue et de son cloître des 9ème et 11ème siècles ainsi qu'à la cathédrale du 11ème siècle de Elné et à ses merveilles architecturales.

Nous ne parlerons pas de la Côte Vermeille vue de la tour Madeloc, ni de sa célèbre montée pour y accéder.

Et pour finir en beauté, ce périple de 1500 km agrémenté de 65 cols, dont 7 à plus de 2000 m, en guise de récompense, et en prime, nous avons longé la Grande Bleue d'Argelès-sur-Mer à Cerbère.

De la Côte Basque à la Côte Vermeille, que de souvenirs à n'en plus finir ! Que de joies simples et pures...! Et comme toujours, partagées.

Jean-Claude MOUREN N°1870 de GARDANNE (Bouches-du-Rhône)

Jean-Claude MOUREN est décédé le 7 janvier dernier. Sa mort brutale et incompréhensible a laissé ses proches et ses très nombreux amis dans la peine. Très apprécié par tous ceux qui ont eu la chance de le rencontrer, sa disparition nous laisse un grand vide. J.P.

JE PENSE, DONC JE SUIS. J'ESSUIE, DONC JE HAIS

Je monte et je sue, j'essuie et je panse, je pense et je hais.

Je hais ces cols qui n'en finissent pas de monter.

Je hais le gouvernement qui en a indexé le pourcentage sur celui de l'inflation.

Je hais les diesels, les 95 % de 4x4 qui circulent sur le goudron et même les 95 % de VTT qui font pareil.

Je hais les mouches sans laisse et les chiens collants.

Je hais les cyclos qui s'arrêtent ou pire, poussent leur vélo ou plus pire le portent (c'est la honte de la profession !). Avez-vous vu un cavalier porter son cheval ? Un chamelier son chameau ? Un motocycliste... ? Un automobiliste... ? Est-ce que je le porte, moi ? Pas question, il ne faut pas inverser les rôles. Est-ce que je m'arrête, moi ? Jamais !

«Te souviens-tu ?» me souffle une voix... «C'était dans le... «C'était pour satisfaire un besoin naturel ! « Et dans le ... « C'était pour une photo. Et cette autre fois, c'était pour attendre mes compagnons moins doués.

Je hais cet autre cyclo qui ose me doubler pendant que je ne me méfie pas ; à la vitesse où il va, il n'ira pas loin le pauvre, et avec le maillot qu'il porte sur le dos, il ne doit pas avoir de l'eau dans le bidon, lui !

Je hais la charmante personne qui pique-nique au bord d'un ruisseau, bien à l'ombre, et qui me dit : «Vous en avez du courage, monsieur », et moi effaçant mon rictus, dans un sourire, «C'est un plaisir, madame», avant de m'effondrer sur mon cadre le virage passé. Chaque année je la rencontre et je la soupçonne de se placer là, uniquement pour me narguer.

Je hais ma compagne, larguée dès le début de la pente, et qui maintenant, avec son tout à gauche, mouline comme une forcenée, me rejoint en souriant, le souffle quasiment normal... Moi qui l'ai initiée aux cols, aux grands cols, quelle ingratitude ! En plus, c'est sournois ces petits développements, c'est bien un truc de femme !

Je hais les cols, les 100 cols ; d'ailleurs, je vais faire dissidence, fonder mon propre club, mais pas un truc avec des charges, des soucis, des devoirs, des comptes, non : président à vie, Chef, Führer, un truc démocratique en somme.

Règlement :

1) Faire partie des cent cols (faut écrémer, quand même).

2) Habiter au sommet d'un col de plus de 500m (on rigole moins).

3) Que ce col ait été le premier effectué (et je suis sympa, les cyclos habitant un plus de 2000m ou ayant commencé par là, sont acceptés d'office).

Je signale encore que les cotisations seront payables au chef vénéré sous forme de repas gastronomiques ou de Bordeaux grands crus.

Mais que vois-je ? Un panneau me disant que j'ai fini de souffrir, de délirer, de haïr. Encore une fois me voilà au sommet, un de plus !

Je suis sur un petit nuage. Ah, ça détend, le vélo, on devient plus tolérant. Je suis tout amour, je salue les 5 % de VTT qui sortent de la forêt et traversent la route (en vociférant quand même), les 5 % de 4x4 qui les suivent (en puant quand même) et aussi les motards (qui pétaradent quand même).

Je suis tout amour, mais allez un peu plus loin faquins ou je lâche mes chiens (ça changera), on ne joue pas dans la même classe !

Je suis tout amour, mais je refuse le bidon et la pâte de fruits tendus par ma compagne, pas si bête. Et s'il y avait un contrôle sur la route du retour ? Je ne veux pas me faire avoir avec son Antésite et ses vitamines. Ils sont sévères, cette année, aux cent cols, ils ont des consignes, alors pas de risques.

Allez, pas de temps à perdre, on est des pros. Tel l'aigle moyen, je jette un dernier regard sur le vaincu, je sors et ajuste mon vieux casque en cuir.

Cerise sur le gâteau, la descente m'attend, et au loin une nouvelle victime se profile à l'horizon. Je la hais déjà !

Jean-Pierre SALES N°576
de GRENOBLE (Isère)

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE ?

J'avais tout oublié des randonnées cyclistes
J'avais perdu la foi, l'amitié, l'émotion,
Tout ce que l'on ressent en bon cyclotouriste :
Les joies du peloton, ses bonheurs, ses frissons...

Je ne connaissais plus le goût de l'aventure,
L'ambiance des grands raids, des brevets, des rallyes,
Le choix des beaux circuits au sein de la Nature,
Ma vraie raison de vivre s'était évanouie...

Mon vélo somnolait, pendu dans le garage ;
Les balades en campagne devaient bien lui manquer ;
Il rêvait, j'en suis sûre, d'un pieux pèlerinage
A tous les cols franchis depuis quelques années.

Malgré mon corps meurtri, je gardais confiance
Aidée par mes amis, cyclos de grands chemins ;
Ayant mis dans mon cœur un souffle d'espérance
Ils m'ont remise en selle, vers d'autres lendemains.

J'ai connu tour à tour les espoirs et les doutes,
Et mon esprit chagrin balaya ses soucis ;
Découvrant à nouveau chemins, sentiers et routes
Ainsi que des copains, complices de mes folies.

Eprouvons du plaisir à sentir la caresse
Du soleil sur la peau, du vent dans les cheveux !
Profitons d'un printemps qui vibre avec ivresse,
D'un feuillage d'automne aux tons délicieux.

Goûtons avec délices aux randonnées cyclistes,
Aux joies franches et saines au cœur d'un peloton !
Savourons la fierté d'être cyclotouriste
Vivant de grands moments de notre Fédération.

Arlette, N°2845
de SERIGNAN (Hérault)

UN VRAI MIRACLE

Un soir d'avril 1998, nous nous retrouvons dans un hôtel agréable à Montélier, à l'est de Valence. Les offices de tourisme consultés m'affirment que malgré un temps médiocre les cols de la région sont praticables. De bonne heure le samedi, je récupère mon vélo et prends la direction de l'Est, vers les Limouches.

Peyrus, le jour s'est levé. A droite un panneau vert - col des Limouches - ouvert. A gauche un panneau rouge - col de la Bataille - fermé. Comme c'est le premier qui m'intéresse, je n'ai pas réagi. Pourtant si entre les 2 cols il y a 15 kilomètres par la route, à vol d'oiseau, ils ne sont séparés que par à peine plus de 6 kilomètres.

Ce qui est peu et aurait dû me faire craindre des difficultés. Mais j'ai autre chose à faire qu'à réfléchir, il me faut pédaler et ce n'est pas si facile car la pente est subitement assez dure.

Je ne suis pas un grimpeur et, comme dirait mon ami Codani, je monte comme un fer à repasser. Malgré tout, je monte régulièrement ; ciel bas et noir - je suis seul - pas le moindre bruit - silence pesant. La vue vers l'ouest doit être très belle, mais je ne peux que deviner un paysage étendu. Très vite du reste je ne devine plus rien du tout, je suis dans les nuages au sens propre.

Entre 600 et 700 mètres d'altitude, soit à environ 9 kilomètres du sommet du col, je reçois, sur ma manche gauche, une minuscule boulette d'un blanc immaculé. Cela ressemble à de la neige ! ... C'est de la neige car maintenant, plus je monte, plus les bas-côtés sont recouverts de neige.

Et puis il se met à neiger. Il fait froid et la neige ne fait pas monter la température. Bientôt cette neige qui ne tenait que sur les bas-côtés va tenir sur la chaussée, mais son épaisseur infime ne me gêne pas.

A 3 kilomètres environ du sommet la pente est moins rude, mais le dernier kilomètre est difficile. Des maisons. Il s'agit de Limouches, commune de Châteaudouble, spécialité de charcuterie. Ce hameau n'a pas l'honneur de figurer sur la carte Michelin.

Le sommet du col est à la sortie Est du village. Halte. Il est 8 h 20. J'ai bien roulé, mon moral est au zénith. Photos. Une neige abondante recouvre tout, y compris le dessus de mon sac de guidon. Je repars confiant.

Une évidence cependant, la neige est encore plus abondante sur le versant Est. La descente, lente, très fraîche. Sans trop de problème j'arrive au carrefour de la D 70 juste avant la Vacherie la bien nommée et je suis sidéré car la route de Crest est ensevelie sous au moins 15 centimètres de neige.

Comme je tiens au col de Bacchus, pas question de rebrousser chemin.

Tout d'abord je vais essayer de rouler dans les traces laissées par une voiture mais la neige tassée est gelée et mon équilibre devient précaire. C'est de plus en plus difficile, un moment donné, je ne sais même plus où est la route. Je suis désemparé, gelé, transi.

A 3 à l'heure j'arrive tout de même au col de Bacchus. Juste avant le panneau une maison, l'auberge de Bacchus, cela s'imposait et .. une cabine téléphonique.

Pourquoi vais-je téléphoner ? Je n'en sais rien, c'est du reste tout à fait idiot mais ma solitude glacée est telle que j'ai besoin d'entendre une voix réconfortante.

Alors je téléphone, avec beaucoup de mal car je tremble. Ma femme se rend compte que j'ai une voix de condamné. Je lui expose la situation en lui parlant de tempête de neige alors que pour l'instant il ne neige plus.

Mais je cherche des mots assez forts pour décrire ma pauvre condition. Bien sûr elle me propose de venir

me chercher, mais c'est impossible. La route est impraticable. Tout cela finalement pour ne rien décider. Mon épouse, Dominique, sait tout simplement que je suis en vie. J'ai réussi à l'angoisser, bravo... Photos quand même.

Maintenant mon seul objectif, sans jeu de mot, est de descendre au-dessous de 700 mètres pour espérer trouver des conditions moins difficiles. Après quelques tentatives pour monter sur mon vélo, je décide de marcher. Le résultat est catastrophique, je n'avance pas, je m'enfonce dans la neige avec des chaussures totalement inadaptées. Alors je reprends le vélo pour la 5^{ème} ou 6^{ème} fois, j'évite de très peu la chute à cause toujours de la neige gelée. Que vais-je devenir ? Le premier pays digne de ce nom est à une bonne dizaine de kilomètres. Il va me falloir des heures et encore si je ne suis pas entre-temps transformé en glace.

Et puis dans l'un des premiers lacets après le col, brutalement, le silence opaque est déchiré par un vrombissement venant d'en bas et ressemblant au vacarme d'un gros hélicoptère ou d'un avion à réaction en rase mottes.

Mais, et pour cause, ce n'est ni l'un ni l'autre. Stupéfait, je vois monter un Chasse-neige qui dégage la chaussée à grand bruit. Je me range sur le bas-côté.

Arrivé à ma hauteur, le gros engin s'arrête. Ils sont deux dans la cabine, le chauffeur aimablement s'inquiète de mon état. Il est étonné de rencontrer un humain par un temps pareil, et un humain à vélo ! Même un samedi saint, ce ne doit pas être fréquent. Il s'enquiert de l'état de la route puis m'assure que dans la descente c'est glissant sur un kilomètre, mais qu'après cela ira nettement mieux. Nous nous souhaitons mutuellement bonne route.

C'est un vrai miracle ! Sans ce chasse-neige, je ne sais vraiment pas ce que je serais devenu. Croyant, je remercie le Seigneur.

Maintenant je peux rouler. J'ai simplement du mal à freiner car la neige s'est accumulée, entre autres, autour des patins. Mon vélo martyrisé fait beaucoup de bruit, il gémit, il grince, il n'apprécie pas les sports d'hiver, même au printemps.

A la suite d'une secousse, un épais voile m'aveugle 1/10^{ème} de seconde. Il s'agit tout simplement de la neige accumulée sur mon casque qui dégringole. Il ne neige plus, il tombe de l'eau glacée. A droite de la route, des gorges profondes, inquiétantes, lugubres, quelques maisons - ce doit être Plan de Baix. Pas trace de vie.

Plus tard, beaucoup plus tard, de nombreux lacets annonçant Beaufort et la civilisation. Une grand-place, une cabine. Il est temps de reprendre contact avec ma femme. Par deux fois, je compose le numéro de téléphone de l'hôtel. Par deux fois Télécom, par l'intermédiaire d'une voix suave, m'assure que j'ai composé un numéro qui n'est pas attribué.

Excédé, je sors de cette maudite boîte et heureusement je repère un bureau de tabac à quelques mètres de là. Un chien se désaltère dans le courant d'une onde pure qui transforme le caniveau en petit torrent.

A l'intérieur du café deux personnes : un homme consommant tristement et la patronne accoudée derrière le zinc. En deux mots je lui expose ma situation et mes démêlés avec Télécom - il paraît que cela arrive fréquemment - et lui demande l'autorisation de téléphoner.

J'obtiens enfin la directrice de l'hôtel qui me passe immédiatement mon épouse qui est en train de régler la note, donc de partir. C'est presque un second miracle. Je lui confirme ce qu'elle sait déjà, qu'il pleut abondamment, que l'eau qui tombe est affreusement froide et qu'il est impossible dans ces conditions de continuer la randonnée prévue.

Nous nous donnons rendez-vous à l'église de Crest. Trempé jusqu'aux os, je reprends le vélo et vais faire les 15 km me séparant du lieu de rendez-vous, au milieu d'une circulation éclaboussante. Mais il faut bien dire que dans l'état où je suis, un peu plus un peu moins, peu importe.

J'arriverai à Crest - je trouverai l'église, ressemblant à un temple grec, au pied de laquelle il y a le marché. Je monterai difficilement les marches me menant à la porte de l'église qui est naturellement fermée et j'attendrai 20 min. Ma petite femme qui, troisième miracle, va me trouver claquant des dents et pouvant à peine exprimer ma joie de la revoir.

Pierre MARSON N°3591
de PARIS (Seine)

BOUZIGUE, ILS SONT DEVENUS FOUS !

Le 11 novembre 1999, il fallut s'y résoudre, l'été avait signé l'armistice. En ce jour férié, la pluie était à l'ordre du jour, seule la Bonne Mère pourrait nous protéger des déluges annoncés. Cet espoir hasardeux suffit pourtant à convaincre mon copain Jean-Paul Faure à venir se risquer en ma compagnie sur les sentiers de Pagnol.

Le parcours VTT envisagé comprends 18 cols disséminés sur les 38 km et si le massif du Garlaban ne tutoie le ciel que lorsqu'il est bas, les vallons y règnent en maîtres et mètres : 1210 en ce qui concerne notre circuit. Notre camp de base se situera à Allauch que les autochtones prononcent «Allo».

De papeteries en maisons de presse, nous atteignons Allauch sans être parvenus à acquérir la précieuse carte, pourtant nécessaire à la réalisation de notre projet. Un 11 novembre, autant escompter qu'un natif du coin nous révèle l'emplacement des sources du pays. Et pourtant, la source de la Beaume de Passe Temps figure sur la carte d'Etat Major, nous affirme l'oncle Jules. Oui mais, de carte d'Etat Major, n'en avons point ! Et on tourne en rond, ce qui n'est pas une bonne stratégie en cette période de jours courts. Dans cette contrée, tout semble relever du secret défense. Certes, une source, ça ne se dit pas, mais, un col ? Qu'au Pays Basque, on reste discret sur un emplacement de col, ça se comprend ; à l'ouverture de la chasse, faut bien tenter d'égarer Alain Bougrain Dubourg ! Mais ici ! Ici, il n'y aurait que des imbéciles qui font des excursions, car, ces collines, c'est le « bien » des gens d'ici. D'ailleurs ici, les braconniers de la Treille sont des chasseurs tandis que les chasseurs d'Allauch sont des braconniers.

De ces imbéciles qui font des excursions, nous en abordons. Des heureux et des prévoyants. Des qui connaissent les us du pays. Des «gus» qui savent qu'en de tels lieux, se promener sans carte est imbécile. Des économes de leurs pas plus que des nôtres : Pas deï Menoun, Pas du Figuier, Pas du Loup, Pas Garrigue, Pas des 4 fers ; ils sont vite repérés et remis sur le droit chemin.

Le droit chemin se mérite. Il relègue la côte du Mont Bouquet au rang de faux plat. Sans regret, nous le quittons pour un étroit sentier bordé d'écriteaux interdisant le moindre écart dans des propriétés plus privées les unes que les autres. La seule pancarte sympathique indique : col du Puy Rouge - 375m. Elle mérite la photo ! Nous n'en rencontrerons pas d'autres et à partir de là il faudra imaginer, se renseigner et questionner les chasseurs de bartavelles qui promènent le fusil.

Jusqu'au col de la Mine, l'itinéraire, largement cyclable, reste discret mais, pas confidentiel. L'accès au col de l'Amandier se fait à vue ; à condition de ne pas l'avoir basse. Il faut bien se persuader aussi, avant d'attaquer son ascension, que plus on use les souliers, plus on gagne en altitude. Je comprends que l'autochtone reste circonspect sur la topographie des lieux. Jadis, on avait pissé dans la source du Petit Homme, dérangé les perdreaux et volé les raisins de Chabert ; aujourd'hui, il faut se rendre à l'évidence : on a volé l'amandier du col ! J'espère que tout de même le col, lui, n'a pas disparu du Chauvot. Ce constat troublant appelle une série de questions angoissantes : qu'allons-nous trouver au Pas du Figuier, au col du Tube ou du Sauvage et au Pas du Loup ?

Au col de Garlaban nous trouvons la faim. Une faim de loup ! Quelques bosquets se prêtent à déballer le pique nique, mais, pas à s'éterniser. Depuis ce matin, le ciel est comme nous ; couvert ! Des nuages menaçant et Notre Dame de la Garde ne garde plus à vue. Il serait bien dommage d'escamoter une sympathique variante qui se précipite, 89m plus bas, par un sentier ombrageux, vers le Pas des 4 fers. Nous l'atteignons prudemment, car, son appellation insinue quelques menaces qui ne sont pas peut-être en l'air. Le topo 4 du Club des Cent Cols est affirmatif : au col d'Aubignane, ne pas s'engager à droite ; piste interdite. Et au col, une barrière vient confirmer la défense. C'est dommage, car, le chemin mène à la Treille et économise un détour considérable. Alors que le vélo de Jean-Paul s'incline dans le sens de la loi, un panneau attire mon attention : « piste autorisée aux piétons et aux VTT par vent inférieur à 40 km/h ». Qu'il est bon d'emprunter des chemins interdits aux autres !

La descente s'apprécie jusqu'à un nouvel écriteau qui ne tient pas compte de la vitesse du vent et qui annonce laconiquement « propriété privée ». Qu'à cela ne tienne, nous ne sommes pas du genre contrariant, vu qu'un chemin sans histoire part sur la droite. Nous le suivons et, 200 m plus bas ; nouvelle bifurcation et nouvelle interdiction appuyée par un sens interdit. L'accès légal remonte sur la gauche, le droit primant sur la fatigue, nous l'empruntons et nous voilà sur l'itinéraire précédemment évité parce que... prohibé. Sans explications, Jean-Paul s'engage vers la maison en contre bas ; croyant qu'il allait se renseigner sur les moyens de sortir de cette impasse, voilà que je le vois traverser à la hussarde le domaine et enjamber une chaîne qui nous rend à un chemin public... qui s'avère rapidement privatisé. Les pancartes rivalisent de menaces. Il y aurait bien un échappatoire goudronné, mais, il risque de nous ramener au point de départ de nos ennuis. La piste que nous suivons finit par s'abîmer dans un enclos bâti gardé par des chiens de garde, heureusement plus curieux que féroces.

Le portail, en toute autre circonstance, donnerait sur la rue et en toute logique, nous nous en approchons, hardiment escortés par les canidés, lorsqu'un gardien courant de nulle part s'époumone : «messieurs, messieurs, vous allez vous faire bouffer par les dobermans». Le temps de surprise passé, nous nous retrouvons fermés dehors. Ce portail donnerait-il au château de Monsieur le Baron ? Jean-Paul parlemente en vain, car, en plus, notre provenance de l'Ardèche constitue ici une circonstance aggravante. Pensez donc ! Venir de si loin envahir les châteaux et violer les campagnes !

- Faut remonter ! ordonne l'individu.

- Nous en venons et tous les chemins sont privés, réplique Jean-Paul.

- Remontez jusqu'au dépôt d'eau des pompiers et là, vous trouverez la sortie, insiste-t-il.

Là haut, nous ne sommes guère avancés, seule une sente de chasseurs plonge sur la Treille. La nécessité doit être impérieuse pour que j'ose une roue sur pareil terrain ; Jean-Paul dévale tel un évadé des Baumettes jusqu'à ce que... à vingt mètres devant lui une silhouette sortie de la haie, se plante au milieu du sentier.

->Vous êtes sur une propriété privée, remontez !>.

Remontés, nous le sommes ; contre ces chemins publics qui se terminent dans le privé. Ah ! Qu'avons-nous rencontré Bouzigue. Si on nous avait prêté la clé du portail aux 101 dobermans, nous serions loin.

Descendre pour remonter et... sans savoir par où ; nous glissons de Pagnol à Courteline !

- Le chemin de droite aboutit à une propriété ainsi que celui de gauche ! Alors ?

- A gauche, c'est pas pareil déclare l'individu ! Vous passez chez un fou qui tire sur tout ce qui bouge !

C'est pourtant par là que nous retrouverons la liberté.

- Restons groupés ! me cria Jean-Paul de crainte que le fada ait la vue trouble.

Sur le chemin du retour, bien à l'abri, dans la voiture, Jean-Paul se met à bavarder gaiement ; il décrit la scène du portail en tirant un portrait comique du chien de garde qui n'avait pas eu envie de dévorer nos mollets. Nous venions de quitter le Garlaban pour prendre place dans «Le château de ma mère».

Jacques MANCIP N°4760
d'ANNONAY (Ardèche)

LE MONT EVEREST SUR LA CÔTE D'AZUR !

J'y suis mêlé. Mais ce récit concerne surtout mon ami Marc. L'épopée du Mont Everest, tant de fois répétée, a fasciné beaucoup de monde. Bien des alpinistes y ont laissé la vie avant d'atteindre le sommet. D'autres, plus chanceux, y ont planté le drapeau de la victoire rehaussant, du même coup, la plus haute cime de la planète. Cette ascension a toujours été considérée comme un exploit réservé aux grands de la montagne.

Mais partir à l'assaut de ce fabuleux sommet de 8848 m d'altitude, à vélo sur notre belle Côte d'Azur relève de la pure fiction. Pourtant l'idée germa et se développa insidieusement en nous. Finalement, ce n'était pas le nom qui nous hantait, mais l'altitude.

Pour la suite du récit, il faut que je présente Marc. C'est l'un des plus efficaces cyclomontagnards que je connaisse. Infatigable coureur de montagne avec lequel j'ai parcouru plus de 80 000 km à travers les Alpes Françaises, ce Niçois doit aux horizons des cîmes d'avoir accédé, dès son enfance, au sentiment de la beauté de la nature. Les exploits de l'inoubliable Vietto ont, par ailleurs, imprégné son sang de la passion de la bicyclette. Nous nous sommes rencontrés dans le col de Vence le 13 octobre 1982. Les circonstances de la vie nous ont séparés en 1991. Mais depuis, nous nous retrouvons régulièrement tous les ans. J'ai nettement réduit mon activité sportive. Lui, de dix ans mon cadet, continue à pédaler allégrement. C'est l'homme des exploits, qu'il considère comme des «aventures de plein air».

Revenons à notre affaire. Après analyse de la situation, un plan d'action fut trouvé : il suffisait de choisir un col parmi ceux que nous connaissions et de le gravir de nombreuses fois dans la journée pour atteindre 8848 m.

Pourquoi ce défi sans grand intérêt finalement ? Pour Marc, c'était un exploit gratuit qu'il fallait «expédier» pour s'en débarrasser. Pour moi, je ne puis dire si c'était la perspective d'éprouver des sensations grisantes en essayant de me surpasser, ou si c'était un témoignage de reconnaissance aux générations de cyclistes qui ont fait graduellement ce que nous sommes. Avec le recul, je crois plutôt que j'ai pêché par orgueil. Quoi qu'il en soit, j'en vins à aborder ce sujet avec prudence.

Marc eut tôt fait de balayer mes scrupules en arguant que, grâce au privilège de mon âge qui n'était ni celui de la jeunesse, ni encore celui de la vieillesse, je pouvais au moins essayer. Lui était confiant. Il faut dire qu'il était doté d'une puissance de reins peu commune : quel que fut le pourcentage, j'ai toujours vu Marc assis sur sa selle, il ne savait pas rouler «en danseuse». Par contre, il jouait astucieusement du dérailleur sans modifier sa cadence de pédalage.

Le col de l'Ecre 06-1118 fut retenu. Il fallait l'escalader 23 fois d'affilée, soit 285 km, pour une dénivellation totale de 8832 m. Ce col donne accès depuis Gourdon, au plateau de Caussols, situé au-dessus de Grasse, dans les Alpes Maritimes. Il prend son essor sur l'esplanade située à l'altitude 734, au pied de ce village médiéval où Marc avait une coquette résidence secondaire qui nous servit de PC. C'était le col idéal : 6,2 km à 6,2 %, revêtement de route excellent, descente rapide comportant cinq virages facilement négociables, circulation presque nulle. Nous l'avions escaladé des dizaines de fois, de sorte qu'il n'avait plus aucun secret pour nous.

Sur le plan physique, nous étions rassurés. Les tests à l'effort furent bons : V02 max et seuil anaérobie élevés pour moi, un peu meilleurs pour mon ami, appareil cardio-vasculaire en bon état pour les deux.

Un plan d'entraînement spécifique fut suivi pendant deux mois. Il comportait deux sorties hebdomadaires : dix ascensions d'affilée du col de l'Ecre dans la journée et une autre sortie d'environ 250 km, avec 3500 m de dénivellation. A la veille de l'épreuve, nous totalisions environ 7000 km et 90 000 mètres de dénivellée. Dix jours avant notre tentative, quinze ascensions du col dans la journée nous mirent en confiance, et

l'entraînement intensif fut remplacé par des sorties de courte durée destinées à maintenir notre forme. La diététique des sportifs était, comme aujourd'hui encore, l'objet d'opinions contradictoires, émises par les nutritionnistes. Néanmoins, tous s'accordaient pour admettre que les glucides complexes sont un carburant de choix pour une activité sportive intense. Aussi, la nôtre comportait, entre autres : pâtes, riz, semoule, céréales, pommes de terre et légumineuses. Un complément modéré de vitamines C et E nous fut conseillé par notre ami et médecin Bernard (les traitements techniques de la plupart de nos aliments détruisent une grande partie des nutriments tels que vitamines et minéraux, absolument indispensables à la vie, et que notre corps ne sait pas fabriquer). Les légumes et les fruits, achetés chez des particuliers, nous dispensaient les minéraux indispensables.

L'aide matérielle durant l'épreuve serait assurée par Bernard, secondé par ses jumelles Mireille et Isabelle, passionnées de vélo. Isabelle chronométrerait les ascensions et Mireille les rotations.

Le 12 juillet 1983, ce fut le branle-bas dans la résidence de Marc. Tout était prêt. A quatre heures du matin, après un déjeuner copieux terminé à deux heures, nous enfourchâmes nos vélos de course. Bernard nous ouvrit la voie avec les phares de sa voiture jusqu'au lever du jour. La nuit cessa enfin de posséder la terre. Une lueur grise mi-argentée, mi-dorée couronnait les crêtes. Le petit matin descendait doucement. Des odeurs d'herbes de Provence embaumaient l'air. Et, lentement, un éclat de soleil atteint nos yeux, il inonda la nature, éveillant les chardons, le thym et les genêts. Le souffle du bonheur gonfla nos poitrines. Marc rythmait son élan de la chanson «Le temps des cerises». Nous étions heureux.

Un seul bidon garnissait nos vélos. L'eau fraîche d'une source coulait sur l'esplanade de Gourdon, à laquelle s'approvisionnait Mireille, selon nos besoins. A huit heures trente, nous avons réalisé huit rotations et couvert 99 km. Tout allait bien. A treize heures, la quinzième ascension était bouclée (5376 m). Sur le parcours, pas d'arbres ; la nudité du désert et un soleil de plomb. Chaque descente était appréciée.

J'ai subi un fléchissement dans la douzième heure (6528 m). Marc était assez bien. Il restait encore six ascensions. Autour des 20 heures, la 21^{ème} ascension terminée, j'abandonnai après 256 km et 8064 m de dénivellation. J'étais «lessivé» ! Marc, malgré la fatigue, eut la force de continuer et termina «notre» défi à 21h45. Parcours effectué en 17h45, dont 65 minutes d'arrêt.

Quant à moi, je m'allongeai sur le lit que j'avais quitté à une heure du matin. On me réveilla à l'arrivée de Marc que je félicitai chaleureusement. Il n'arrivait presque plus à marcher.

J'avais envie de rentrer chez moi. Calé confortablement dans notre voiture pilotée par mon épouse, je regardais le soir tomber. Il enveloppait de son manteau sombre la nature. L'ombre grandissait les arbres et les maisons. Je ne ressentais ni joie ni amertume. En revanche j'avais l'impression de ne pas avoir accompli la tâche qui me revenait. Il me semblait avoir commis un abus de confiance. J'ai su aussi que j'avais touché, pour la première fois, le fond de moi-même, et qu'il ne fallait pas se moquer de la pesanteur.

Quelques jours plus tard, nous fêtâmes la victoire de Marc. Quant à moi, j'ai boudé ma bécane toute une semaine.

Théodore BUIZZA N°3912
de TOUL (Meurthe et Moselle)

JOUER AU CHAT ET À LA SOURIS DANS L'ESTÉREL

Cent-coler en VTT sur les chemins et routes de l'Estérel, ce n'est pas toujours chose facile, car bon nombre sont interdits à toute circulation, même à vélo, sous peine d'amende allant jusqu'à 900 F. D'ailleurs ces chemins sont surveillés à cause des incendies, car la végétation est très fragile.

Après avoir épluché la carte Top 25 «Fréjus Saint-Raphaël», je me suis aperçu que dans cette région-là il y avait bon nombre de cols à petite altitude. Me voilà donc en vacances pour une semaine au village d'Agay, qui sera le point de départ de toutes mes randonnées. Pour commencer, ne connaissant pas la région, je décide de prendre le circuit du TOPO 2, en plusieurs fois, sur des demi-journées.

Première sortie dimanche matin, incognito, direction col du Rendez-vous (167m), par un lotissement privé, le pas du Prince (200m) et la table d'orientation du Rastel d'Agay, qui va me permettre d'avoir des repères lors de mes prochaines sorties.

Le lendemain, départ à sept heures du matin pour une boucle de 46 km. Direction le col du Rendez-vous par les garrigues au-dessus du centre de vacances, col de l'Evêque (159m), baisse des Sangliers (249m), col des Lentisques (261m), col Notre-Dame (324m), baisse des Cascades (263m), col de la Cadière (241m), col des Replats (254m), col des Trois Termes (303m), baisse Violette (362m), col des Suvières (251m), baisse de Mathieu (204m), baisse de la Grosse Vache (201m), col de la Petite Vache (205m), col du Perthus (194m), col du Mistral (93m), col de Belle Barbe (46m), le plus bas du département. Ce circuit-là m'a permis de franchir 17 cols sur de petites routes ou bonnes pistes très roulantes, autorisées au cyclo, et de voir aussi d'autres sentiers et chemins menant à d'autres cols. Par contre, aux intersections, il y avait des panneaux interdisant toute circulation sous peine d'amende.

Mercredi, départ un peu plus tôt, à la fraîcheur, avec le chant du coucou, pour une boucle de 61 km, qui me permet de franchir 15 cols supplémentaires.

Vendredi, dernière ronde avant la fin du séjour, une balade un peu plus sportive, muletière un circuit de 30 km qui me mène par un sentier dans les bois de chênes verts et la garrigue jusqu'au col du Saint Pilon (283m) et au col du Cap Rouge (359m), avec des vues toujours aussi belles : d'un côté les roches rouges et de l'autre la mer. Ensuite, descente très technique par les pierriers jusqu'à la chapelle de Sainte-Baume qui se trouve au bord de la route. Je remonte enfin jusqu'au col de l'Evêque, puis j'emprunte un sentier qui me conduit au col du Cardinal. Retour par un chemin pas trop entretenu vers le ravin du Mal Infernet, puis le G.R.51 par le col d'Aubert (113m), le col du Babaou, les pistes et enfin la route ; bilan : quatre cols supplémentaires.

Ayant trouvé cette région très belle, avec beaucoup de choses à visiter en famille dans l'Estérel et aux alentours, ayant apprécié le climat très doux à cette époque de l'année et le nombre de cols à franchir, j'ai décidé d'y passer à nouveau une semaine au mois d'avril de l'année suivante. Avril 1998. Deux petits cols sont prévus au programme de la première petite ronde, mais comment les atteindre ? Ils se trouvent en effet en bord de mer, tout près de propriétés privées. Après de multiples aller-retours, ne trouvant pas d'autre chemin possible, me voilà décidé à passer dans le lotissement, et tout se passe sans encombre. Cela me permet de passer le col du Dramont (96m), le col des Ferrières (111m), et de prendre une piste, puis un sentier dans le vallon Vacquier qui retombe sur la départementale 37.

Mardi 7 avril : départ 8 heures pour grimper cinq petits cols qui se trouvent au nord de l'Estérel, de l'autre côté de la Nationale 7 : la Baisse (293m), la baisse de Donat (185m), la baisse Bacquière (348m), le col d'Auriasque (202m) et le col de Testanié (311m).

La randonnée du mercredi 8 avril me mènera dans la partie du massif où j'avais aperçu le plus grand nombre de panneaux d'interdiction. Départ d'Agay le plus tôt possible, pour essayer d'échapper à la vue des gardes forestiers. Direction le col de Belle Barbe, puis le lac de l'Ecureuil et les difficultés qui com-

mencent sur le sentier qui monte jusqu'à la baisse du Petit Collet Redon (246m), qui se trouve en face de la maison forestière des Trois Thermes. Pour aller à la baisse Pouraque, il faut prendre derrière la maison un chemin qui est interdit ! Je regarde aux alentours... Si je vois quelqu'un, je demanderai l'autorisation. Il n'y a personne, donc je m'aventure. Tout se passe bien jusqu'à 300m du col, où j'entends des bruits de machines. Je continue jusqu'au col et je vois des gardes de l'Office National des Forêts qui font de l'entretien. Pas question de les éviter ! J'ai bavardé avec eux, et tout s'est bien passé. Je suis revenu sur mes pas jusqu'à la maison forestière pour prendre une autre piste, interdite elle aussi, qui m'a conduit au pas de la Cèpe (304m), puis à la baisse du Verre (228m, facile) et enfin à la baisse du Sablier (145m - sentier embroussaillé difficile à trouver). Avec cinq cols supplémentaires, j'achève donc une randonnée qui n'a pas été des plus faciles.

Jeudi 9 avril, ma dernière sortie en VTT dans l'Estérel me mène au col de l'Esquillon (83m), qui se trouve en bord de mer sur la nationale 98, puis au col de Théoule (123m), au col du Trayat (142m), enfin à la baisse Orientale ; sur le chemin qui mène à ce dernier col, le panneau d'interdiction porte l'inscription manuscrite « baisse Orientale » ; peut-être est-ce un Cent-cols qui a ainsi indiqué le chemin ?

Après toutes ces petites sorties, mon capital s'est enrichi de cinquante-quatre cols, de basse altitude mais pas toujours faciles. Si vous voulez cycliser dans cette région, méfiez-vous, peut-être n'aurez-vous pas autant de chance que moi : nombre de chemins sont surveillés par des gardes à cheval ou en 4x4 et il n'est pas facile de leur échapper !

Didier BOUISSET N°4260
de NOAILHAC (Tarn)

ATTENTION :

Article R 331.3 du code de la route.

Les détenteurs de véhicules qui sont trouvés hors des routes et des chemins ouverts à la circulation publique, encourrent une amende de 900 francs.

- Un vélo, un VTT sont des véhicules.

TRANSPYRÉNÉENNE

Qu'il est beau cet itinéraire, mais combien nous a-t-il fait connaître de rudes moments ?

Partis de Portbou, direction Vinça sans difficulté aucune, nous avons continué longtemps, seulement voilà :

Le col de Jau nous attendait, assez dur dans son ensemble, surtout après la traversée des gentils et jolis petits villages. Passé Usson et jusqu'à Quérigut, quelques pourcentages bien relevés nous réservaient de fâcheuses surprises. Dès la sortie de Mijanès la route s'élève brusquement, et immédiatement c'est l'attaque du Port de Pailhères (2001 m) et ses 9 %. Malgré la rude difficulté, quel régal ! Très beaux lacets bien prononcés et délimités sur une route bien revêtue, et accompagnés par un troupeau de chevaux qui semblent bien connaître leur chemin, et qui arrivés au sommet, n'ont pas besoin d'un palefrenier pour se rassembler. Nous arriverons à Surba pour le couvert et le gîte.

Nous voici en Pyrénées ariégeoises avec les superbes montées du col de Port, du port de Lers et du col d'Agnes. Que de magnifiques panoramas avons-nous pu découvrir en cette journée !

Le lendemain matin, nous quittons Seix sous un ciel couvert, gris et presque sinistre et en arrivant au sommet du col de la Core, nous sommes carrément dans les nuages. Il en sera ainsi toute la journée et, c'est même sous l'orage que nous rentrons dans St-Béat, étape du jour. Après un court séjour en Espagne, le retour au pays s'effectuera par le Portillon de Burbe où au sommet, depuis le belvédère, nous pouvons jouir d'un superbe panorama côté espagnol. Descente tonitruante sur Bagnères-de-Luchon pour aussitôt enchaîner avec Peyresourde et Aspin.

De Ste-Marie-de-Campan, après une bonne nuit passée près de la célèbre forge, nous voici sous une pluie diluvienne dans les premières rampes du Tourmalet... Et qui ne nous quittera plus de la journée, que nous terminons à Gèdre. Dans la direction de Gavarnie et de son site grandiose, le soleil, maintenant revenu, nous accompagne. Sur la route du col des Tentes (2208 m), des chèvres, qui prennent leurs aises, nous obligent à zigzaguer dangereusement, mais au sommet du Boucharo (2270 m), un spectacle somptueux nous attend après les derniers km effectués sans être escortés par les polluants moteurs des voitures. Revenons sur nos pas pour retrouver Luz et filer jusqu'à Argelès-Gazost où nous attend la rude et éprouvante grimpe du col de Bordères ; un superbe casse pattes irrégulier à souhait et franchi sous la canicule. Heureusement, Arrens-Marsous est là, tout près, de l'autre côté du versant. A nouvelle journée, nouveaux cols : Soulor, Aubisque et Marie-Blanque avec son désertique plateau de Benon. Rien que du classique bien connu par toute la gent pédalante ; toutefois, le repos de Bedous sera le bienvenu.

Après la nuit pluvieuse, s'ensuit un matin gris, et c'est sur une petite route désertée que nous filons sur les cols d'Houarate, Bouezou et Labays ; ensuite, prenons la direction de La Pierre-St-Martin via le Pas de Guillers, le col de Suscouste et le petit crochet vers le col de Lataillade. Le repos à Larrau sera bien gagné avec ses 3 km à 12 %.

Avant-dernier jour, et nous en commençons avec le Bagargui, le très dur Bagargui, avec ses 13 km dont 6 à plus de 11 %... et, en plus, le vent de face. Là, nous souffrons vraiment et faut même dire qu'il s'agit du col le plus dur de notre périple. Cependant, il nous permet d'entrer en Pays Basque et de gravir des cols aux noms adéquats ; comme l'Hegui Xouri par exemple, plus reposant que le précédent avec sa forêt de hêtres. Pas de répit, car nous voilà pris de court (comme son nom) dans le Burdincurutchèta taillé à flanc de montagne, roche ocre garnie de bruyères en fleurs. C'est aride et sauvage surtout lorsque nous enchaînons en descente avec le col d'Halza. Depuis ce promontoire, nous arriverons à St-Jean-Pied-de-Port sans donner le moindre coup de pédale. Mais après St-Etienne-de-Baygorry, n'oublions pas le col d'Ispèguy, de très moyenne altitude et la ville frontalière de Dantcharria.

De Dantcharria, que nous quittons à regret, nous atteindrons Hendaye en franchissant cinq cols de faible altitude mais aux pourcentages surprenants ; le dernier, du haut de ses 104 m nous en a coûté de l'énergie pour lui tordre le cou. Sacré Courlecou ! Et au terminus, tout le monde descend, Hendaye est là et bien là !

La transpyrénéenne : c'est une randonnée splendide, elle m'a ravi et comblé. Et pourquoi ne retournerions-nous pas dans les Pyrénées ? Il y existe encore des cols qui manquent à mon palmarès !!!

Serge DUFRESNE N°3708
de VARCES (Isère)

LA RHUNE : LE DÉFI ET L'ÉCOLE D'HUMILITÉ

Au sommet de cette Rhune si convoitée, il était sans doute surprenant de voir arriver un cyclo. Pourtant, un employé du Petit Train, le béret bien vissé sur la tête, ne semblait pas étonné et me souriait. Son sourire s'élargit encore lorsque je lui demandai si je pouvais mettre le VTT dans un wagon. « Non, désolé » et affichant un goût certain pour le défi : « Vous êtes monté jusque là, vous arriverez bien à en redescendre ! »

Deux solutions s'offraient alors : redescendre côté sud ou m'élançai pour déjà 400 mètres de dénivellation en moins de deux kilomètres sur un chemin quasi inexistant et parsemé de gros blocs de grès jusqu'aux Trois Fontaines. Le versant nord-ouest eut pourtant ma préférence.

Je repris le sac à dos plein des accessoires du VTT qui risquaient de me gêner au cours des portages et, le casque bien serré, je m'élançai pour une descente vertigineuse ponctuée par quelques bonnes gamelles, au milieu d'un paysage magnifique. L'ascension que je venais de vivre et la descente qui s'amorçait étaient à l'image de tout ce qu'allait me réserver le Pays Basque au cours de ce séjour.

Depuis la plage de Saint-Jean de Luz, la Rhune attire irrésistiblement les regards, toile de fond rêvée pour un bord de mer. Laissant la voiture à Ascaïn, j'avais rejoint le gîte de Mantobaïta et le GR10 au pied de cette réplique « miniature » d'un Ventoux, d'une Montagne de Lure ou d'un Colombier. Plus je m'élevais sur la sente étroite et glissante, plus l'écharpe de brume qui masquait le sommet s'épaississait. Le GR10 se rétrécit à nouveau au milieu des fougères et la pente se fit plus importante ; de petits escaliers naturels en grès rendirent encore plus délicate l'ascension. Il fallait y voir les prémices de ce qui allait m'attendre à la recherche du Col des Trois Bornes (64-521), lors des ascensions du Col de Zuhareteaco (64-566) et du Col des Joncs (64-419b), ou encore lors du franchissement du Xoldokocaïna.

Après de bons efforts, le Deskargahandiko Lepoa (64-273) s'offrait à moi dans son écrin de verdure. De retour sur le GR10 après une fausse route, le chemin disparut dans un écran de végétation de plus en plus dense. L'étroitesse du sentier de randonnée, la pente impressionnante et de gros blocs de grès m'obligèrent à poser pied à terre jusqu'au fond d'un petit vallon. Un chemin plus praticable me ramena en direction du Col d'Ibardin (64-317). Avant ce dernier, en obliquant sur la gauche, je rejoignis l'Ilzaruya Lepoa (Esp-NA-274) côté espagnol. Je devrais plutôt dire côté Provinces du Sud, car bien malin est celui qui trouvera une différence entre le côté espagnol et le côté français : de part et d'autre les paysages sont les mêmes et la langue basque, couramment utilisée sur les écriteaux m'a permis de retrouver mon chemin plus d'une fois sans parler espagnol, perdu sur des lignes de crêtes entre le Penas de Betarte, le Pic de Gorospil, le Goramakil et l'Artzamendi.

Au milieu des palombières, en consultant le compteur, je réalisai combien ces petites montagnes si douces au regard et si peu élevées étaient usantes et difficiles à franchir : une véritable école d'humilité. Je n'oublierai jamais les 21 % pour atteindre les 349 mètres du Col de Legarre. Je croyais même avoir trouvé un compagnon de route pour poursuivre en direction de l'Harlepoa (64-305) et du col de Mehatche (64-716). A peine avais-je annoncé les passages à 17 % et ceux à 19 % que l'autre cyclo préféra faire demi-tour, m'abandonnant à mes galères solitaires. Le chemin qui m'emmenait au col de Zizkouitz (64-665b) n'échappait pas à la règle. Que dire du dernier kilomètre avant le sommet de la Rhune (160-180m de dénivelée !), écrasé par la chaleur, évoluant dans un paysage grandiose, dans la caillasse. Mais que la récompense était belle : le vent achevait de dissiper les petits morceaux de brume au nord et à l'ouest, et le ciel clément autorisait un panorama à 360° sur la côte d'Argent, le Labourd, la Basse Navarre et toutes les Provinces « du sud ».

S'étalait ainsi un pays aux contrastes saisissants : la mer et la montagne, la douceur des monts, des collines et la rudesse de leurs pentes, le froid des matins brumeux et la chaleur écrasante au passage de certains cols, le blanc des façades, le rouge des piments, le vert des pâtures et des forêts, ses habitants silencieux, renfermés et leur accueil si chaleureux, leur langue si particulière et leur large sourire quand vous les saluez sur un VTT au cours d'une ascension délicate, la vivacité des Pottoks en liberté qui vous ouvrent la route

du Goramakil et les cadavres des Manechs dépecés jusqu'à l'os par les vautours, le silence merveilleux des lignes de crêtes espagnoles et la beauté des chants basques. J'étais bien content d'atteindre enfin le col des Trois Fontaines ; la Rhune pourtant, n'avait pas encore dit son dernier mot ! Après un cours répit offert jusqu'à une ancienne redoute, la pente s'accroît à nouveau (370m de dénivellation en moins de 1700 mètres !) pour me déposer au col de Saint-Ignace (64-169), tous les muscles du corps tétanisés par cette descente kamikaze. Deux mots attirèrent mon regard sur un petit écriteau : «Ongi Etorri» (Bienvenue !). La montagne sous-estimée m'avait rappelé à l'ordre pour le reste de mon séjour !

Eric LASTENET N°3191
de LOUHANS (Saône-et-Loire)

LA RAMASSE

Jusqu'à la construction des «routes» transalpines autorisant le trajet Lyon-Turin en quatre jours (début XIX ème siècle) même pour les lourdes berlines, le passage de nos chers cols étaient assuré par des sentes muletieres dont le tracé remontait souvent à la préhistoire. Chaque passage était une aventure pour les voyageurs d'alors qui devaient affronter un monde effrayant fait de torrents impétueux, de forêts inquiétantes, de précipices vertigineux... A l'arrivée à Lanslebourg, avant de s'élaner vers le col du Mont Cenis, n'était-il pas recommandé de rédiger son testament ? Le danger était réel, surtout l'hiver et bon nombre de voyageurs en transit étaient emportés par les avalanches ou mouraient de froid dans les tempêtes de neige.Néanmoins, il fallait bien se rendre en Italie, et cette présence de candidats au franchissement des crêtes avait fait naître, dès le moyen-age, au pied de chaque col, une corporation de passeurs recrutés d'office parmi les habitants des villages les plus proches. En Haute Maurienne, ils étaient appelés «les marrons». Il leur revenait la rude tâche d'entretenir la piste, de guider les voyageurs, de les secourir en cas de malheur et de récupérer les morts lors de fort nombreux accidents. Leurs services étaient tarifés et ils étaient les ancêtres de nos guides modernes. A noter qu'en compensation de leurs travaux d'entretien, les «marrons» étaient tout ou partie exemptés d'impôts !

Lorsque l'on étudie de près la carte au 1/25 000 ème couvrant la région du col du Mont Cenis, on peut découvrir un modeste chalet, situé sous le col, versant nord, là où la pente s'accroît pour plonger vers la vallée 600 mètres plus bas. Ce chalet se nomme «la Ramasse» .

Il est le témoin de ce passé et il évoque une technique de transport de voyageurs mise au point par les «marrons» de Lanslebourg.On trouve trace de cette «ramasse» dans nombre de récits de voyageurs au fil des siècles.

Elle nous est décrite dans un «carnet de voyage» d'un bourgeois de Douai : Le Saige, il l'expérimenta lors de son retour de Rome le 23 novembre 1518 !

«... le ramasseur me fit asseoir sur sa ramasse qui n'est autre chose qu'un fagot de genêts dont le gros bout est lié par une corde que tient le ramasseur et qui lui sert à tirer, et il a un bâton ferré avec lequel il s'appuie et il va si raide que l'on perd sens et entendement.Et pendant que le ramasseur allait raide sur une pente, je culbutais en abandonnant la dite ramasse, car j'étais à moitié mort...»

A moitié seulement, d'autres l'étaient totalement et notre auteur note qu'en haut du col se trouve la chapelle des transis... « à cause qu'ils en meurent tant en hiver ; et quand ils sont trouvés morts, on les rue par la fenêtre dedans la dite chapelle ; c'est le fossé (tombe) qu'ils ont.»

Pourtant,il semble que les techniques avaient évolué au fil des siècles car lorsque l'empereur très germanique Henri IV se rend à Canossa pour s'humilier devant le Pape, il franchit le Mont Cenis avec tout son équipage en plein mois de décembre 1077, les dames de la cour sont enfermées dans des peaux de boeufs cousues et sont tirées jusqu'en bas par les «marrons».On suppose qu'elles eurent le reste du voyage pour soigner leurs hématomes... Cependant le passage n'est pas toujours dramatique et certains voyageurs semblent en garder un souvenir réjouissant.Ainsi l'illustre Montaigne goûte aux délices de la ramasse en 1581 et écrit :

« Nous descendîmes la montagne quasi en volant sur la ramasse qui est certes un très grand plaisir et un plaisant badinage»

Lorsque l'abbé Rucellai accompagnant SE l'ambassadeur de Toscane l'hiver 1643 parvient au départ de la piste, il trouve :

« Des sortes de petites chaises basses en bois, fixées sur deux brancards qui, à l'avant s'élèvent à la manière d'un traîneau... Dans les grandes pentes, pour retenir l'élan, on se sert de chaînes munies de cinq ou six noeuds (...) ; prenant peu à peu de l'assurance, nous prenions un plaisir extrême, surtout que ce dernier jour de Carnaval était splendide, avec un beau soleil.»

Un plaisir si grand, que l'après midi, ils en redemandent. Les «marrons» les remontent à l'aide de mules en deux heures et ils redescendent en « ramasse» en moins d'un quart d'heure... Nos deux ecclésiastiques auraient-ils inventé les sports d'hiver ?

L'expérience de la « ramasse» est même parfois l'occasion de parties très joyeuses telle que celle narrée par l'anglais Arthur Young dans son «voyage en France» (1792) :

«Une jeune savoyarde, montée sur un mulet, fut tout à fait malheureuse; en passant près du traîneau : sa monture qui était rétive, trébucha et la jeta dans la neige. La pauvre y tomba la tête la première, et assez profondément pour que ses grâces (!) fissent l'effet d'un poteau fourchu. Les mauvais plaisants de muletiers riaient de trop bon coeur pour songer à la tirer d'embarras.»

Toute cette belle activité, qui offrait un complément de revenu à des populations pauvres vivant dans les hautes vallées, disparut lors du Premier Empire. Pour des raisons hautement stratégiques, Napoléon 1er ordonna l'ouverture d'une route «capable de laisser rouler les canons». Celle-ci fut achevée en 1813 avec un tracé sensiblement différent du passage ancestral situé plus à l'ouest. Dès lors, des diligences tirées par 12 à 14 mules franchissaient le Col du Mont Cenis. Un semblant de sécurité était assuré par la construction de refuges sur les deux versants. Après 1873, le tunnel du Fréjus relia Bardonnèche à Modane et démoda le pittoresque franchissement du Mont Cenis.

Lorsque nos roues nous conduiront sur les lacets de ce col magnifique, n'oublions pas tous ceux qui nous ont précédés sur ses pentes...

René POTY N°530
de CHAINAZ les FRASSES (Haute-Savoie)

MULETADÉ LANGUEDOCIENNE

Le ciel bleu remplit l'espace au-dessus du Caroux et nous quittons tranquillement l'unique chambre d'hôtes située à Colombières-sur-Orb en direction de Monts-La-Trivalle pour y faire provision, car, là où nous allons poser nos pneus, pas d'eau et pas d'alimentation : rien que hameaux et maisons abandonnés. Passé le pont de Tarassac en pleine réfection, nous suivons la vallée de l'Orb.

La tour de Vieussan dépassée, nous empruntons le vieux pont romain et commençons l'ascension du col du Bac. Arrêt photo du village dans son méandre, qui vu d'avion, ferait penser au cirque de Navacelles. Nous allons doucement nous élever au-dessus des vignes et des cerisiers. Il est vrai que ce fruit fait la fierté de la région et il n'y a qu'à tendre la main pour en cueillir. Par la même occasion nous allons prendre les cols de Mézeilles, Merly et Devès. Arrivés à ce dernier, et après avoir rempli nos bidons d'une eau plus ou moins fraîche, c'est l'escalade vers le village abandonné des Albières. Dans le hameau de la Mause, nous quittons le goudron pour une belle piste qui grimpe doucement dans le vignoble. Bien que la Tramontane souffle, Phébus commence à chauffer et nous profitons des ombrages pour nous aérer. La large piste très caillouteuse, nous donne du fil à retordre et au village abandonné, avant le franchissement du Grand Col, c'est la pause casse-croûte. Nous nous installons sur la terrasse d'un vieil établissement qui semble avoir été un hôtel restaurant, aujourd'hui dans un état désastreux. Nous profitons une nouvelle fois de la vue qui s'étend au loin jusqu'à Béziers, avant de reprendre nos VTT.

Au sommet, l'endroit est désertique, nous ne nous y attardons pas et préférons faire un aller et retour jusqu'au col de la Fuste où là, c'est carrément quelconque. Désormais, nous allons suivre la piste jusqu'à l'embranchement du sentier qui mène au col des Sept-Frères. La végétation se fait plus dense et le chemin disparaît dans le thym, les genêts et autres arbousiers. Le soleil en dégage un parfum qui sent déjà l'été. Mais, ne nous laissons pas trop griser, faisons plutôt attention où nous posons les roues ! Car, la caillasse et les racines nous font adopter une conduite façon trial. Les arbustes et les ronces nous rendent chevilles et mollets sanguinolents. Heureusement que nous avons pris ce sentier en descendant ; sinon... ! Une pause sous un chêne nous fait grand bien. Le col de Trébins n'est qu'à quelques encablures, de même que celui de la Salle qui disparaît un peu plus chaque année sous les travaux forestiers.

Les chemins qui le desservent sont introuvables. Nous laissons le col de Fiers Loups, inaccessible lui aussi, retournons au col de St-Martin et atteignons le point culminant de la randonnée au col Sarrat (691 m). La vue s'étend au nord sur le Caroux et les gorges d'Héric et au sud jusqu'à Béziers et sur le littoral embrumé. Nous dominons toute cette végétation veinée par de nombreuses pistes qui montent à l'assaut de la crête. Quelques 150 m plus bas, l'on découvre le col de Fumat que nous n'irons pas chercher. Nous dirigeons plutôt nos engins en direction de la Bacoulette et du col du Lauzet en évitant de nous égarer. Il ne reste plus qu'à descendre vers Monts-la-Trivalle par de superbes pistes où nos tout-terrain donnent le meilleur d'eux-mêmes.

Le col de Courbou, juste au-dessus de nous, nous attend et à la première bifurcation, nous nous y rendons. La pente est raide et de plus, nous n'avons pas l'intention de la remonter. Heureusement, le beau temps est là et nous ne sommes pas pressés. Nous redescendons par une piste non répertoriée sur notre Top 25, qui semble bifurquer d'un côté vers Vieussan et de l'autre vers Tarassac. Dix minutes plus tard, nous repérons celle qui rejoint Courbou. Elle revient dans la vallée et est cimentée. Nous dégringolons rapidement et nous retrouvons nos champs de cerisiers. N'oublions pas quand même le petit détour pour le 17^{ème} col de la journée : le Bouldarie. En passant, nous nous redélectons sous les cerisiers et rentrons un peu fourbus après une bonne quarantaine de km de chemins et de pistes sans trouver âme qui vive.

Didier REMOND N°1202
d'AULNAY-sous-BOIS (Seine-Saint-Denis)

RENCONTRE AU SOMMET

Il pleut sur les cocotiers, il pleut sur les bananiers, il pleut dans les rizières, il pleut aussi sur la route mandarine. Finement, mais sans relâche.

Le temps, chaud et ensoleillé depuis que nous avons quitté Hanoï, est resté doux mais, d'abord brumeux vers Dong Hoï, il a tourné carrément à la pluie au moment où nous franchissions le fameux 17^{ème} parallèle. Cela ne s'est pas arrangé à Hué et, deux jours et deux nuits durant, la ville impériale pudique, à l'exemple des nymphes de cité interdite, ne nous a offert de ses charmes surannés qu'une image estompée derrière un voile grisâtre et suintant. La rivière des Parfums a pris des couleurs de mousson et les pierres noircies par l'humidité du monumental tombeau de l'empereur Khai Dinh, père de Bao Dai, le dernier souverain de la dynastie Nguyen, ruissellent sous le ciel bas.

Cela pourrait être désespérant mais la sagesse orientale s'est emparée de nous. D'autant que Claude nous l'a garanti : le soleil est là, il nous attend derrière le col des Nuages pour nous tenir compagnie vers le sud, en direction de Dalat et Saïgon. Et si Claude le dit !

«Hello!», «Hello!», c'est la rengaine des jeunes vietnamiens, visiblement davantage imprégnés de culture américaine que de réminiscences françaises. Des «hello» joyeux qui s'échappent des chaumières abritées là-bas en retrait de la route, derrière l'inévitable bouquet de bananiers. Des «hello» de connivence lancés sous la capuche des ponchos multicolores (à dominante grise) parmi lesquels nous traçons notre sillon dans la boue rouge de la route mandarine. «Bonjour !» répondons-nous, pour que ne subsiste aucun doute sur notre nationalité, les «Sinn tchao !» prononcés «avé l'assent» par Jean-Claude le martégal, n'ayant aucune chance de tromper quiconque !

Avant le col des Nuages, morceau de bravoure de l'étape, il faut s'offrir deux petits collets en guise de mise en bouche. C'est l'occasion de s'accoutumer aux pratiques locales. La signalisation «pentunick» d'abord : de l'époque coloniale française on a conservé l'habitude de prévenir les usagers de la pente (ascendante ou descendante) de la route ; mais, sans doute par souci de simplifier la gestion des stocks, il y a un type de panneau et un seul, annonçant une déclivité de 10 %. C'est la pente forfaitaire en quelque sorte ! Les usagers, parlons-en : le deux-roues, et le vélo en particulier, règnent sans conteste dans les villes et sur les routes du Vietnam... tant qu'elles sont plates. Le camion et l'autocar prennent la relève, sur les routes accidentées, et occupent dès lors tout l'espace disponible, sans s'encombrer d'aucune considération de priorité ou de sécurité.

L'adresse des conducteurs, stupéfiante au demeurant, et la sollicitude infaillible de Bouddha veillent au grain ! La panne mécanique fait partie du rituel : pas d'affolement, on balise l'engin avec de grosses pierres (qu'on laissera sur place, au beau milieu de la chaussée, au moment de repartir), on répare - cela peut durer plusieurs heures, voire plusieurs jours - et l'on patiente !

Il ne culmine qu'à 496 mètres, le col des Nuages, nommé Hai Vân en vietnamien, et n'est pas vraiment un épouvantail, même si on l'attaque quasiment au niveau de la Mer de Chine. Ses 9 kilomètres recèlent néanmoins quelques pourcentages respectables qui ont éparpillé le peloton des «phaps» (français). Il porte bien son nom car c'est dans la crasse dégoulinante, face à un vent très vif que nous l'achevons. Marcel, décidément malchanceux, lui qui fait déjà tout le périple avec un seul pignon pour cause de dérailleur défaillant, y casse sa chaîne. Il y a de sensibles écarts, au sommet, et les premiers arrivés se serrent frileusement dans une minuscule «buvette» de tôle ondulée où le thé vert brûlant qui nous est offert à satiété est le bienvenu.

La curiosité bon enfant est à son comble, côté autochtone. Adultes comme enfants se pressent autour de nous, trempés et frigorifiés, et de nos vélos boueux. Il faut s'employer pour refuser un lavage à grande eau des montures et pour décliner l'offre de massages revigorants... L'étape n'est pas achevée et le réconfort

calorique du thé, la protection du frêle abri de tôle comme les quelques degrés procurés par la chaleur animale suffisent à un bien-être de randonneur tous temps...

Et puis voici une opportunité complémentaire pour nous réchauffer : un autocar lourdement chargé à l'intérieur et sur le toit vient de caler, trente mètres avant le sommet du col. Les passagers descendent en riant de toutes leurs dents, viennent nous saluer, nous congratuler et, curiosité satisfaite, entreprennent de pousser leur machine fatiguée. Sur le toit, au milieu des baluchons de toutes tailles, des petits cochons roses serrés comme des sardines dans des paniers d'osier oblongs restent cois. Peut-être compatissent-ils au sort des chiens écorchés dont les carcasses sont alignées sur une claie toute proche... Le car semble cloué au sol. Mais résiste-t'on bien longtemps à l'énergie puissante d'une escouade de cyclos FFCT venus en renfort ? Poser la question c'est y répondre ! Accompagné des cris de joie d'un échantillon inopiné de fraternité internationale, le vénérable autocar s'ébranle lentement, le moteur hoquète deux ou trois fois, un panache de fumée couleur de suie transforme instantanément en noirs les petits hommes jaunes et les vigoureux hommes blancs, tous s'échappent en toussant, les premiers grimpent en un clin d'œil dans l'engin qui franchit enfin le sommet du col et s'élanche en cahotant dans la descente, les autres s'essuient vaguement le visage et s'apprêtent, à leur tour, à se laisser glisser vers Danang. Prudemment, car de grosses pierres jonchent la route, ça et là, et il faut bien viser pour tracer sa trajectoire entre ces obstacles fixes et les véhicules qui grimpent en sens contraire, totalement à gauche pour prendre les virages sans couper leur (timide) élan...

Tiens ! La pluie a cessé, le soleil est encore pâle mais un de ses rayons met en valeur une charmante église catholique au cœur d'un superbe village de pêcheurs. Un panorama de rêve succède à la grisaille du versant nord. Claude avait bien raison : la pluie est restée dans la province de Thua Thien Hué, le soleil est au rendez-vous dans celle de Quang Nam-Danang. On ne peut pas vraiment dire que le moral avait baissé... mais le voilà sur le chemin des cimes !

Jacques LACROIX N°1026
de BOURGES (Cher)

TA G..... LA MARMOTTE !

Les Coches (charmante station de ski savoyarde), il est 7 heures, je pars !... Temps superbe : direction Bourg-Saint-Maurice, en bas dans la vallée. Dix kilomètres de bonne descente pour débiter : le pied, quoi ! Traversée sans problème de la ville qui se réveille. Cormet de ... «20 km» m'indique un panneau au sortir de l'agglomération, et aussitôt, la nature généreuse : senteurs d'alpages, chants des ruisselets, sous-bois nimbés de brouillard, premières sensations d'une journée qui s'annonce belle et ensoleillée.

Ma route serpente gentiment, s'étire, se love, s'insinue dans la petite vallée des Chapieux, puis, passé Bonneval, une série de courts et secs lacets me fait prendre de l'altitude en peu de temps. Je longe à présent « le Torrent des Glaciers » qui roule ses eaux laiteuses générées par les glaciers du majestueux Mont-Blanc, là, à une portée d'arbalète.

Coup de sifflet strident, arrêt aussi sec et là, dans la pierraille, assise sur son séant, Dame Marmotte telle un chevalier cathare, nez dans le vent, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, me fait un brin de causette. Quel plaisir et quel régal des yeux et des oreilles pour moi, le Pyrénéen. Je me prends à lui répondre en sifflant ; cela l'interpelle et elle disparaît. Je poursuis ma route avec l'espoir d'une autre rencontre. Montée régulière bien que parfois à deux chevrons sur la carte Michelin. Je double de nombreux groupes de marcheurs chargés pas possible, cela me rappelle le chemin de Saint-Jacques de Compostelle pédalé l'année dernière.

Cormet de Roselend 1968 mètres, (que n'eût-il été plus haut de 32 petits mètres et cela m'aurait fait un 2000 de plus) hélas ! Mais que c'est beau la montagne, le ciel est limpide, les pics des Alpes enneigés, là, à toucher de la main. Il fait un peu frisquet malgré un beau soleil, vite le coupe-vent et me voici dans les lacets descendant vers le barrage et le lac de Roselend.

Inconsciemment, je suis passé de la Tarentaise au Beaufortain, juste un regard au majestueux « Rocher du Vent » (2360 m) fiché là au cœur de la Savoie, et me voici, la pédale facile, dans le court mais sec col du Pré (1703 m). Pique-nique (avec mon épouse et un couple d'amis qui m'ont rejoint en voiture) à flanc de talus au beau milieu des campanules et autres gentianes, avec pour toile de fond le charmant petit village de Boudin (site classé).

J'avais prévu de «boucler la boucle» de mon circuit en rentrant par le Cormet d'Arêches et de franchir «rapidos» ses 2108 m. Près de nous pique-niquaient également deux marcheurs (cyclos à l'occasion) qui, s'étant informés de ma décision et me voyant à vélo (de course, avec des pneus de 19), essayèrent bien gentiment de me dissuader de persister dans mon entreprise, arguant du fait que ce fameux Cormet d'Arêches était à la rigueur praticable à V.T.T. et encore !...

J'étais à deux doigts de renoncer, mais ajoutèrent-ils, il y a beaucoup de marmottes ! Ce fût pour moi le déclic ! N'étais-je pas venu pour gravir des cols certes, mais aussi pour voir des marmottes ! Et ce Cormet à plus de 2000 m, vous pensez ! C'était la cerise sur le gâteau, ce ne devait être pour moi le Pyrénéen qu'une simple formalité. (La réalité allait être toute autre...)

Et me voici parti... vers mon destin. Moi, sur la gauche dans les lacets à deux chevrons montants et ma voiture « suiveuse » sur la droite en direction d'Albertville dans des lacets à deux chevrons descendants (il n'y a pas de justice ! ...) afin de contourner ce fameux Cormet et me récupérer à l'issue de ma randonnée du côté de la petite ville d'Aime sur l'autre versant. J'ai la digestion difficile dans ces premières rampes, le pourcentage de la montée ne faiblit pas. Par un vaste crochet, me voici propulsé au-dessus de la retenue d'eau du barrage de Saint-Guérin, le coup d'œil y est splendide, la vue imprenable, cela mérite bien une petite pause! Je me surprends à rêver, dieu que la montagne est belle !

D'un coup d'un seul, fin du bitume ! Je m'y attendais. Vaille que vaille, je reste en équilibre sur ma machine. Mes pneus de 19 s'empêtrent dans les éboulis, sautent d'une ornière à l'autre, pour finalement se planter

carrément dans la caillasse. Je mets pied à terre et tantôt marchant (avec des cales sous les semelles, voyez un peu !), tantôt pédalant (30x28), plus souvent marchant que pédalant, je parviens au lac des Fées. En fait de fées sur les berges de ce petit lac de poupée (heureusement protégé par une barrière) je n'aperçois que quelques voitures laissées là par quelques touristes marcheurs en mal de grands espaces.

Dans un court et sec lacet, un coup de sifflet strident me fait sursauter.

Comme je marchais, poussant mon vélo sans faire de bruit, je surprends là, à environ dix mètres en contre-bas dans un éboulis, un couple de marmottes avec un adorable marmotton. Malgré la faible distance qui nous sépare, tout ce petit ménage ne se rend pas compte de ma présence, et, 10 bonnes minutes durant, je savoure ce rare et bucolique spectacle d'une faune sauvage en totale liberté. Suant, poussant, geignant, glissant sur les cailloux, j'atteins, après avoir contourné puis surplombé une belle cascade, les derniers mètres de mon ascension ; je me fais violence, enjambe ma machine et franchis le point sommital sur mon vélo.

Cormet d'Arêches 2108 m ! Ouf ! j'y suis... Étant au sommet, il ne me reste plus qu'à descendre, quoi de plus simple et plus logique me direz-vous ! Logique d'accord, mais simple pas si sûr, car il y a un hic ! Ce n'est pas une descente qui se présente à moi, mais plutôt un énorme éboulis fait d'une pierraille instable sans cesse labourée par les véhicules 4x4 tout terrain qui tentent de gravir le col par ce versant. Et me revoici glissant sur mes cales à côté de mon vélo, la mine renfrognée, les nerfs à fleur de peau, dix fois, vingt fois, j'évite de me retrouver sur les fesses. Un véhicule du type buggy (sorte de hanneton haut sur pattes) cahote, s'essouffle, pour finalement renoncer à monter jusqu'au sommet tellement la « route » est mauvaise. Avec la montée et maintenant ce début de descente, ça fait bien 5 à 6 km que je pousse ou retiens mon vélo.

Par le travers d'une petite ferme de montagne qui semble abandonnée, la pente descendante mollit un peu et me permet de souffler. Ma piste qui était jusqu'à présent pratiquement rectiligne à flanc de montagne se mue en une succession de courts lacets. Je décide afin d'abrégier un peu mon épopée, de couper ces lacets à travers les talus, vélo sur l'épaule, pour rejoindre la piste un peu plus bas. Et ce qui était en gestation depuis un bon moment et qui devait arriver, arriva. Ce fut subit, l'herbe grasse n'offrant plus de prise à mes chaussures à cales, je me retrouvai illico sur mon séant, empêtré dans mon vélo. Comme un malheur arrive rarement seul, ne voilà-t-il pas que le coup de sifflet strident d'une marmotte, certainement effrayée par le bruit de ma chute, salue à sa façon mon exploit ! Quoi ? Me faire siffler dans ce moment-là, moi qui étais en train de réaliser un « exploit » et qui m'attendais à des applaudissements ? Ce fut plus fort que moi, et instantanément jaillit de ma gorge un retentissant autant qu'incontrôlé : « Ta g... la marmotte ! » qui se répercuta en écho dans la vallée. Ah ça lui a coupé le sifflet à la marmotte je vous le dis ! (Je tiens ici à rassurer les puristes amoureux de la nature que notre amie la marmotte n'a pas été traumatisée pour autant ; juste le sifflet coupé un instant et, 100 m plus bas, j'entendis, heureux cette fois, le joyeux appel de ce splendide animal aussitôt repris par le reste de la troupe disséminée à flanc de montagne).

Encore quelques petits lacets de portage-poussette et je retrouve enfin le goudron après, tout compte fait, une bonne dizaine de kilomètres de cyclo-cross et plus de traces de cales sous mes chaussures. Griserie d'une longue descente sur mon vélo, il se fait tard, mon épouse et mes amis doivent se faire du souci et s'impatienter (en fait des 3 heures prévues pour passer ce fameux Cormet d'Arêches, 5 heures y suffirent à peine !) J'eus droit à l'arrivée aux froides félicitations du jury (sans commentaire !)

Mais que ce fut beau ! Quel beau souvenir ! Ce plus de 2000, je ne l'ai pas volé, croyez-moi !... Et des marmottes, j'en ai vues...

André TORREMONEIL N°1573
de Plaisance du Touch (Haute-Garonne)

LES MONTAGNES DE SION

J'habite un petit coin sympathique de Loire-Atlantique : Sion-les-Mines. Je peux y circuler tranquillement à vélo sans y être gêné par les automobiles. Il y a des bois, des forêts, des étangs, des rivières et, selon les saisons, une multitude de fleurs multicolores, des oiseaux de toutes sortes, du martin-pêcheur à la buse variable. Les mammifères n'y sont pas en reste ; chiens - pas toujours aimables - chats, bien sûr, chevaux respectables, ânes charmants, mais aussi, des chevreuils, des renards, et même des sangliers et des blaireaux, sans compter toute une faune de petits rongeurs et des insectes, pas plus agressifs qu'ailleurs.

Donc, tout serait parfait, si je n'étais pas un insatiable chasseur de cols, et, hormis trois cols en Bretagne et le fameux Saint-Sulpice en Mayenne, c'est le désert, le terrain étant quasiment plat.

Mais, grâce à la revue des 100 cols, moi qui ne savais à quel saint me vouer, j'ai trouvé le moyen de sublimer mes parcours. Nos amis belges m'ont sauvé de l'ennui et peut-être de la neurasthénie. Ils ont déniché une profusion de cols. Et bien ! moi aussi j'en ai découverts, enfin presque, car en fait je les ai inventés. 12 ! dans un rayon de moins de 10 kilomètres. J'aurai même pu en créer davantage, mais, je risquais de ne plus être crédible.

Je vous présente donc la quintessence de mes virées cyclistes.

J'entre directement dans le vif du sujet en franchissant le Seuil du Portail de mon jardin. C'est toujours assez dur à froid. Je mets petit et je ne force pas, car le sommet du Col Christian (106 mètres) m'attend à moins de 500 mètres. Je l'aime tant ce col que je lui ai donné mon prénom (Oui, Oui, je sais pas très modeste ceci !). Ensuite, je file vivement vers Saint-Sulpice des Landes et j'attaque les 60 mètres du Col de la Tante Jeanette (une de mes tantes bien sûr !). 7 kilomètres plus loin, c'est le Pas de la Poubelle, près de la Dominelais où le maire veut implanter une décharge pour produits toxiques, un secteur que je serai obligé d'éviter si le projet se concrétise. Sur la gauche, une petite départementale où les voitures sont aussi rares qu'une éclipse complète, m'amène en bordure du bois de Thiouzé vers l'adorable col de Cherhal (là j'ai emprunté le nom du hameau le plus proche). Puis c'est la descente et une période de récupération en attendant la Baisse de la Tour-Saint-Clair, dont le château fut détruit au cours de la guerre de 100 ans par Du Guesclin.

Après ce hors-d'œuvre d'une vingtaine de kilomètres, s'écoule un long temps mort d'une quinzaine de bornes où il faut se risquer sur la route Redon-Châteaubriant dans un trafic assez conséquent. Si on a eu le bonheur d'échapper aux bolidés prédateurs, c'est un régal d'escalader le peu pentu Collet de l'Homme sans Tête, sans que le compteur ne descende sous le 30 km/h, il faut juste freiner un peu au sommet, pour bifurquer sur la droite. (Dans cet Homme sans Tête, certains crurent reconnaître Quemeneur qui faillit perdre la sienne lors de la fameuse affaire Sez nec. Mais la piste, malgré un reportage TV, ne fut pas retenue). C'est alors la plongée vers la Chère, petite rivière omniprésente et idyllique, compagne de mes pérégrinations. Ce charmant cours d'eau m'encourage car le Col de la Grippais se profile (toponyme) redoutable avec un passage de quelques mètres avoisinant les 10 %. Mais je suis déjà à Saint-Aubin-des-Châteaux et je m'engouffre dans sa tortueuse descente. L'autre versant, en lacets, deux au total, me propulse à 140 mètres, au sommet du Collet de la Guêpe, où je fis un jour la douloureuse connaissance de la maîtresse des lieux, une jolie dame jaune et noire, dangereuse, tenace et efficace. Il ne faut donc pas s'y attarder : Vite ! Demi-tour ! Et opter pour le Portet de la Délivrance, 140 mètres également, ainsi appelé, car, après un vrai billard de 16 kilomètres, il mène à Châteaubriant. Mais aujourd'hui, c'est le summum de l'escalade et je reviens sur Saint-Aubin-des-Châteaux. (Tiens, j'aurais pu ajouter un treizième col, je vais étudier la question !... Plus tard car le numéro 10 s'impatiente). Le Port de Chahin (toponyme encore), 60 mètres, un petit raidard vicieux que je vais prochainement rebaptiser me coupe le souffle et se prolonge par un faux-plateau pernicieux. Et maintenant, vient le moment d'affronter le redoutable Col du Chien Méchant, par la route des crêtes, facile, comparé à sa face Ouest, où la pente va crescendo sur un kilomètre. Non, la difficulté essentielle de l'obstacle réside dans la présence quasi permanente du chien. Un féroce, un teigneux à la mâchoire d'acier, à la pointe de vitesse irrésistible, de surcroît grand amateur de mollets et de fesses, et

qui se montre viscéralement allergique aux vélos. Comble de perfidie, ce monstre est silencieux. La seule chance du cycliste est que la bête soit occupée ailleurs. Si l'on aperçoit son museau, le salut consiste en une retraite éclair. Cependant, le molosse est sournois, et surgit souvent alors qu'on savoure sa victoire. Bref ! Ce col, on doit l'aborder seulement les jours de grande forme ; la suite est une simple formalité car, le dernier rempart, la Brèche des Poirés, en hommage à un poirier et non pas à de vulgaires pigeons, (le nom du prochain village est La Cramoisière qui est aussi une variété de ce fruit) se négocie en descente et il ne me reste plus que deux kilomètres et la première partie du Col de Christian pour agrémenter ma liste de 12 nouveaux cols et cela en 60 kilomètres.

Merci amis belges et, si vous passez à Sion-les-Mines, je me ferai un plaisir de vous faire découvrir le «Pays des Trois Rivières».

Christian CAMOZZI N°3733
de Sion les Mines(Loire Atlantique)

HENDAYE - CERBÈRE

(ou comment relier l'Atlantique à la Méditerranée)

Tout avait commencé l'hiver dernier lorsque, au cours d'un repas, Guy avait proposé négligemment «Et si on faisait Hendaye-Cerbère ?», fourchette en l'air et sourire en coin... J'avais compris. Avec lui, André, Jean-Marie, votre serviteur, nous tenterions l'aventure. A ces quatre, au dessert, vint s'ajouter Georges qui avait accepté le rôle de chauffeur, directeur sportif et supporter de l'équipe.

Et la veille du départ, nous sommes tous les cinq aux anges. Nos épouses, qui ont l'habitude, nous ont regardés partir avec le sourire. Elles savent qu'au départ, nous sommes comme des gosses devant un gâteau ! A Hendaye, nous ne rigolons plus en découvrant que notre hôtel voisine la gare de triage et ce n'est pas le souvenir de Pierre Loti qui vécut ici, qui nous fait passer une nuit blanche.

Le lendemain matin : après «LA» photo de notre départ, nous donnons nos premiers coups de pédales, direction le col de St-Ignace au pied du et sans ennui, nous traversons St-Jean-Pied-de-Port noyé de soleil. Georges nous a rejoints lors de l'arrêt pique-nique. Le col d'Osquich : là, ça devient plus sérieux, car la pente s'accroît et cela fait mal aux jambes. Le Pays Basque n'est qu'une suite sans fin de vallées tortueuses où les montées y succèdent aux longs faux plats. Avec cette chaleur qui finit par devenir accablante, nous boirons plus de cinq litres d'eau chacun durant cette journée. Nous arriverons au terme de cette étape de 180 km aux environs de 18h, surpris d'avoir eu à tant forcer dès le premier jour.

Deuxième jour, l'étape la plus courte : 140 km, mais la plus dure. Jugez plutôt : Aubisque, Soulor, Tourmalet, Aspin... digne de l'étape de légende ! L'Aubisque comme petit déjeuner, ce n'est pas l'idéal ! Guy ne ratera pas l'occasion de nous lancer en traversant Gourette : «je m'en gourette que ce soit si dur». A la sortie de la station, nous ne l'entendrons plus et idem pour tous les autres. Passé le col, la route domine le cirque du Litor, passage le plus saisissant si ce n'est le plus mythique du parcours. A 11h 30 nous voilà parvenus au Soulor. L'occasion de déguster son fromage et rapide dégringolade sur Arrens et Argelès.

Nous savons que la montée vers Luz est longue ; aussi, essayons-nous de faire le plus possible de route avant le déjeuner. Un coin d'herbe au bord du torrent, quoi de mieux ? Seulement voilà ; je n'arrive pas à avaler et comment passer le Tourmalet le ventre vide ? C'est sans trop d'illusions que je remonte en selle. Au pont de la Gaubie, arrêt, et là, ô miracle, l'appétit revient ! Un énorme sandwich au jambon est englouti le temps qu'André avale son tube de miel sans prendre le temps de respirer. Maintenant, la route est tracée à flanc de montagne sur des portions raides et découvertes. Au loin, le pic du Midi impressionne d'immensité et nous nous sentons minuscules. Une heure plus tard, nous serons là-haut : l'arrêt à la Gaubie nous a été bénéfique !

Après la descente sur Ste-Marie-de-Campan, la remontée vers l'Aspin, dernière difficulté du jour nous attend. Nous y allons, et chacun pour soi : André, décidément en forme, accélère et nous laisse sur place ; dans la descente sur Arreau, André encore, et moi-même, descendons à tombeau ouvert ; Guy est plus sage tandis que Jean-Marie, très prudent depuis sa terrible chute, traîne à l'arrière.

Troisième jour : le Peyresourde pour débiter. Tout le monde démarre prudemment, sauf peut être encore Guy qui nous distance sans un regard. Reste beaucoup à faire, avec entre autres, un col qui se nomme Portet d'Aspet. Pas haut 1069 m, pas long 4,500 km, mais un véritable mur avec une déclivité qui va jusqu'à atteindre les 17 %. Nous restons en équilibre sur cette route fraîchement gravillonnée. Au sommet, Guy se précipite sur la fontaine, se trempe, boit et reboit de cette eau presque glacée (c'est après midi, il le paiera). La descente est une fournaise et dans la traversée de St-Girons, un véritable sirocco nous assomme littéralement. Un premier diabolo menthe ne réussira même pas à nous désaltérer. Dans le col de Port, nous calquerons notre allure sur celle de Guy, car il ressent les premiers troubles : l'eau glacée commence à faire son effet.

A l'aube du quatrième jour, le Puymorens nous attend ; il est long, long... long de 28 km avec ses voitures et ses voitures et encore des voitures, à croire que la terre entière s'est donné rendez-vous en Andorre. La bifurcation qui nous permet de quitter ce grand axe routier est la bienvenue. Le Puymorens est notre dernier grand col et le sourire, même un peu figé, est de rigueur. Après un bon repas pris à Bourg-Madame, je décide d'aller de l'avant seul, malgré la chaleur. Les copains me rattraperont au col de la Perche et ensemble, nous atteindrons Mont-Louis. Maintenant, « y a plus qu'à » se laisser glisser vers Thuir qui nous accueille pour la dernière nuit.

Dernier jour : c'est presque fini ! Une petite côte et Argelès, et la voilà... Oui, elle est là devant nous, notre Méditerranée. Les passants ne comprennent pas notre joie en nous faisant photographier devant le panneau «Cerbère». Il est onze heures quand est donné le dernier coup de tampon.

Dire qu'il y a moins de cent heures, nous étions à Hendaye. C'est si près et si loin à la fois !!!

Jean LENFANT N°1091
de SAINT-VINCENT-de-B... (Hérault)

VOYAGE AU PAYS DES TROLLS

Un merveilleux temple de nature intacte, plein de rivières, lacs, forêts et montagnes sauvages. Le pays des fjords touristiques et des oasis de chutes d'eau.

Le pays où les glaciers d'un blanc bleuté, baignés de soleil, ont creusé de magnifiques vallées profondes.

Le pays du fameux soleil de minuit, où pendant un mois, chaque année, règnent les nuits blanches : la Norvège !

C'est le pays où il est certainement agréable de passer vos vacances «sur deux roues». A travers de hauts plateaux souvent recouverts de neige jusqu'à fin juin, des routes parfaites avec des cols répertoriés : une attraction incontestable pour tout membre du Club des «Cent Cols» !

Si vous décidez de faire un voyage dans cette partie de l'Europe (je l'ai moi-même effectué à 5 reprises), il serait souhaitable, si vous le voulez, de suivre le «Rallarvegen», route cyclable située à 200 km à l'ouest d'Oslo.

La construction de cette route centenaire connue sous le nom de «Rallarvegen» a été réalisée pour permettre le convoi des hommes et des matériels durant la phase de mise en place de la ligne de chemin de fer du secteur très montagneux de Bergen.

Cette route cyclable va de Geilo à Voss ; la partie montagneuse actuelle n'est plus revêtue et commence à Hautgastol (988 m). Cette partie couvre plus de 60 km, jusqu'à la fourche de Vatnahalsen, de là une route de 20 km descend jusqu'à la vallée de Flam (2 m au-dessous de la mer), tandis que l'autre monte vers Myrdal, où vous devez prendre un train local pour traverser le tunnel vers Upsete et ensuite descendre encore 6 km pour atteindre Mjolfjell où l'on retrouve l'asphalte.

La partie de 11 km ouest de Haugastol à Storurdi est ouverte aux véhicules motorisés, mais à partir de la bordure limitrophe du lac Storurdi. La route est interdite à la circulation des 4 roues vers Finse. A l'ouest de Finés, le «Rallervegen» est ainsi, jusqu'au bout de la vallée de Fram.

A cause des dénivellées très importantes (dramatiques !) - Haugastol étant à 988 m d'altitude, Taguevatn à 1301 et Flam à seulement 2 m, Voss à 57 m, la plupart des cyclistes choisissent de voyager vers l'ouest. C'est cette option que je conseille particulièrement à ceux qui transportent leurs bagages. Cycler dans la direction opposée nécessite davantage d'efforts et une forme physique suffisante, mais dans le même temps vous bénéficierez d'une meilleure vue d'ensemble sur le paysage environnant, sur les chutes d'eau en les longeant au lieu de s'en éloigner.

Le temps optimum recommandé pour ce voyage est de 3 à 4 jours, bien que, manifestement en forçant votre allure, vous puissiez couvrir la totalité du parcours en 24 heures !

Dans ces chemins de haute montagne, il y a une grande quantité de neige et tout au long de la partie Finse - Hallingskeid, précisément où les chutes de neige sont les plus abondantes, il n'y a pas de service de déblaiement.

Tôt en saison, c'est à dire en juillet, ou s'il y a pas mal de neige, je conseille que vous fassiez le trajet Finse - Hallingskeid par le «Raller» Train. Des congères nombreuses et assez importantes de 100 à 200 m de longueur peuvent aussi se présenter tant à l'ouest de Finse qu'à l'est de Hallingskeid.

En juillet/août la circulation devient intense. Septembre est donc plus à recommander pour plusieurs raisons : la route est alors complètement déneigée, il y a beaucoup de chambres d'hôtes et de possibilité

de logement sur la route, et, pour finir, les couleurs de l'automne sont tellement merveilleuses. La saison s'étend jusqu'aux premières neiges d'octobre.

Des bicyclettes peuvent être louées à Geilo, Finse, Flam et Voss.

Le service de location de vélos de Finse a développé une bicyclette spéciale connue sous le nom de «Rallar'n». Vous avez la possibilité de louer des vélos dans chacune des quatre villes mentionnées et de les réexpédier par le train vers votre point de départ après usage.

Il est communément dit que «Rallarvegen» est la «Norvège en miniature». Il est impossible en effet de ne pas être d'accord, car le touriste peut trouver ici, les plus fabuleux attraits de ce pays : Montagnes, glaciers, chutes d'eau et fjords.

Et si vous êtes suffisamment chanceux, vous pourriez peut-être rencontrer un Troll ici...

(Texte traduit par Philippe DEGRELLE)

Przemek PAWLUCKI N°5034
(1er Polonais de la Confrérie)

PARTIR, ... À BICYCLETTE

«Partir, Partir

On a toujours un bateau dans le cœur

Un avion qui s'envole pour ailleurs»

(J.L. Dabadie)

Émotion étrange, ressentie au premier tour de roues, dans les rues de Bastia. Il y a presque un an que l'idée de la «Randonnée des Cols Corses» est dans nos têtes. Nous avons pensé qu'en avril déjà, elle serait dans nos jambes... mais nous sommes en septembre. Plus le temps passait, plus le rêve était intense. Le premier «clic» de la pédale qui se lie à ma chaussure en annonce le début. Il est réalité, lorsque la seconde chaussure est aussi fixée à mon vélo.

J'entends Julien Clerc qui chante «Partir, partir...». Je fredonne avec lui, en quittant Bastia, que nous ne connaissons pas.

LE PREMIER MATIN

De longues ondulations nous mènent sur les rives du Cap Corse. Un hydravion, en douceur, dans une ronde continue, fait le plein d'eau pour aller le déverser sur les collines d'où virevoltent les fumées d'un incendie de maquis. De marines en marines, de tours génoises en tours génoises, nos regards, trop attirés par la mer, négligent de nous indiquer le vallon qui conduit à nos premiers cols. Nous jurons d'être plus attentifs, mais dans de tels paysages, faire deux fois le même chemin, n'est pas punition. Ne sont pas punitions non plus, les quelques kilomètres de route non asphaltée qui nous permettent d'embrasser un vaste paysage marin. Premier achat de pain, sur la place de Macinaggio, face aux bateaux de plaisance. Premier achat de jambon cru. Coupé, à la main, en tranches épaisses, il tient plus de l'entrecôte que du jambon classique. Son parfum, sa souplesse, sa couleur, nous le feraient manger dans l'épicerie. Dans un virage, d'où s'admire l'extrémité de l'île, nous goûtons au plaisir du premier pique-nique corse... sans vin, mais divin.

LE PAIN DE NOVELLA

Nous quittons Saint-Florent, la douce, aux couleurs tendres, aux terrasses charmantes, au port tranquille. Où irions-nous si, déjà, la première étape nous pousse dans le Pastis et les transats ? Tôt le matin, nous sommes dans le Désert des Agriates. Un long paysage ; ondulé, sous un ciel bleu, très pâle, où se mélangent, gris, ocre, verdure et solitude. Dans le plaisir de la descente de la Bocca di Vezzu, face aux monts de la Balagna, nous découvrons les chemins qui nous attendent.

Serpentin de nos premiers tours de roues réellement montagnards. Pas d'ombre. Une végétation naine, déjà aux couleurs automnales. Il n'y a que deux cyclistes sur cette route aux pentes variables. Continuellement, nous changeons de braquet. Derrière une courbe, inattendu, le village de Novella. Nous pensons pique-nique. Un couple au-devant d'une maison : «Pardon, où se trouve la boulangerie ?». «Oh ! mon petit, le boulanger, il ne passe que demain» «Et plus loin ?» «Plus loin, il n'y a rien». Petit conciliabule du couple corse. «Mais, au Cercle, il reste du congelé. Si vous en voulez !» Bien sûr que nous en voulons. Nous voici dans le surgélateur du local du Cercle. Le monsieur s'excuse plusieurs fois de n'avoir que du congelé. Son épouse ajoute une pièce de jambon cru, bien mou, pas gras du tout. Un jambon qui se trémousse quand on lui taille de belles tranches. Bidons remplis, pains gelés posés sur nos sacs, nous reprenons la route, encouragés par ces deux villageois qui nous répètent encore «C'est dommage, mais nous n'avions que du surgelé».

Au Col de San Colombano, nous avons mangé un pain croustillant, avec du jambon qui parfumait plus que la garrigue voisine.

LES ROUTES POLYCHROMES

Les petites routes blanches des cartes Michelin ressemblent à mes chambres à air du temps de guerre. Rustines par-ci, rustines par-là. Des noires, des rouges, des brunes. Les noires - probablement les plus récentes réparations - sont bombantes. Les rouges, plus anciennes, sont au niveau de la route. On peut s'y lancer sans choc en retour. Les brunes, par contre, sont des trous «à réparer». Il faut les éviter sous peine de crevaison brutale. Leur profondeur est parfois surprenante et leur fond riche en cailloux acérés. Quant aux vertes - il existe des plaques vertes sur ces routes - mieux vaut ne pas s'y fier. Ce sont de petites zones de prairie. Certaines sont au niveau de l'asphalte, d'autres, sont des «nids de poule» déguisés qui vous donnent de grosses secousses aux poignets. Dans la montée des cols, vous avez le temps de trier, de choisir votre couleur, mais dans les descentes, quand vos doigts n'en finissent plus de freiner, le cap souhaité n'est pas toujours le cap utilisé. Que de soubresauts sur les points d'appuis, fesses comprises.

Les routes blanches et rouges des cartes Michelin, celle du col de la Scalella par exemple, indiquent que jamais personne n'a pensé qu'elles auraient pu vieillir et qu'il aurait fallu les dérider. C'est la dégradation à l'état pur et la crevaison assurée.

COCHONNAILLES EN PAGAILLE

Depuis le Col de Carazzi, nous roulons sur une route désertique qui traverse des hameaux tout aussi déserts. Dans la descente vers le Pont de Truggia, nous croisons une longue suite de VTT en difficulté. Après le passage du Liamone, les difficultés sont pour nous. La route étroite, fortement pentue, moins polychrome que d'autres, n'expose que des taches brunes qu'il faut continuellement éviter. La végétation ne nous protège pas du soleil. Nos gourdes se font légères. La sueur irrite nos yeux. Peu avant le village d' Arbori, nous avons la surprise de déranger notre première famille de cochons. Ils se prélassent dans les anfractuosités de la route. Les chats, d'habitude, déguerpissent. Les chiens, en général, nous courent après, en aboyant. Mais des cochons, à quoi pensent-ils devant deux vieux cyclistes, et belges de surplus ? Je n'en sais toujours rien, mais ils grognent, nous regardent, pas du tout étonnés, s'écartent gentiment, quoique certains, plus peureux, dévalent dans le fossé. Si nous marquons un temps d'arrêt, ils s'approchent en famille en se racontant des tas d'histoires que nous ne comprenons pas. Il en est des roses traditionnels, mais aussi des noirs, des gris, des gris et noirs, des noirs et roses, des roses et gris. De taille petite, ils font figure d'enfants du tiers monde si on les compare à leurs frères qui s'engraissent dans les porcheries de chez nous. A quelques virages de là, une énorme truie, seins dénudés, allaite sa marmaille. Elle nous regarde passer sans frémir, sans rien dire.

SCOPA ROSSA

«Goutez-moi cette myrte ! C'était les vieux qui faisaient cela ! Elle ne vous fera pas de mal» (n'empêche qu'ils sont morts ces vieux !) nous dit le patron de la résidence Scopa Rossa où nous avons trouvé la dernière chambre disponible. Cet hôtel magnifique, avec dépendance d'une vingtaine de chambres, est l'oeuvre de sa seule volonté. Nous y sommes arrivés assez tard, car le col de Sevi nous a surpris vachement - aux sens propre et figuré - 15 % asphaltés à la bouse en fin de journée, ce n'est pas du gâteau et encore moins de la tarte ! Le patron nous raconte que jusqu'à cette année, début septembre, il hébergeait, chaque année, un nonagénaire qui en vélo, gravissait ce col. Avec nos soixante-huit ans, nous faisons figure de bébés-cyclos. Nous donnons grand lavage à nos équipements dont l'odeur nous pèse de plus en plus. Quelques myrtes ancestrales nous ont plongé dans un vrai sommeil corse.

LA CORSE DÉRIVE

Après quelques kilomètres, nous devons nous protéger d'une violente averse de gouttes épaisses, douloureuses sur les jambes et le visage. Dans le Col de Saint-Eustache, une pluie, à fines gouttelettes, plus insidieuse, glace nos muscles. Grelottants, à Aullène, nous nous réfugions dans un bar. Nos cafés et sandwiches dénotent. L'autre tablée commande Pastis sur Pastis, en compagnie du patron, tout en discutant

bruyamment, sur le Maroc et les dirigeants marocains. Poussés par un vent violent, nous voici aisément à Sainte-Lucie, puis à Levie. Une longue traversée de forêt aux arbres élancés nous conduit sur la route du Col d'Illarata.

Brutalement, la tempête. Les vents tourbillonnent, cherchent leur voie. Les grands arbres oscillent, s'inclinent, prêts à se rompre, baissent la tête, s'entrechoquent dans des craquements sinistres. Le jour devient nuit. La pluie, dense, se déplace horizontalement. Nos vélos perdent la notion de ligne droite. Parfois, ils sautillent. La route est en légère descente. Néanmoins, nous pédalons avec force sur un braquet de montagne. Nous avançons péniblement à moins de 10 km/h. Nous naviguons aux sons d'un orchestre grandiose. Trombones, basses et contrebasses, tambours, cuivres, résonnent de toute part. Nous sommes ballottés comme fétus de paille. Nous n'entendons pas les rares voitures qui nous dépassent, gros phares allumés.

L'eau du lac de l'Ospédale est arrachée. Elle harcèle, douloureusement, nos jambes nues... La Corse tangué. La Corse bouge. La Corse va chavirer !

Un virage, une descente. La tempête reste sur le plateau. Nous pouvons descendre sur Porto-Vecchio. Dans la plaine, vent et pluie, mais comme chez nous.

Un hôtel. A l'accueil, derrière, un Monsieur Anglais arrivé en Jaguar. Il peut loger, nous pas. Mais il paraît que quelques kilomètres plus loin... Dans le village de Muratello, une flèche : «Les Bungalows du Maquis». La route monte, monte très fort. La route est moins route, mais elle monte plus fort encore. Une voiture. «C'est un peu plus loin». Les plaques d'asphalte se font de plus en plus rares. Entre elles, de petits ruisseaux cascotent. «Errare humanum est, persevere diabolicum» me dit Jules, en crachotant l'eau qui dégouline sur son visage. J'insiste pour un diabolicum d'encore quelques minutes. Une piscine romantique nous indique la proximité d'un habitat. Nous sommes aux «Bungalows du Maquis» Pour le prix d'une chambre, nous en avons un, pour la nuit. Nuit bouleversée par le tonnerre, les éclairs et les trombes d'eau qui ne s'estompent qu'à dix heures du matin. Les journaux nous apprennent que le vent avait soufflé en rafales de 120 à 150 km/h.

Jacques FRANCK N°4134
de NEUPRE (Belgique)

LES PASS CALIFORNIENS

Octobre 1999, les feuilles mortes commencent à tomber, la température chute dans notre cher vieux pays. La fin de saison est proche, plutôt propice à décompresser mais, comme d'habitude, un troisième séjour annuel à l'étranger me semble vital.

Une amie américaine me propose de l'accompagner chez elle en Californie, à l'autre bout du globe. Au premier abord la suspicion s'installe en moi, j'envisage déjà la plage, les casinos, les Pamela Anderson, Hollywood, etc... !

Au contraire, après avoir débarqué à San Francisco et humé ses curiosités, nous effectuons, en voiture, un saut de puce de 300 km plus à l'Est. La montagne californienne est en vue, une immense barrière appelée Sierra Nevada (et parfois même «les Alpes de Californie» !). Le ciel est d'un bleu lumineux et la température est chaude, en somme l'été indien.

A quelques encablures du lac Tahoeé, le plus grand lac de montagne des Etats-Unis et le second pour son altitude (1890 m), lieu de villégiature préféré des californiens en mal de casinos, nous délaissions un instant l'auto pour escalader un col. Cinq kilomètres d'ascension, assez pentue, pas la mer à boire mais, après un long voyage et un décalage horaire, c'est acceptable.

Dès les premiers hectomètres, le manque d'oxygène se fait sentir, l'air est sec et il nous faudra plusieurs jours pour nous y acclimater.

Le sommet de l'Echo Summit (altitude 2250 m) situé sur un axe de circulation importante est hostile aux vélos. Nous nous n'y attarderons pas et nous rejoindrons, en plein cœur d'un parc national, le minuscule village de Markleeville (alt : 1678 m), un lieu typique de l'Ouest américain. D'ici, nous allons effectuer des balades à... vélo en franchissant les quelques Pass avoisinants, tous au dessus des 2000 mètres. Pour le gîte, un simple Motel suffira. Le lendemain, un ciel bleu et une température fraîche nous figent. Nous rejoignons le point de départ de notre circuit et faisons la rencontre d'un coyote, pas effarouché du tout.

Nous attaquons le premier col sur une chaussée lisse, de 200 mètres d'élévation pour 4,5 km. Cela s'apprécie et rapidement le sommet du Luther Pass (2361 m) est en vue. Puis nous entamons l'ascension suivante, la vue est appréciable et les arbres sont d'un jaune automnal étincelant. Le trafic routier est fluide et la bande d'arrêt d'urgence nous permet de cycliser en toute tranquillité. Le sommet approche : en moulinant à me couper le souffle, Barbara, ma compagne de... route m'a précédé. Le Carson Pass culmine à 2615m.

Après la tenue d'été pour la montée, celle d'hiver est plus appréciable pour les 9 km de descente. Les eaux du lac Caples scintillent aux reflets du soleil. Puis une courte montée de 3 km pour recueillir le Carson Spur (2434 m) au bord d'un gigantesque canyon. Retour en arrière avec de nouveau le franchissement du Carson Pass pour conclure ce circuit de 6 km avec trois 2000.

Dans la soirée, le village est en émoi : un jeune ours a fait une apparition remarquée, il fera la tournée des poubelles sans trop déranger. Les jours suivants, nous franchirons encore neuf 2000 dont le Sonora Pass (2941 m), le col routier le plus élevé de Californie et l'ascension la plus redoutée des cyclistes.

Un paysage caméléon, un trafic nul et des pourcentages parfois terrifiants ! (panneau à 26 %) mais avec un 22x28, sans bagages, pas de réel problème.

Charles WINTER N°1835
de Levallois-Perret (Hauts de Seine)